N° 43 **Semaine du 27 octobre 2016** — Fr. 6.20 — www.hebdo.ch

L'HEBDO

SPÉCIAL RÉVOLUTION 4.0

LA SUISSE À LA POINTE. JUSQU'À QUAND?

ÉLECTIONS AMÉRICAINES

THOMAS WIESEL, NOTRE ENVOYÉ TRÈS SPÉCIAL

Business de la mort

Notre enquête au cœur d'un marché opaque

43
9 771013 069001

LA MORT, UN BUSINESS COMME LES AUTRES

Enquête. Le délai qui s'écoule entre le décès et l'enterrement est le théâtre d'une âpre bataille commerciale entre entreprises funéraires. Conférences dans les EMS, multiplication des transferts du corps, tout est bon pour générer de la marge. La profession est très peu réglementée. La situation en Suisse romande à partir d'un cas réel.

TEXTES MEHDI ATMANI
PHOTOS JEAN REVILLARD

Mercredi 12 octobre 2016, 19 h 31. Charles Dos Santos* décède au CHUV entouré des siens, après plusieurs années d'une longue maladie. Dans le canton de Vaud, 80% des 5500 décès annuels surviennent à l'hôpital ou en EMS. Le CHUV en comptabilise 5%. Il est bientôt 20 heures dans la chambre du défunt. Sur le lit, le corps du sexagénaire est encore chaud. La douleur des proches est vive, mais le temps presse.

Cent vingt heures. C'est le laps de temps qui va s'écouler entre le dernier souffle de Charles Dos Santos et son enterrement. Cinq jours qui mobiliseront une dizaine d'acteurs: médecin, pompes funèbres, administration, marbrier, fleuriste, pasteur, autorités communales et cantonales. Et autant d'étapes pour le corps du défunt avant de rejoindre sa dernière demeure. Le chemin jusqu'au cimetière est éprouvant. Il est aussi le théâtre d'une guerre commerciale entre entreprises funéraires.

Derrière le tabou qui l'enveloppe, la mort est un marché. Pour mieux le comprendre, nous avons suivi Charles Dos Santos de l'heure de son décès jusqu'à son ensevelissement. Cet exercice d'immersion dans la réalité des croque-morts ne laisse pas indemne. Un métier difficile avec ses règles, ses bonnes pratiques et ses facettes peu reluisantes. Si l'accompagnement des familles endeuillées prime, il ne masque pas les enjeux commerciaux. En 2016, je l'apprends, mourir prend du temps et peut coûter très cher.

Mercredi 12 octobre, 21 heures

Charles Dos Santos est mort depuis une heure et demie. Dans la chambre d'hôpital, les proches n'ont pas le temps de pleurer le disparu. Ils mandatent les pompes funèbres Cassar, dont le siège est à Echallens. Comme le stipule la loi vaudoise, la famille a le libre choix parmi les 23 sociétés funéraires du canton. Les centres hospitaliers et les EMS ont l'obligation de fournir aux proches la liste complète des entreprises, sans interférer dans leur décision. Du moins en théorie. Le lendemain, je vais découvrir que, dans la pratique, ce n'est pas toujours le cas.

Pour plusieus raisons. Comme la grande majorité des Vaudois, Charles Dos Santos est décédé dans un centre hospitalier. Sa famille a eu le temps de prendre ses dispositions, de choisir une entreprise qui l'avait déjà accompagnée dans le deuil quelques années auparavant.

Ce temps, les proches ne l'ont pas toujours. Dans les cas de décès à domicile ou d'accident mortel, par exemple, les gendarmes ou les ambulanciers se chargent souvent de mandater l'entreprise funéraire avec laquelle ils ont l'habitude de travailler. La famille peut s'y opposer, mais ne le fait généralement pas. Un transfert du corps entre deux entreprises funéraires coûte cher et sera facturé, malgré elle, à la famille sur le contrat d'obsèques. Retour dans la chambre de Charles Dos Santos. La soirée touche à sa fin. Le personnel hospitalier lève le corps pour l'amener à la morgue du CHUV. Les proches s'en vont. Ils ne fermeront pas l'œil de la nuit.

Jeudi 13 octobre, 8 heures

Rendez-vous à Echallens avec Pierre de Mestral, qui a établi dans cette commune vaudoise le siège de la société funéraire Cassar qu'il a fondée. Malgré la rudesse de son métier, l'entrepreneur nous accueille avec bonhomie. Le café matinal se prend à côté des cendres d'une défunte. Ses proches doivent venir les récupérer. Derrière nous, la secrétaire rédige les derniers devis. Une famille pousse la porte d'entrée pour régler la facture des obsèques d'un mari.

> La rédaction de l'avis mortuaire réveille les querelles familiales.

A 47 ans, Pierre de Mestral n'a pas la langue dans sa poche. Et apparemment, le costaud entrepreneur n'a pas de secrets non plus. «Le marché des pompes funèbres est très concurrentiel. Nous sommes dans une guerre. La problématique est simple: on ne meurt qu'une fois alors mieux vaut que cela soit nous qui nous occupions d'une famille au lieu d'un concurrent», explique-t-il. Cassar gère 80% des décès dans le Gros-de-Vaud. Dans le reste du canton, l'entreprise subit la concurrence des vingt-deux autres sociétés funéraires. Toutes ont obtenu la précieuse autorisation d'exploitation. Vaud est d'ailleurs le seul canton à réglementer en partie ce marché *(lire l'encadré en page 13)*. Ailleurs en Suisse romande, c'est le far west.

Tout le monde peut devenir croque-mort et monter son entreprise de pompes funèbres. Il n'existe d'ailleurs pas de formation en Suisse. Il y a certes une Association suisse des services funéraires à Berne, mais elle délivre des «diplômes gadgets», selon Pierre de Mestral. Le canton de Vaud exige un *business plan* viable, un casier judiciaire vierge et un minimum de deux ans d'expérience dans le domaine. Une dame nous interrompt. Elle vient remercier le croque-mort pour la qualité de la toilette mortuaire de son mari, décédé en juillet.

Pour Pierre de Mestral, la profession de croque-mort n'est pas une vocation. Ce père de famille vient de la publicité. Lorsqu'il fonde Cassar avec sa femme en 1997, c'est la douche froide. Le premier mois d'exploitation, le couple n'enregistre aucun décès. «Je me rongeais les ongles. Les investissements sont très lourds, notamment les véhicules et leur entretien. Nous stockions les corbillards dans le garage familial.» Heureusement, il peut activer les contacts noués dans sa précédente fonction et se faire connaître. La pub, c'est d'ailleurs la grande zone grise de la profession.

Jeudi 13 octobre, 11 heures

L'entreprise Cassar fait face à la gendarmerie. Un emplacement stratégique?

LES COÛTS
ÉTAPE PAR ÉTAPE

Du décès à l'enterrement, le montant des prestations peut fortement varier selon les choix. Exemple de prix minimum pour un défunt lausannois, enterré à Montoie.

350 fr.
Déplacements et levée du corps

250 fr.
Honoraires (rencontres avec la famille, organisation des obsèques)

300 à 1500 fr.
Avis mortuaire

260 fr.
Préparation mortuaire et mise en bière

150 fr.
Location de la crypte mortuaire (par jour)

950 fr.
Achat et livraison du cercueil

190 fr.
Cérémonie funèbre

0 à 225 fr.
Organiste et concierge

250 fr.
Fleurs

Convoi funèbre (dépend de la distance)

500 fr.
Incinération

340 fr.
Cendres et urne

280 fr.
Chêne, avec les inscriptions

1500 à 5000 fr.
Tombe

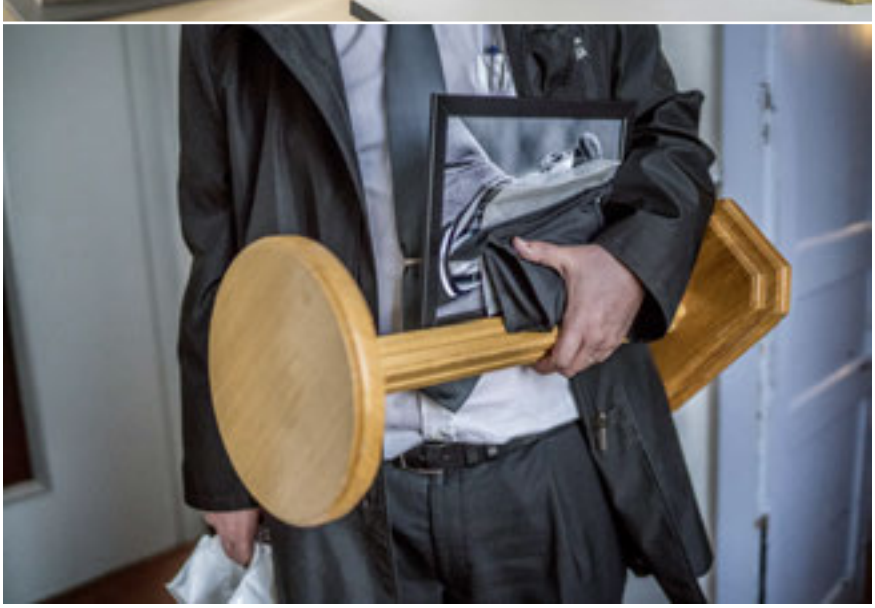
300 à 1000 fr.
Columbarium

450 fr.
Collation pour 30 personnes

260 fr.
Formalités administratives

5340 fr.
Prix minimal pour une inhumation

4700 fr.
Prix minimal pour une incinération



ACCOMPAGNEMENT
Pierre de Mestral contrôle l'installation d'une femme embaumée durant la nuit. Plus tard dans la journée, l'entrepreneur assure la mise en place d'une cérémonie dans un EMS.

Pierre de Mestral se garde de faire du business avec les policiers, répond-il. «Ce n'est pas le cas de toutes les sociétés funéraires», dénonce le croque-mort. Les tacles à la concurrence sont légion dans la profession. La tendance aux funérailles simples rogne les marges. Selon le patron de Cassar, chaque mort génère au final un bénéfice de 20 francs en moyenne, quand toutes les charges ont été déduites. Il faut donc augmenter les prix ou alors recruter davantage de clients. Chaque commune a le droit de travailler avec l'entreprise de son choix. Et de créer ainsi un monopole. Quant aux sociétés funéraires, elles peuvent exercer dans tout le canton, mais il serait malvenu d'aller régater sur le territoire d'un concurrent.

Les croque-morts n'ont légalement pas le droit d'envoyer des tous-ménages pour vanter leurs services ou de démarcher. «A Lausanne, souligne Pierre de Mestral, les Pompes Funèbres Générales organisent gratuitement des conférences dans les EMS et à la gendarmerie. Dès qu'un décès survient, ceux-ci seront peut-être plus enclins à contacter cette entreprise plutôt qu'une autre.» D'autres n'hésiteraient pas, selon lui, à passer des accords informels avec des EMS pour «récupérer leurs morts».

Les entreprises funéraires financent parfois la rénovation de chapelles funéraires, comme dans le cas du complexe mortuaire de Beausobre, à Morges, en 2015. C'est notamment la construction d'un EMS dans le même quartier qui a précipité la décision d'agrandissement du complexe mortuaire. Le projet a été réalisé et financé par les Pompes funèbres Gaillard et Pittet. Le problème? En cas de décès, l'EMS de Beausobre va-t-il offrir le libre choix de l'entreprise à la famille ou appeler directement Gaillard et Pittet? Contacté dans le cadre de cette enquête, leur responsable, Edmond Pittet, qui dirige également les Pompes Funèbres Générales, ne commente pas et ne souhaite pas être cité.

DISPARITÉS CANTONALES SUR LE MARCHÉ FUNÉRAIRE

Les pompes funèbres ne sont pas soumises aux mêmes réglementations d'exploitation selon les cantons. Quant aux tarifs, ils peuvent varier du simple au double.

Dans le canton de Vaud, c'est le Département de la santé et de l'action sociale de l'Office du médecin cantonal qui délivre les autorisations d'exploitation aux entreprises funéraires. «Ces autorisations sont délivrées pour une durée limitée, et sont renouvelables», expliquent Marie-Claude Grivat et Gian-Luca Marsella. La responsable du domaine autorisations, contrôle et inspections et le juriste ajoutent que ce système «permet d'inspecter et d'évaluer les activités de l'entreprise de pompes funèbres, ce qui est systématiquement fait lors de l'octroi de l'autorisation d'exploiter, et ce dans le respect du règlement sur les décès, les sépultures et les pompes funèbres», adopté le 12 septembre 2012 par le Conseil d'Etat vaudois. Pourtant, les contrôles sont rares.

Depuis son entrée en fonction en 2015, Marie-Claude Grivat confirme «qu'aucune inspection inopinée n'a encore été entreprise pour l'heure» au sein des 23 sociétés funéraires du canton, au vu de l'absence de plainte ou de signalement de graves manquements. «Mais nous pouvons effectuer un contrôle surprise dans l'heure qui suit.» Une fois l'autorisation en poche, les entreprises funéraires exploitent donc sans trop de surveillance. C'est tout le paradoxe de la profession. Les normes d'hygiène d'un restaurant seront davantage contrôlées que celles d'une entreprise funéraire.

A Genève, une commission parlementaire a accepté l'année dernière un projet de loi du Conseil d'Etat stipulant que toute entreprise doit obtenir l'aval du gouvernement pour exercer. Maintes fois repoussée, la question est actuellement entre les mains du Grand Conseil.

Dans le Jura, le Parlement a adopté fin septembre une motion demandant au gouvernement de définir les conditions d'ouverture d'une entreprise funéraire. Le Conseil d'Etat a deux ans pour s'exécuter. C'est lui qui délivrera ou non des autorisations d'exploiter.

S'il est deux fois plus cher de mourir en Valais que dans le canton de Vaud, l'Association valaisanne des entreprises de services funèbres songe à édicter des directives portant sur la formation du personnel et les locaux, l'équipement destiné au transport et la conservation des cadavres. Plusieurs entreprises valaisannes empiètent d'ailleurs sur le marché vaudois. Neuchâtel songe aussi à réglementer. Quant à Fribourg, le marché reste libre. ■ **MEHDI ATMANI**

Jeudi 13 octobre, 12 heures

Nous faisons route vers Assens puis nous nous arrêtons devant un corps de ferme. A l'intérieur, des alignées de plusieurs dizaines de cercueils. C'est ici que Pierre de Mestral entrepose ses stocks. Dans un coin, plusieurs cercueils sont réservés par des personnes encore vivantes dans le cadre de contrats de prévoyance funéraire payés d'avance. Chez Cassar, ces contrats «représentent 2,4 millions de francs». Soit presque autant que le chiffre d'affaires de l'entreprise en 2015 (3 millions de francs).

Le cercueil représente près d'un quart de la facture des obsèques *(voir l'infographie en page 11)*. Il y en a de toutes les tailles, dans tous les bois et à tous les prix. Le modèle d'entrée de gamme est à 800 francs, mais il en existe aussi à plusieurs milliers de francs. Pierre de Mestral en profite pour chatouiller une nouvelle fois la concurrence, «celle qui n'hésite pas à présenter directement à la famille des cercueils d'une gamme supérieure».

Jeudi 13 octobre, 14 heures

Avant de rencontrer la famille de Charles Dos Santos afin de préparer les obsèques, Paul-Alain Berthoud, conseiller funéraire chez Cassar, nous rejoint dans un restaurant de la région lausannoise, près du domicile de la famille du défunt. Ce dernier repose toujours à la morgue du CHUV.

Quand nous entrons dans le foyer endeuillé, les proches nous reçoivent autour de la table de la salle à manger. Paul-Alain Berthoud sort son ordinateur ainsi qu'une imprimante.

L'entretien durera plusieurs heures. Le visage fermé, le fils du défunt multiplie les téléphones. Son esprit est ailleurs. Le conseiller funéraire s'enquiert des volontés de la famille pour le transfert qui aura lieu le lendemain matin vers une chapelle funéraire. Le week-end à venir ne facilite pas le choix du jour de l'enterrement. Ce sera lundi après-midi, pour autant qu'il y ait des disponibilités. Paul-Alain Berthoud appelle le centre funéraire, puis la pasteure. La date est confirmée.

> La tendance aux funérailles simples rogne les marges.

La rédaction de l'avis mortuaire réveille les querelles familiales. Les Dos Santos sont éclatés dans tout le canton. Les derniers contacts entre certaines branches de la famille remontent à plusieurs années. Le deuil les réunit. «Est-ce que l'on nomme cette cousine dans l'avis», demande le fils? «Non», répond la tante. «Elle nous a fait trop de mal. Si elle vient à l'enterrement, je pars.» Puis elle éclate en sanglots. Paul-Alain Berthoud s'occupe de la rédaction de l'avis. Son prix oscille entre 300 francs et 1500 francs. Le croque-mort a jusqu'à 19 heures pour le transmettre à la presse pour une publication le lendemain.

Le conseiller funéraire explique ensuite les démarches administratives à accomplir. Lui se chargera de commander l'acte de décès, d'avertir la commune du domicile, l'Etat civil, la justice de paix, l'office des impôts et la caisse AVS. Les frais seront ajoutés au contrat d'obsèques. Quant à la famille, elle devra avertir la caisse maladie du défunt, clôturer les comptes postaux et bancaires, les assurances (RC, ménage, ■ ■ ■

casco, ECA), couper le téléphone, l'électricité, le gaz, appeler la caisse de pension ou de retraite, ainsi que la gérance pour résilier le bail de l'appartement qu'il faudra préalablement vider.

Le fils du défunt est abattu. «C'est à moi de m'occuper de tout cela? En attendant, je dois payer les factures de mon papa?» Très anxieux, il n'a pas les moyens de sortir tout cet argent. «Est-ce que je peux avoir un droit sur le compte de mon père pour financer les démarches et les obsèques?» Il appelle le directeur de la succursale de la banque. Le rendez-vous est pris pour le lendemain. Puis il faut prévenir le restaurant pour la verrée après l'enterrement. «Je ne veux pas d'alcool fort. Que du vin et du sans alcool, exige le fils. Il y en a qui ne viennent que pour picoler.»

Deux heures ont déjà passé. Paul-Alain Berthoud sort son catalogue pour le choix du cercueil. Le modèle de base, à 800 francs «est celui que nous vendons le plus», explique le croque-mort, qui ne pousse pas à la consommation. Les Dos Santos opteront pour le moins cher. Sur ce modèle, l'entreprise Cassar gagne 500 francs. Le défunt sera enseveli, c'est une exception, car la crémation – moins chère – est choisie dans 95% des cas. Puis vient le choix de la croix en bois et des inscriptions (nom, prénom, dates de naissance et de décès). Celle-ci ornera la tombe en attendant la réalisation d'une pierre tombale.

Enfin, la cérémonie. «Religieuse ou pas?» demande Paul-Alain Berthoud. «Surtout pas, répond la veuve du défunt. Il n'était pas très croyant.» Là aussi, la tendance est à des funérailles de plus en plus sobres et laïques. Les pompes funèbres, comme les pasteurs, s'adaptent. Un dernier coup de téléphone au fleuriste avant de quitter la famille et un ultime devis: plus de 4000 francs. En partant, le croque-mort emporte un sac de vêtements ayant appartenu au défunt. Une dernière tenue pour un adieu.

Vendredi 14 octobre, 8 heures 30

Paul-Alain Berthoud gare son corbillard devant la morgue du CHUV. Plus tôt, il est allé chercher le cercueil de Charles Dos Santos dans l'un des quatre dépôts de Cassar. Son corps reposera dans une chapelle funéraire de la région.

C'est sur les déplacements que les entreprises génèrent leur marge. Les règles officieuses de la profession stipulent qu'un mort doit être conservé dans le funérarium le plus proche de son lieu d'ensevelissement. En pratique, plusieurs sociétés n'hésitent pas à multiplier les transports. Ce qui représente quelques centaines de francs en plus sur la facture finale.

Outre les coûts du transfert, il faut comptabiliser le prix du funérarium. Celui-ci est gratuit pour les résidents d'une commune. Il se chiffre à plusieurs centaines de francs pour un défunt étranger à son lieu de repos.

SOLENNITÉ Pierre de Mestral arrive à Villeneuve pour, là aussi, préparer une cérémonie.

Une fois arrivé au funérarium, Paul-Alain Berthoud démarre la toilette mortuaire. Chaque croque-mort a sa technique, en commençant soit par les pieds soit par le visage. C'est ici que Charles Dos Santos sera lavé, habillé, coiffé, maquillé. Dans son cas, il faut masquer les ravages de la maladie. Les chapelles funéraires sont publiques et exploitées par toutes les entreprises. Toutes ne respectent pas les mêmes modes de refroidissement et de conservation des corps. En fin de matinée, Charles Dos Santos est habillé d'un pull jaune. Sa famille viendra lui rendre une première visite cet après-midi. Il restera là, jusqu'à la cérémonie funéraire.

Lundi 17 octobre, 14 heures

Le jour de l'enterrement est arrivé. Nous n'y assisterons pas. La famille exige un adieu dans la plus stricte intimité. La creuse est gratuite pour les habitants de la commune. La famille peut décider si le défunt aura une tombe à la ligne, c'est-à-dire qu'il reposera à côté du mort précédent. Elle peut aussi acheter une concession, réservant ainsi des emplacements pour y enterrer les autres membres de la famille.

En cas de crémation (500 francs), les proches doivent décider si les cendres seront déposées au cimetière ou dans le jardin du souvenir. Et il y a encore l'urne (150 francs). La famille l'ignore, mais elle n'est pas obligée d'en acheter une. «Si elle veut mettre les cendres dans un paquet de Kellogg's ou la confectionner elle-même», c'est son droit, souligne Pierre de Mestral. Les proches peuvent aussi récupérer les cendres directement au funérarium plutôt que de se les faire livrer.

Dans quelques semaines, la facture des Pompes funèbres Cassar figurera dans la pile du courrier des Dos Santos. Plus de 4000 francs, auxquels vont s'ajouter 5000 francs pour l'achat et la pose d'une pierre tombale. Cela se fera l'année prochaine, le temps que la terre se tasse. La famille Dos Santos n'a pas encore choisi de marbrier. Mais depuis la publication de l'avis mortuaire, les cartes de visite des entreprises de la région inondent la boîte aux lettres. Taboue, la mort est pourtant un business comme les autres. ■

*** Nom d'emprunt.**

LA MORT LOW COST
DEVANT LES TRIBUNAUX

Faute de réglementations plus sévères, plusieurs entreprises de pompes funèbres à bas coûts convoitent le marché romand. Face à la multiplication d'erreurs, les autorités réagissent.

Si Genève repense sa loi pour exiger des entreprises funéraires qu'elles obtiennent l'aval du gouvernement, c'est notamment pour éloigner les nouveaux acteurs à prix cassés. Certains de ces «discounters de la mort» ont tenté une percée sur le marché romand, avant de péricliter.

En 2014, les déboires de l'entreprise funéraire low cost L'Autre Rive avaient choqué la profession. Cette association de pompes funèbres créée en 2013 ambitionne de répondre aux besoins des familles endeuillées les plus modestes, avec des prix d'enterrement qui permettent une économie de 2000 à 2500 francs par rapport aux entreprises traditionnelles. L'Autre Rive se lance d'abord dans les cantons de Genève et Neuchâtel. Son expansion n'ira pas plus loin, car la société de pompes funèbres multiplie les erreurs.

Certificat de crémation absent

Au mois d'octobre 2014, une femme accouche à Genève. Le bébé décède deux jours plus tard. Jean-Luc Michel, qui préside l'association, vient chercher le corps qui, selon les volontés des parents, sera incinéré. Les parents reçoivent l'urne deux semaines plus tard. En janvier 2015, les parents décident d'inhumer leur enfant à Lausanne. Comme le rappelait à l'époque *Le Matin Dimanche*, le centre funéraire de Montoie exigeait de leur part un certificat de crémation qu'ils n'ont jamais reçu.

Jean-Luc Michel est sommé par le centre funéraire et le médecin cantonal vaudois de produire ce document. Le président de L'Autre Rive ne le fait pas. Quelques jours passent et les parents reçoivent une nouvelle urne, ainsi que le certificat de crémation. Les parents comprennent tout de suite que la première urne n'était pas la bonne. Elle contenait les cendres d'un inconnu.

Ces faits dramatiques ne sont malheureusement pas des cas isolés. L'Autre Rive a aussi connu des déboires avec la commune de La Chaux-de-Fonds. Le règlement du cimetière communal exige de vêtir le corps pour une crémation et de l'allonger sur un lit de copeaux ou de laine de bois. L'entreprise funéraire low cost s'est passée des habits et des copeaux. Elle a reçu un avertissement. A Genève, des employés de L'Autre Rive n'ont pas réussi à placer le cercueil dans la fosse. Ce sont des employés communaux qui ont dû s'en charger. A la suite de ces manquements, les communes de Plan-les-Ouates et de Genève ont décidé de boycotter l'entreprise.

DAVID MARCHON

MANQUEMENTS L'entreprise L'Autre Rive est en poursuites en Valais et s'est vu boycotter par des communes genevoises.

Plainte déposée

La Ville de Genève a également interdit à L'Autre Rive d'utiliser les installations du centre funéraire et crématoire de Saint-Georges. La raison? L'association ne s'était pas annoncée auprès du Département de la sécurité. La loi l'exige pourtant.

L'Autre Rive est en poursuites dans le canton du Valais pour ne pas avoir payé le prix de deux crémations au centre funéraire de Sion. Elle n'a plus le droit d'y exercer.

Retour à Lausanne où les parents du bébé décédé ont déposé plainte pour diffamation. Dans le canton de Vaud, où la réglementation des entreprises funéraires est la plus stricte, le procureur général Eric Cottier s'est saisi du dossier. Jean-Luc Michel devra répondre d'atteinte à la paix des morts, d'escroquerie et d'infraction à la loi sur la santé publique. L'audience devant le Tribunal correctionnel de Montbenon s'est tenue ce jeudi 27 octobre. ■

MEHDI ATMANI

En soutien à Hillary

Madonna promet des gâteries à ses électeurs

A 58 ans, Madonna Louise Ciccone, plus connue sous le simple prénom de Madonna, est une supportrice engagée de Hillary Clinton. La semaine dernière, en présentant le spectacle de l'humoriste et comédienne Amy Schumer au Madison Square Garden de New York, elle a promis à tous les mâles de l'assistance que, s'ils étaient décidés à voter pour Hillary, elle leur ferait une pipe à chacun, rapporte le journal italien *Libero Quotidiano*. Ovation, rires, hurlements orgiaques, tandis que la *pop star* récitait calmement et distinctement au micro: «Si vous votez Hillary, je vous ferai une fellation à tous. J'excelle dans cet exercice, je le fais lentement, je maintiens le contact visuel et, surtout, j'avale.» ■ **GP**

AFP / AUSTRALIAN MUSEUM OF NATURAL HISTORY / T. TISCHLER

Dinosaures

Un nouveau géant découvert en Australie

Les producteurs de *Jurassic World 2*, actuellement en préparation, vont-ils intégrer le *Savannasaurus elliottorum* à leur casting? D'une longueur de 14 mètres, proche du brontosaure, ce dinosaure vient d'être découvert en Australie. Ou du moins ses ossements fossilisés. Cet herbivore au long cou, appartenant à la famille des sauropodes, serait originaire d'Amérique du Sud et aurait migré jusqu'en Australie via l'Antarctique, utilisant des langues de terre qui existaient à l'ère du crétacé. Les paléontologues à l'origine de cette découverte expliquent qu'à cette époque le continent blanc était recouvert de forêts. ■ **SG**

STACCATO

Anna Lietti

Le flic monolingue, ce pionnier

DANS MA BESACE À BONNES BLAGUES, je trimbale celle du policier monolingue. Tordante.

Mais attendez, la voilà concurrencée par une histoire vraie: les policiers genevois, pour protester contre une directive sur les horaires, sont appelés à refuser de parler autre chose que le français. «Nous ne sommes pas payés pour parler une autre langue», a déclaré sans rire un cadre syndical (*Le Temps* du 19 octobre). C'est vrai, ça: «Help!» n'est pas français. L'agressé est prié d'attendre l'arrivée du traducteur.

Donc, ma blague. Ce sont deux policiers à Plainpalais qui croisent un touriste égaré: «Where is the railway station, please?» Les flics ne comprennent pas. Le touriste repose successivement la question en italien, allemand, espagnol, russe, arabe, thaïlandais et bulgare. Ils ne bronchent pas. Lorsque, découragé, l'étranger s'en va, un gardien de l'ordre dit à l'autre: «Tout de même, il en sait des langues, celui-là.» Et son compère de se taper sur les cuisses: «Ha, ha! C'est fou ce que ça lui est utile!»

ON RIGOLE. Mine de rien, c'est toute une cosmologie existentielle qui se dessine derrière cette affirmation par la soustraction (moins j'en sais, plus je t'emmerde).

Dans le monde monolingue idéal, chacun parle sa langue et c'est tout. On économise des milliers d'heures d'école. On désamorce, sur le marché du travail, la spirale inflationniste qui pousse à se vouloir bi, tri, quadrilingue pour booster sa compétitivité. Où voulez-vous que ça s'arrête? On rétablit la seule véritable égalité possible: par le bas. Et on contient le plurilinguisme dans les limites d'une compétence professionnelle spécifique, celle des traducteurs.

On crée des emplois. Comme Guy Parlemin, qui embauche des traducteurs supplémentaires au DFAE. Et, surtout, on calme cette fièvre circulatoire qui pousse des millions d'humains à griller du CO_2 pour aller dire «Ni hao» et «Hola» à des gens qui ne savent même pas apprécier un bon chasselas.

Non, vraiment, la décroissance linguistique est un projet d'avenir fort. La grande Elena Ceausescu en a eu l'intuition, elle qui a veillé à la suppression de tout enseignement des langues étrangères sur le territoire national. Une dépense d'énergie superflue, plaidait-elle. La preuve: «Je ne parle que le roumain, ça ne m'a pas empêchée de réussir.»

Non, ma besace n'y est pour rien; c'est encore une histoire vraie. ■ anna.lietti@hebdo.ch / @AnnaLietti

Appli Telegram

Esclaves sexuelles à vendre

Des jeunes filles, des mères avec leurs enfants, parfois même une femme plus âgée attendant son prochain bourreau: on les trouve sur l'appli cryptée Telegram, affublées d'un numéro et mises en vente par l'Etat islamique à Raqqa. Elles sont membres de la minorité religieuse yézidie, dont des milliers de femmes et de fillettes avaient été enlevées par les séides du «califat», en août 2014 lors du massacre de Sinjar. Il semble que 3770 d'entre elles soient toujours détenues en otage. Les 72 fosses communes découvertes ces derniers mois donnent la mesure de ce que l'ONU a défini comme un génocide. Le magazine italien *L'Espresso* raconte comment Abou Shujaa, un commerçant irakien, s'est entouré de 35 collaborateurs pour libérer ces otages. Au fil de 20 incursions clandestines dans les repaires de l'Etat islamique, il en aurait délivré plus de 500. Selon ses dires, il a déjà mis 70000 dollars de sa poche mais 17 de ses collaborateurs ont passé de vie à trépas. ■ **GP**

Alcool

Le baijiu, la nouvelle téquila?

La Chine cherche à commercialiser son alcool national, le baijiu, dans le monde entier. Des marques comme Shui Jing Fang et Beijing Red Star Co. ont lancé une vaste campagne de promotion internationale pour en faire la nouvelle téquila ou vodka. Des barmans ont été engagés à Londres, à Sydney et à New York pour promouvoir la boisson à base de céréales, et créer de nouveaux cocktails. ■ **CBÜ**

Land Rover de K. Haring

De Montreux à Los Angeles

Que de kilomètres! En 1983, lors d'un Montreux Jazz Festival dont il avait signé l'affiche, le *street artist* Keith Haring avait peint la Land Rover du photographe Edouard Curchod, bien connu sur la Riviera vaudoise. Ce dernier avait ensuite roulé pendant des années avec son véhicule-œuvre d'art avant de le vendre pour environ 35 000 francs à Pierre Keller, ancien directeur de l'ECAL et proche de Keith Haring.

Avant le décès de l'artiste américain en 1990, et en accord avec lui, Pierre Keller avait fait complètement refaire les peintures qui s'étaient effacées avec le temps sur la carrosserie couleur olive. Pierre Keller avait aussi changé le moteur de la vieille Land Rover et l'avait gardée pendant des années dans un garage, loué pour l'occasion. Il a fini par revendre le véhicule, qu'il jugeait trop encombrant, à un collectionneur de

DR

ART MOBILE La Land Rover peinte par Keith Haring en 1983 est exposée au Petersen Museum de Los Angeles.

New York il y a deux ans. Lequel a mis à disposition l'œuvre roulante à la galerie Venus de Manhattan et de Los Angeles, dirigée par le marchand d'art Adam Lindemann. Celui-ci agit comme conseil auprès du Petersen Museum de Los Angeles, un grand musée de l'automobile qui vient de rouvrir après d'importants travaux de rénovation. Le Petersen Museum est notamment intéressé par la relation de l'art à l'automobile. Il expose depuis cet été, et jusqu'à la fin de l'année, la Land Rover de Keith Haring. La voiture est mise en majesté dans le hall du musée, sous le titre *Rolling Street Art*.

Selon Adam Lindemann, elle vaudrait aujourd'hui entre 2 et 2,5 millions de dollars, «mais elle n'est pas à vendre»! Il souligne que la Land Rover est l'une des deux seules voitures peintes par Keith Haring, l'autre étant une BMW Z1 «moins intéressante». Selon Pierre Keller, le 4x4 fabriqué en 1971 vaudrait encore davantage, la cote de Keith Haring étant montée ces derniers temps.

Edouard Curchod dit conserver «un droit de regard» sur l'éventuelle revente de la voiture, en clair un partage du produit de la transaction, ce que nie Pierre Keller. Mais le photographe vaudois ne se fait pas d'illusions, ayant laissé partir son véhicule graffé vers d'autres horizons à la fin des années 80. Il l'avait acheté d'occasion pour une bouchée de pain, laquelle s'est transformée en art, puis en or. ■ **LUC DEBRAINE**

CREDIT SUISSE

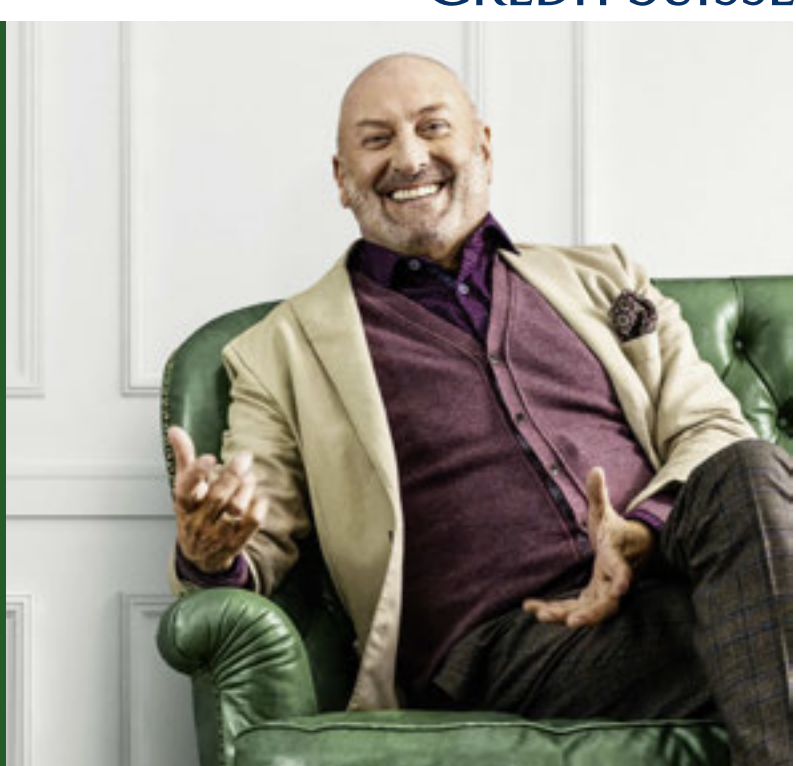
Credit Suisse Invest
Le nouveau conseil en placement

Et pourquoi pas vous?

Jugez par vous-même du potentiel de Credit Suisse Invest Mandate à l'occasion d'un entretien de conseil sans engagement de votre part.

✓ Vous définissez la stratégie
✓ Suivi du portefeuille par nos spécialistes
✓ Prix attrayant

credit-suisse.com/invest



La présente annonce ne constitue ni une offre, ni une incitation à l'acquisition ou à la vente d'instruments de placement ou de prestations bancaires et ne saurait délier le destinataire de la nécessité de former son propre jugement. Copyright © 2016 Credit Suisse Group AG et/ou entreprises liées. Tous droits réservés.

Cinéma

Un week-end avec le duo Kervern-Delépine

Comme il paraît que rire, c'est bon pour la santé, mieux vaut ne pas manquer l'occasion de se plonger dans l'univers aussi drôle que décalé, avec parfois une touche de poésie à la Kaurismäki, de Benoît Delépine et Gustave Kervern, à l'enseigne de la deuxième édition du VIFFF (Vevey International Funny Film Festival, autrement dit un festival de films comiques). Le duo, naguère découvert sur Canal+ avec Groland, présentera trois de ses sept longs métrages, mais aussi le téléfilm *Le gros métrage*, signé par Delépine avec Jules-Edouard Moustic. Moment fort, un apéro samedi à 16 h 45 verra les deux compères répondre aux questions du public. Outre une compétition qui réunit six films, des hommages à Chaplin et à Gene Wilder sont également au programme, de même que la création, en direct, d'un western animé en image par image. ■ SG

VIFFF. Vevey, du 28 au 30 octobre. www.vifff.ch

Horlogerie

Le grand bleu

Neuf marques horlogères, une seule collection. La semaine dernière, le détaillant lucernois Bucherer a lancé une série de montres un peu particulières, puisqu'elles sont rassemblées par un point commun: le code couleur. Toutes les pièces jouent avec le bleu foncé si caractéristique de la société en mains familiales. Elles seront vendues exclusivement dans les boutiques du détaillant lucernois mais ne seront pas produites en séries limitées. De Longines à Vacheron Constantin en passant par Chopard ou Audemars Piguet, les marques participant à cette collection viennent de tous les horizons.

«Les collectionneurs ne sont pas les seuls à s'y intéresser», explique Patrick Graf. Le directeur de la division montres du groupe détaille: «Nos clients nous disent qu'ils sont fatigués du *mainstream*, qu'ils veulent de l'originalité...» L'objectif de cette première série – «se distinguer des autres détaillants» – est jugé atteint. Et après ce galop d'essai, Bucherer regarde déjà vers l'avenir. «Il n'est pas impossible que d'autres marques nous rejoignent. Ou que nous imaginions d'autres séries», explique Patrick Graf. Tout l'exercice étant que les séries ne deviennent pas, elles-mêmes, *mainstream*... ■ VALÈRE GOGNIAT

DR

RENOUVELLEMENT Après le bleu foncé, Bucherer pourrait imaginer le lancement d'autres séries.

*Tarifs valables sur les réservations effectuées au moins 90 jours avant le départ.

Etude Visa

Les paiements sur mobile ont triplé en un an

En 2015, le nombre d'Européens utilisant régulièrement leur appareil mobile pour effectuer des paiements était de 18%. La dernière étude de l'institut Populus, commandée par Visa et réalisée en août dans 19 pays, dont la Suisse, montre que ce chiffre a grimpé à 54%.

Mené auprès de 36 000 personnes, ce sondage révèle également une division des utilisateurs en deux groupes: d'un côté les marchés qui font l'impasse sur les moyens de paiement traditionnels pour passer directement aux nouvelles technologies, comme la Turquie ou la Roumanie, et de l'autre des pays plus avancés technologiquement (avec en tête le Danemark et la Norvège) dans lesquels de nouvelles habitudes se mettent en place avec de moins en moins de retenue.

48% des Suisses affirment avoir utilisé le paiement sans contact au cours des douze derniers mois.

Cette évolution est due non seulement à la multiplication des méthodes de transaction (applications de magasins, achats «in-app»...) mais aussi à celle des dispositifs mobiles comme les montres ou les bracelets connectés. Apple Pay, arrivé cet été dans notre pays, est déjà disponible via plus de 100 000 terminaux, et près de la moitié des Suisses interrogés (48%) affirment avoir utilisé au cours des douze derniers mois le paiement sans contact, qui apparaît comme le principal moteur de cette croissance. ■

PIERRE-YVES MULLER

THE PICTURE DESK

«BIMBO» Pour 700 employées des Nations Unies, Wonder Woman ne peut représenter avec sérieux les droits de la femme.

ONU

Wonder Woman ambassadrice

Héroïne issue de la série de bandes dessinées DC Comics, Wonder Woman vient d'être nommée ambassadrice honoraire des Nations Unies pour «l'émancipation des femmes et des filles et l'égalité des sexes».

Cette chasseuse de méchants munie d'un lasso magique et de bracelets capables de lancer des projectiles, qui a vu le jour en 1941, apparaîtra dans une campagne sur les réseaux sociaux et dans le cadre de plusieurs autres événements consacrés à ce thème. Ce n'est pas la première fois que l'organisation se tourne vers la culture populaire pour promouvoir ses objectifs. Red, un personnage du film *Angry Birds*, a récemment été nommé ambassadeur honoraire pour la Journée internationale du bonheur. Mais cette consécration ne fait pas que des heureux. Quelque 700 employées des Nations Unies ont signé une pétition en ligne pour s'opposer au choix de Wonder Woman comme ambassadrice. Elles jugent que cette héroïne, vêtue en permanence d'un justaucorps échancré orné du drapeau américain, ressemble trop à une bimbo pour représenter avec sérieux les droits de la femme. ■ **JULIE ZAUGG**

En marge

Corée: vague de réfugiés au Sud

Mi-août, le vice-ambassadeur de la Corée du Nord à Londres faisait défection, refaisant surface en Corée du Sud peu après, avec sa famille. Quelques mois plus tôt, ce sont treize employés d'un restaurant nord-coréen qui ont fui la ville chinoise de Ningbo pour se réfugier à Séoul. Mais ces désertions ne représentent que la pointe de l'iceberg.
En 2014, 1396 personnes ont fui le régime staliniste. Entre 2008 et 2013, leur nombre a oscillé entre 2400 et 2900 par an.
Ils sont 30 000 à vivre en Corée du Sud. Et le flux s'est amplifié depuis quelques mois. A tel point que Séoul a discrètement commencé à effectuer des préparatifs en prévision d'une vague de migrants fuyant le Nord. Le gouvernement va investir 1,7 milliard de francs pour construire un gigantesque camp capable d'héberger quelque 100 000 réfugiés. Ce projet pharaonique viendra s'ajouter aux deux camps que le pays exploite déjà, dotés d'une capacité de 1100 personnes. La réaction de Pyongyang? Park Geun-hye, la présidente sud-coréenne, est une «salope effrontée», a jugé le journal *Rodong Sinmun*, qui fait office de porte-voix pour le régime. ■

JZ

KEYSTONE

SANS RÉPONSE

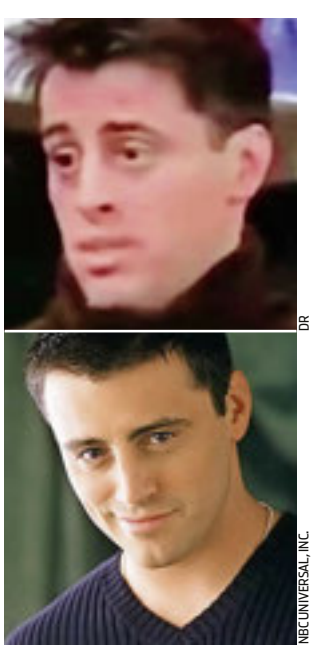
«Si l'Europe est incapable de signer une entente commerciale progressiste avec un pays comme le Canada, avec qui pense-t-elle faire affaire dans les années à venir?»

JUSTIN TRUDEAU, premier ministre canadien, durant une conférence de presse, le 13 octobre, à propos du traité de libre-échange entre l'Europe et le Canada (CETA)

En marge

Immortalité virtuelle

Une équipe de l'Université de Leeds développe des algorithmes capables d'isoler un personnage dans une vidéo afin de déterminer les caractéristiques permettant de créer des avatars. Ce clonage numérique consiste à capturer le langage corporel, les expressions du visage, mais aussi à reproduire la façon unique que chacun a de prononcer et d'organiser les mots. Ce n'est ni vous ni moi qu'ils ont choisi comme cobaye, mais Joey Tribbiani, le personnage de la série *Friends* joué par Matt LeBlanc. L'idée n'est pas tant d'ajouter des épisodes à la sitcom américaine stoppée en 2004 que de plancher sur une interface personnalisable entre l'humain et l'ordinateur, un assistant personnel, le Siri de demain. ■ CBÜ



DR

NBC UNIVERSAL, INC.

MATT LEBLANC L'avatar tiré de «Friends» affiche une relative ressemblance avec l'original.

ZALMAÏ

ÉVACUATION Des migrants quittent le camp de Calais, le plus grand d'Europe, lors de l'opération de démantèlement.

La «jungle» de Calais

Le regard concerné de Zalmaï

D'origine afghane, arrivé en Suisse en 1980, le photographe Zalmaï suit depuis des années l'exil de migrants venus du Moyen-Orient ou d'Afrique. Pour le compte de l'ONG Human Rights Watch ou pour notre magazine. Le photographe s'était déjà rendu à Calais il y a quelques mois. Il en était revenu secoué par les conditions de vie des migrants sur place, dont la condition était selon lui pire que dans des camps similaires dans les Balkans ou en Afrique.

Pour *L'Hebdo*, Zalmaï est reparti ces derniers jours dans la «jungle» du nord de la France, où environ 7000 exilés afghans, pakistanais, somaliens ou érythréens espéraient pouvoir passer en Angleterre. Jusqu'à ce que le gouvernement français décide de démanteler, dès le 24 octobre, le plus grand camp européen et d'acheminer les réfugiés vers près de 500 centres d'accueil dans l'ensemble de la France. Une évacuation à grand spectacle médiatisé, présentée par Paris comme un geste humanitaire.

Frappé par la tension sur place, l'angoisse de mineurs livrés à eux-mêmes et la résignation ambiante, Zalmaï nous a déjà fait parvenir l'image ci-dessus. En attendant son reportage, à venir dans nos pages. ■ LD

São Paulo

Le rhinocéros qui a fait un raz-de-marée électoral

Aux Etats-Unis, face aux deux candidats les plus impopulaires de l'histoire, au lieu de choisir entre la peste et le choléra, beaucoup d'Américains sont résolus à s'abstenir. Ou à émettre un vote protestataire. Ce qui donne l'occasion au magazine en ligne Daily Beast de rappeler l'élection chahutée de 1959 au Conseil municipal de São Paulo (Brésil).

Pas contents, les électeurs: les égouts débordaient, les prix explosaient, les réserves de viande et de haricots diminuaient au même rythme que la patience des citoyens. Mais il y eut quand même 540 candidats aux 45 sièges de la municipalité.

Du coup, une bande d'étudiants décida de présenter le rhinocéros Cacareco (en portugais: ordures, bêtises), que le directeur du zoo où il végétait qualifiait de «bête épouvantable, très stupide». Cela n'empêcha pas les étudiants d'imprimer 200 000 bulletins de vote au nom de Cacareco... qui obtint 100 000 voix. Un candidat jugea tellement humiliant d'être battu par une bestiole idiote qu'il se suicida.

> Caligula envisageait de nommer son cheval consul de Rome.

Si les histoires d'animaux présentés à des charges électives sont légion, l'initiative en revient historiquement à Caligula, qui envisageait de nommer son cheval Incitatus consul de Rome, pour tourner les sénateurs en bourrique. ■

GIAN POZZY

ESPRIT DE SYNTHÈSE

«Il est grand et il a l'air vide.»

DIANE VON FURSTENBERG, créatrice de mode, sur France Info, à propos de Donald Trump, avec qui elle se félicite de n'avoir pas partagé davantage qu'une poignée de main

D. VAN TINE/PHOTOSHOT/NURPHOTO

PATEK PHILIPPE MUSEUM

500 ANS D'HISTOIRE DE LA MONTRE

Chefs-d'œuvre de l'horlogerie datant du XVI^{e} au XX^{e} siècle

Rose rouge
Montre-objet, non signée, Suisse
Vers 1860

Montre pendentif
Face-à-main, Patek & Cie, Genève
1847–1848

SAMEDI: VISITE GUIDÉE
EN FRANÇAIS À 14H00, EN ANGLAIS À 14H30

Heures d'ouverture : mardi-vendredi: 14h00-18h00
samedi: 10h00-18h00

Rue des Vieux-Grenadiers 7 – Plainpalais – Genève
Téléphone +41 (0) 22 807 09 10 www.patekmuseum.com

Révolution 4.0, la Suisse à la pointe. Jusqu'à quand?

Enquête. Les entreprises helvétiques se lancent avec plus ou moins de vigueur dans la numérisation. Le mouvement est disparate, car l'industrie 4.0 n'est pas livrée avec un mode d'emploi. Cette révolution sera débattue lors du Rendez-vous du Forum que «L'Hebdo» organise le 2 novembre à Neuchâtel.

SERVAN PECA

Pour voir à l'œuvre l'industrie 4.0, il faut aller au bord du Rhin. A Stein, dans le canton d'Argovie. Là, le géant pharmaceutique Novartis a investi un demi-milliard de francs pour mettre sur pied une usine numérique entièrement automatisée. De ces installations ultramodernes est envoyé chaque année à l'étranger l'équivalent de presque 30 milliards de francs de médicaments.

Plus près, à Boncourt (JU), Swatch produit des Sistem51, des mouvements mécaniques fabriqués de A à Z sur des lignes de production, sans (presque) aucune intervention humaine. Dévoilée en 2013, cette automatisation poussée à l'extrême avait séduit la majorité des observateurs. Elle en avait aussi effrayé d'autres. Une minorité qui craignait la déshumanisation progressive du métier d'horloger. Cependant, personne n'avait alors conclu que Swatch Group était entré dans la quatrième révolution industrielle.

La quatrième révolution industrielle, puisque c'est ainsi qu'elle est estampillée, est celle de la numérisation. Qui n'est pour certains qu'un prolongement de la troisième, celle de l'automatisation. Une évolution – et non pas une révolution – au cours de laquelle toutes les

NEUCHÂTEL
La région concentre des compétences industrielles rares. Et travaille à créer des synergies.

RÉGIS COLOMBO WWW.DIAPO.CH

activités et toutes les unités de production de l'économie sont reliées mutuellement et échangent des informations en permanence.

C'est à partir de 2010 que le principe d'une industrie 4.0 a été formulé, d'abord en Allemagne. Un concept qui englobe à peu près tout ce que l'internet des objets permet d'imaginer à une échelle industrielle. Aujourd'hui, tout le monde en parle. Tous les jours. UBS, PwC, Roland Berger, Deloitte, Boston Consulting Group, McKinsey, etc. Rien que cette année, des dizaines d'études ont été publiées sur le sujet. Le Rendez-vous du Forum des 100, organisé par *L'Hebdo* à Neuchâtel le 2 novembre prochain, se demandera aussi comment la Suisse de l'industrie peut rester compétitive face aux innovations et aux bouleversements qui se profilent (*pour plus d'informations, voir www.hebdo.ch/rendez-vous-du-forum*).

En s'appuyant sur les exemples de Novartis et de Swatch Group, l'on pourrait être rassuré: les grandes industries helvétiques – la pharma et l'horlogerie – sont déjà entrées dans cette nouvelle ère de la production. Sauf que toutes les firmes du pays n'ont pas les moyens ni les capacités de s'investir aussi massivement que ces deux groupes aux milliards de chiffre d'affaires. Néanmoins, les petites et moyennes entreprises s'y préparent. Selon un sondage du cabinet d'audit PwC, publié en septembre, 80% des PME interrogées estiment que la numérisation va fondamentalement transformer leur marché d'ici à cinq ans.

Du coup, pas de temps à perdre. «Agissez maintenant», insiste Switzerland Global Enterprise, l'organe de promotion des exportations helvétiques. «La Suisse est très bien positionnée, affirme Christian Enz, le directeur de Microcity, l'antenne neuchâteloise de l'EPFL *(lire en pages 26 et 28)*. Mais comme d'habitude, elle est trop lente. Les conditions-cadres sont favorables, les entre- ■■■

RÉGIS COLOMBO WWW.DIAPO.CH

MICROCITY Le pôle de l'innovation neuchâtelois regroupe formation, recherche fondamentale, recherche appliquée, transfert de technologies, industrialisation.

prises sont attentives, mais il faut une impulsion, un programme commun, un financement!» Il faut aussi et surtout déterminer «comment impliquer les PME qui, parfois, ne savent pas par où commencer. Parce que l'industrie 4.0, c'est un vaste programme.»

Pour y remédier, Swisscom propose sur son site un *Digital Quick Check*. En trois minutes et quelques clics, l'opérateur diagnostique le niveau de numérisation d'une entreprise. Le test est gratuit, mais il n'est pas anodin. La stratégie de Swisscom consiste à accompagner les entreprises dans leur processus de numérisation. A cet effet, l'opérateur a même nommé un *chief digital officer* en 2015, en la personne de Nicolas Fulpius.

Cloud computing, intelligence artificielle, internet des objets, réalité virtuelle... Les interrogations des sociétés sont légitimes, selon lui, au vu de la multiplicité des technologies qui arrivent aujourd'hui à maturité. «Il y a douze mois, les entreprises se demandaient de quoi il s'agit. Aujourd'hui, elles se demandent comment se lancer», résume l'ancien directeur de Veltigroup, société rachetée par Swisscom en 2014.

Quand le groupe prend langue avec une entreprise, il commence donc par poser un diagnostic de manière à sélectionner les projets les plus utiles pour elle. Si chaque analyse est un cas particulier, il y a un fil rouge: «Cela doit mener à des démarches itératives et rapides, afin que les résultats de la digitalisation soient vite perceptibles.» Nicolas Fulpius insiste sur ce point car la spécificité de cette vague numérique, c'est sa rapidité de développement. Pas question, donc, de démarrer de grands et longs chantiers de transformation digitale.

On l'a compris: une entreprise ou une industrie ne décrète pas son entrée dans l'industrie 4.0 du jour au lendemain. Le processus est progressif et vise surtout à moderniser les installations existantes. Mais que l'on ne s'y trompe pas, la numérisation donne aussi lieu à des applications très concrètes.

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Le fabricant d'ascenseurs Schindler utilise par exemple depuis 2014 une application qui permet à ses opérateurs de gérer les pannes et d'effectuer des diagnostics à distance dans tout le pays. Le technicien est averti en temps réel sur son smartphone de la source du problème et se rend ainsi sur place avec les pièces de rechange, qu'il aura pu préalablement commander via l'application.

Ce genre de suivi à distance peut même permettre de pratiquer de la maintenance prédictive. Un peu comme les *precogs* dans le film *Minority Report*, ces individus doués de précognition et capables de prédire les crimes avant qu'ils ne soient commis, il est désormais possible d'intervenir sur une machine avant même qu'elle ne soit défectueuse.

> *« Les données, c'est le cœur du sujet. Et c'est ici que la Suisse a peut-être un peu de retard. »*
>
> **MARIO EL-KHOURY**, directeur du Centre suisse d'électronique et de microtechnique (CSEM)

Autre exemple, qui s'articule davantage autour du concept d'intelligence artificielle, avec la société Feller à Horgen (ZH). Le fabricant d'équipements électriques, en main du français Schneider Electric, a introduit un système de *machine learning*. Des machines qui sont capables d'évoluer en acquérant de l'expérience. Ainsi, l'entreprise a investi dans une nouvelle chaîne de production intelligente qui adapte toute seule différents paramètres de fabrication. Objectif: réduire les déchets, puis les supprimer totalement.

Pour Xavier Comtesse, pas de doute: entrer dans l'industrie 4.0 est devenu aujourd'hui «une question de survie» pour la Suisse. Avec sa *speed factory*, en Bavière, «Adidas produit des chaussures moins chères qu'au Bangladesh», illustre-t-il. La Sistem51 de Swatch est régie par la même idée: fabriquer le mouvement mécanique le plus concurrentiel possible et 100% *Swiss Made*.

Lorsque l'on a joint par téléphone l'ancien directeur d'Avenir Suisse, il était aux Etats-Unis, justement pour découvrir ce qui s'y trame. Son constat est sans appel: «L'Europe est très en retard, la Suisse encore plus.» La preuve? «Toutes les grandes entreprises s'allient avec les Américains, comme ABB avec Microsoft. Ou, dans l'horlogerie, TAG Heuer avec Google et Intel.»

Xavier Comtesse n'est pas pour autant résigné, «il y en a quand même qui se sont lancés». Il estime cependant qu'un élan fédéral, aujourd'hui inexistant, est nécessaire. Berne doit financer une sorte de *masterplan* qui ferait exception, dans une Suisse qui refuse de mener une politique industrielle centralisée. «Et pourtant, je suis un libéral, précise-t-il. Mais à moment exceptionnel, attitude exceptionnelle.»

Mario El-Khoury se veut, lui, plus optimiste. Selon le directeur du Centre suisse d'électronique et de microtechnique (CSEM), l'industrie helvétique a bel et bien pris conscience de la transformation à laquelle elle doit faire face. «Les PME sont au moins autant enthousiastes que préoccupées par les défis de la numérisation, c'est très positif.» Et, toujours d'après le directeur, la Suisse a «de bonnes prédispositions» et n'accuse pas de retard particulier.

Outre les grandes entreprises, Mario El-Khoury apprécie de voir comment les

petits industriels, par exemple ceux qu'il a rencontrés au salon de la machine-outil Siams, à Moutier, se sont déjà lancés dans la fabrication de produits et de machines connectés. Un passage à l'acte «qu'un grand nombre de petites entreprises sont prêtes à effectuer», assure-t-il.

Se lancer pour ne pas rater le train. Mais dans quel wagon sauter, et comment? «Il n'y a pas de standard, pas de voie toute tracée. Posez dix fois la question, vous obtiendrez onze réponses différentes», confirme-t-il aussi.

POLITIQUE DES PETITS PAS

Mario El-Khoury a tout de même sa petite idée. Phase une: se préoccuper du produit fini. Il cite en exemple Digi Sens, la PME fribourgeoise et son système de gestion des stocks qui passe commande lorsque ceux-ci se vident. «Pour ne pas perdre de parts de marché, il faut faire en sorte que ses produits soient compatibles avec les besoins de ses clients qui, eux, sont peut-être déjà plus avancés dans la numérisation.»

Phase 2: réfléchir à la pertinence de numériser telle ou telle partie de la chaîne de valeur, précise encore le directeur du CSEM. La traçabilité, la gestion des pannes sur les machines, le contrôle qualité, la distribution? A chacun son calendrier.

Mario El-Khoury, comme le spécialiste de Swisscom, en est convaincu: «Il serait aberrant de conseiller à une PME d'investir massivement pour transformer toute sa chaîne d'un seul coup».

La politique des petits pas, donc. Le patron du CSEM ne pense pas qu'un *masterplan* étatique soit la bonne solution. Trop lent, pas assez flexible. Le modèle décentralisé, aiguillé par les associations faîtières de l'industrie comme Swissmem par exemple, lui semble adéquat. «La Suisse a toujours su se montrer innovante. Elle a certes raté quelques virages, mais elle est agile, elle sait s'adapter. La preuve avec le franc fort.»

Mario El-Khoury prêche aussi pour sa paroisse. «Il faut intensifier la sensibilisation et les investissements. A défaut d'une politique interventionniste, des moyens supplémentaires pour la recherche sont nécessaires. Les institutions comme le CSEM, les EPF, les HES ou les universités sont les interlocuteurs idéals pour progresser dans les domaines comme celui des data.»

Les data. Un autre vaste programme. «Les données, c'est le cœur du sujet, conclut le directeur du CSEM. Et c'est ici que la Suisse a peut-être un peu de retard.» Selon leur profil, les entreprises sont parfois peu familières du traitement de données, confirme Nicolas Fulpius, de Swisscom. «Certaines en ont déjà accumulé, mais ne savent pas comment les utiliser.» Il est alors impératif, souligne le *chief digital officer*, de s'en soucier dès que la collecte débute.

Car la masse de données désormais accessible ouvre la voie à plusieurs champs de développement. D'abord, elle peut servir à améliorer les processus internes des entreprises. Donc, à améliorer leur efficacité, notamment via le développement du *deep learning*. Cette méthode est exploitée par les machines pour apprendre et s'améliorer. Ses déclinaisons les plus connues sont les logiciels de reconnaissance vocale Siri ou Google Now. Mais les machines de Feller et les ascenseurs de Schindler sont eux aussi en train d'accumuler de l'expérience grâce aux données récoltées.

Pour convaincre définitivement les entreprises de s'intéresser aux données qu'elles récoltent, Mario El-Khoury et Nicolas Fulpius disposent encore d'arguments: le big data peut aussi servir à développer de nouveaux modèles d'affaires. Et il n'est pas forcément nécessaire de recourir à l'intelligence artificielle. «Toute l'économie de partage, quand les clients paient en fonction de l'utilisation d'un service ou d'un produit, n'existerait pas sans l'analyse de données», insiste l'expert de Swisscom. Dans une certaine mesure, Airbnb ou Mobility, c'est déjà l'industrie 4.0. ■

LES PIONNIERS DE LA NUMÉRISATION
Swatch (à droite) et Novartis (ci-dessous) pratiquent l'automatisation à l'extrême. Schindler peut effectuer des diagnostics à distance sur ses ascenseurs et escalators. Digi Sens fabrique des armoires industrielles intelligentes.

MARTHE CHAMFRAULT

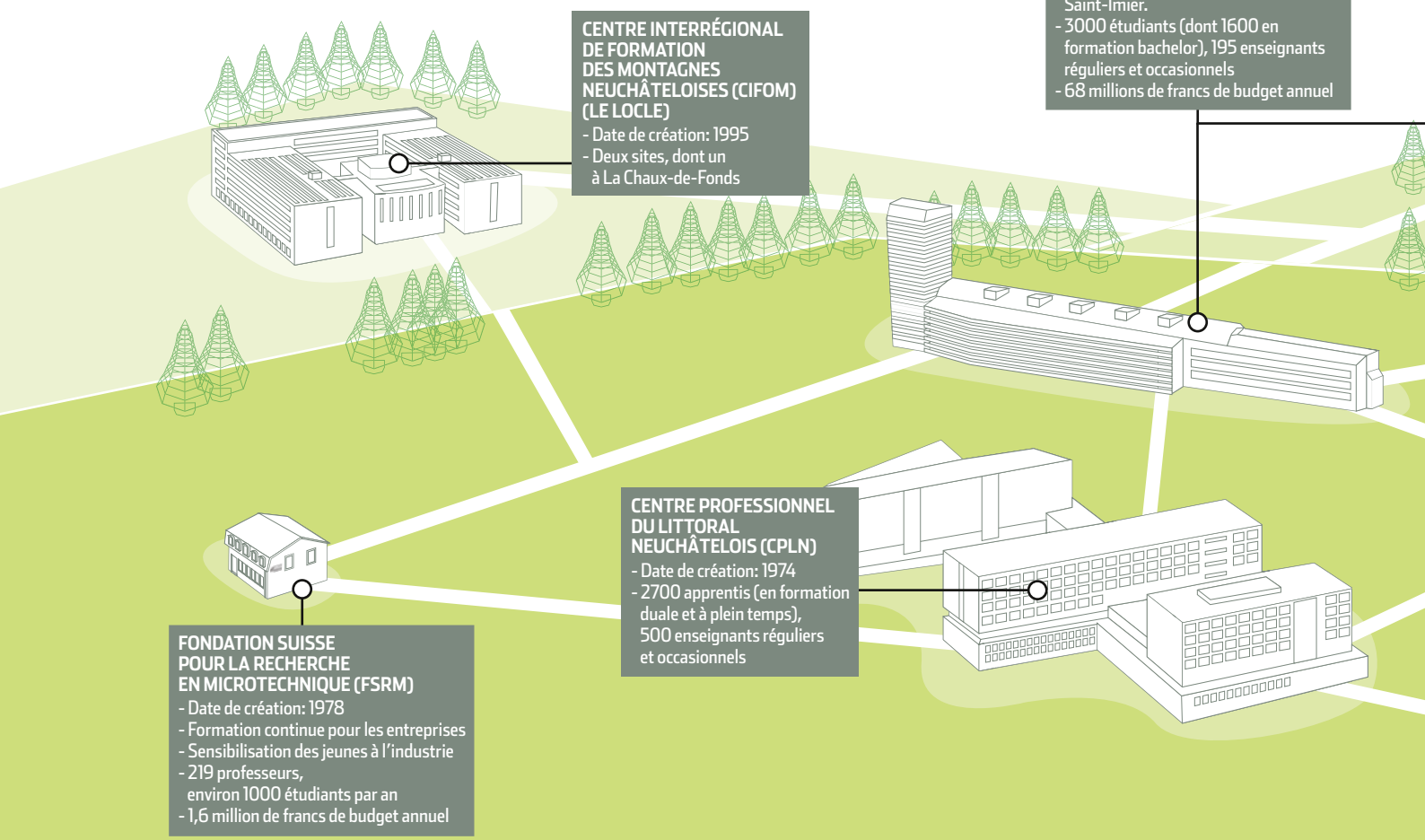
WAGNER HANSPETER

SWATCH

DIGI SENS

MICROCITY: CONCENTRÉ DE SAVOIRS DANS L'INFINIMENT PRÉCIS

Au Locle, à La Chaux-de-Fonds et surtout à Neuchâtel, un réseau d'institutions privées et parapubliques forment un pôle d'innovation de plus de 1000 chercheurs, près de 7000 étudiants et 6000 apprentis. Cet écosystème donne lieu à plus de 800 transferts technologiques par an.



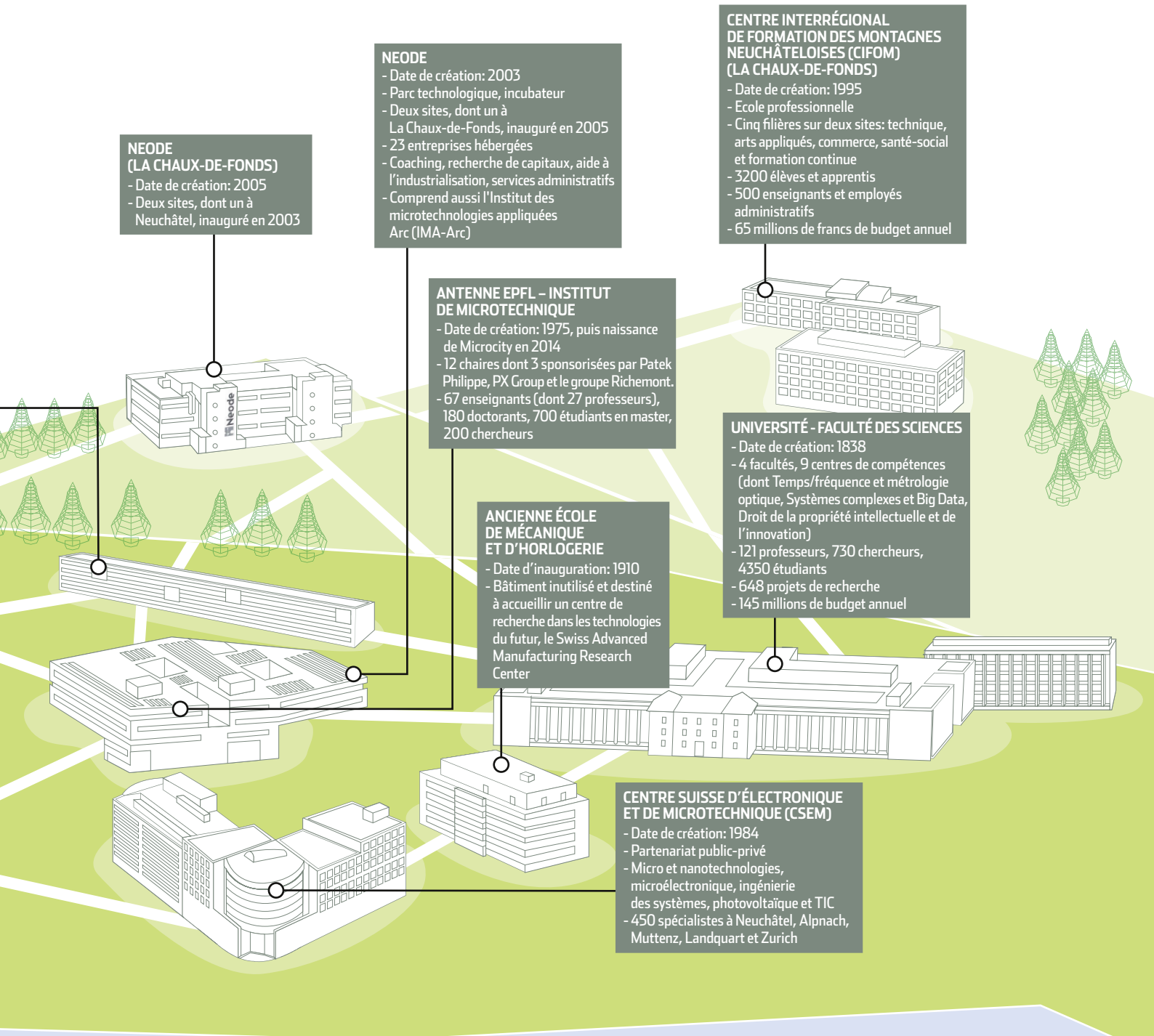
La force de Neuchâtel: l'in

Eclairage. **Grâce à sa capacité à s'adapter et à innover, l'industrie manufacturière, horlogère en particulier, continue à générer de la richesse, même si le canton peine à la capter. Cette prospérité contribue à faire du PIB neuchâtelois par habitant le sixième de Suisse.**

SERGE JUBIN

Les situations paradoxales, le canton de Neuchâtel les cultive: alors qu'il subit le plus haut taux de chômage et d'aide sociale en Suisse, qu'il se confronte à une forte détérioration de ses finances, il figure néanmoins parmi les cantons les plus prospères du pays. Et les banques cantonales romandes ainsi que l'institut Crea prévoient une croissance du produit intérieur brut neuchâtelois de 1,2% en 2016 et de 1,8% en 2017 *(voir infographie)*. Un tour de force que la République doit non seulement à sa capacité à résister, mais surtout à ses aptitudes à innover.

Ces facultés à créer de la richesse



dustrie de haute précision

se manifestent plus particulièrement dans l'industrie manufacturière, qui contribue à 40,6% au PIB du canton, dont 19,1% pour l'horlogerie, ressort-il des chiffres fournis par la Banque cantonale neuchâteloise. Il est vrai que, pour se maintenir à ce taux élevé, le secteur «réussit à s'adapter, à innover et à accroître la valeur de ses produits malgré la conjoncture, la concurrence accrue, le manque de visibilité et le franc fort», analyse Marie-Laure Chapatte, conseillère économique de la BCN.

La dépendance industrielle et horlogère représente-t-elle une chance ou un risque pour Neuchâtel? «Une chance, répond sans hésiter le ministre de l'Economie, Jean-Nat Karakash. L'horlogerie est un puissant moteur pour le savoir-faire régional depuis trois siècles. Nous avons développé des capacités d'innovation exceptionnelles, des compétences dans l'industrialisation de très haute précision et un tissu de sous-traitance flexible et réactif.» Le directeur de la Chambre neuchâteloise de commerce et d'industrie, Florian Németi, ne dit rien d'autre: «C'est une bonne chose d'asseoir son économie sur un volet productif. Même si, avec 95% de production exportée, l'industrie est soumise aux aléas conjoncturels, avec des crises ■■■

fortes. Cette situation contraint d'adopter un modèle d'innovation permanente, qui implique toujours davantage de tertiaire dans la production industrielle.»

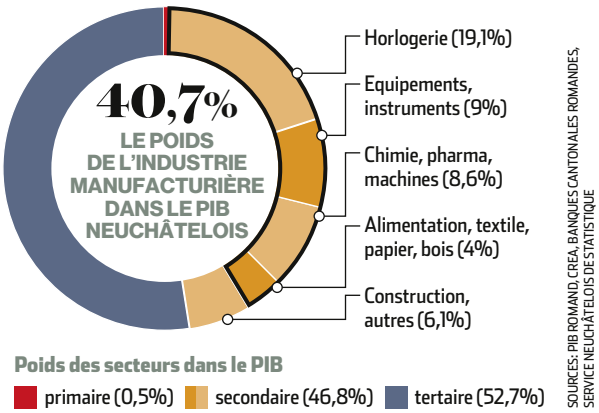
Le chef du Service cantonal de l'économie, Christian Barbier, souligne l'importance prise par l'appui tertiaire à l'industrie. Par exemple au travers de la propriété intellectuelle. «Neuchâtel est leader en Suisse pour le dépôt de brevets par habitant», fait-il remarquer. «Les outils numériques feront de plus en plus tomber les frontières entre industrie et services, renchérit Marie-Laure Chapatte. Les deux s'opposeront de moins en moins grâce à la quête d'innovation.»

UN CINQUIÈME DU PIB NEUCHÂTELOIS EST LIÉ À L'HORLOGERIE

PIB DU CANTON
14,7 milliards de francs

PIB PAR HABITANT
82 598 francs

POPULATION
177 970 habitants



SOURCES: PIB ROMAND, CREA, BANQUES CANTONALES ROMANDES, SERVICE NEUCHÂTELOIS DE STATISTIQUE

L'impression 3D change de dimension

Décodage. La production additive, par opposition à l'usinage par enlèvement de matière, est de plus en plus utilisée dans l'industrie. Et plus seulement pour réaliser des prototypes. Christian Enz, de l'EPFL, veut faire de Neuchâtel un centre de recherche national.

SERVAN PECA

Quand nous avons rencontré pour la première fois Christian Enz, c'était au printemps 2014. Microcity, l'antenne neuchâteloise de l'EPFL dédiée à la microtechnique et à la nanotechnologie, venait d'être inauguré. Et son directeur songeait déjà à son extension.

Ce jour-là, au terme d'une visite des laboratoires, il nous avait conduits à l'extérieur puis avait pointé son doigt direction nord-est, vers un ancien collège aux façades vieillissantes dont les contours n'avaient rien à voir avec les baies vitrées, les puits de lumière et les espaces modulables du nouveau complexe.

Deux ans et demi plus tard, le bâtiment n'a pas changé d'allure. Mais Christian Enz a avancé. Il a obtenu plusieurs feux verts ainsi qu'un premier financement. Son ambition? Créer un centre de recherche national axé sur les nouvelles techniques de fabrication. Baptisé SAMARC, pour Swiss Advanced Manufacturing Research Center, il doit s'étendre sur 12 000 m², dont 10 000 réservés à des partenaires industriels.

L'objectif est d'y mélanger chercheurs et entreprises pour innover dans les techniques de production du futur. Cela inclut notamment la numérisation, mais aussi la production additive. Comme son nom l'indique, ce procédé s'oppose aux techniques traditionnelles d'usinage ou de fraisage, qui consistent à tailler ou à enlever de la matière pour obtenir la forme voulue. Sa déclinaison la plus connue est l'impression 3D.

MARCHÉ PROMETTEUR

Depuis ses débuts, dans les années 1980, la production additive a surtout servi à fabriquer des prototypes, des maquettes et des moules en silicone ou en résine. Les imprimantes 3D sont aujourd'hui presque la norme dans les ateliers de recherche ou de design industriel. Certaines sont même en train de gagner les halles de production.

Le marché le plus prometteur, indique Lucien Hirschi, patron de la société Zedax, à La Neuveville (BE), est celui des prothèses médicales ou dentaires. L'entrepreneur produit aussi de l'outillage pour les horlogers ou pour les machines que ces derniers utilisent. Un secteur qui commence même à se servir de ces nouvelles techniques pour des produits finis.

A Meyrin, GVA Montres a livré pour la première fois des boîtiers en inox et en titane réalisés grâce à la fusion additive. Le procédé consiste à fusionner des poudres grâce à l'énergie – la chaleur – d'un laser. A l'avenir, GVA Montres envisage de travailler avec des métaux précieux, notamment avec de l'or et ses différents alliages.

En attendant, l'entreprise qualifie cette technique de «bon complément» aux méthodes traditionnelles. La fusion

CHRISTIAN ENZ Le directeur de Microcity, avec à sa droite le bâtiment destiné à accueillir un centre de recherche sur la production du futur.

Neuchâtel n'aurait-il pas besoin de diversifier une économie qu'on assimile souvent à la monoculture horlogère? «Nous devons focaliser notre positionnement sur nos forces et être les meilleurs dans la très haute précision, reprend Jean-Nat Karakash. Le développement horloger a induit un écosystème industriel unique qui favorise des développements dans les machines, l'électronique, le medtech. Avec des perspectives d'expansion dans les sciences de la vie, l'industrie du luxe, les énergies renouvelables, etc. Le tertiaire n'est jamais loin de ces activités, puisque les services stratégiques aux entreprises connaissent une très forte croissance, que ce soit la recherche, la propriété intellectuelle, la logistique, la productique, le design industriel, les services financiers.»

CETTE RICHESSE QUI SE DISPERSE

Des perspectives qui, dans l'idéal, pourraient améliorer la santé défaillante des finances cantonales, notamment sur le plan fiscal. Cependant, «les entreprises globales répartissent leurs gains à l'échelle mondiale, dit Christian Barbier. Il serait utopique de croire que chaque région a droit au centre de décision d'une entreprise globale, même si nous collaborons au quotidien pour renforcer les liens de proximité.»

Neuchâtel est encore pénalisé par la pendularité des Suisses. «Ceux qui travaillent dans le canton et habitent ailleurs sont aussi nombreux que les frontaliers, constate Florian Németi. En regagnant leur domicile, ils emportent de la richesse produite ici. Ces pendulaires sont plutôt de la classe moyenne supérieure, celle qui nous fait défaut.» «Comment faire en sorte que les richesses produites circulent plus longtemps dans la région?, s'interroge le ministre Karakash. Nous y travaillons.» ■

additive permet de réaliser des formes et des géométries impossibles à usiner à l'aide d'une machine cinq axes dernier cri.

GVA Montres préfère toutefois tempérer: en termes de qualité et de rentabilité, ces nouveaux procédés ont encore une certaine marge de progression. Lucien Hirschi précise: «La production additive est de plus en plus compétitive, mais elle l'est beaucoup moins pour produire de grandes séries.»

«Il est déjà possible d'imprimer en 3D des pièces mécaniques suffisamment résistantes pour des moteurs automobiles. Mais les coûts de production sont encore prohibitifs», confirme Roberto Sigona. Le directeur régional d'Autodesk, à Neuchâtel, société active dans l'édition de logiciels 3D, ajoute que les pièces ont parfois besoin d'être retouchées avec des techniques d'usinage traditionnelles.

Jusqu'ici, aucun de ces nouveaux procédés ne permet d'être précis à l'échelle du micron – du millième de millimètre. Impossible, donc, de fabriquer des composants horlogers, par exemple. Mais bientôt, espère Christian Enz, on pourra aller beaucoup plus loin, dans le beaucoup plus petit.

GUILLAUME PERRET LUNDI13

CONCURRENCE INTERNATIONALE

Mais il faudra faire vite. En 2012 déjà, à l'initiative de Barack Obama, naissait America Makes, un réseau qui regroupe une centaine de fabricants de machines, d'industriels et d'agences fédérales. L'Allemagne, la Chine ou Singapour ont aussi massivement investi dans ces nouvelles technologies. «La Suisse devra se profiler dans des domaines qu'elle maîtrise, c'est-à-dire la microprécision, rétorque le directeur de Microcity. Cette idée suscite beaucoup d'intérêt de la part de petites et de très grandes entreprises.»

Il reste à Christian Enz quelques obstacles à franchir. Entre 2017 et 2020, 10 millions de francs seront octroyés au domaine des Ecoles polytechniques fédérales (EPFL, ETHZ, EMPA et Institut Paul Scherrer) pour des projets dans l'Advanced Manufacturing. Une première étape bienvenue mais qui sera insuffisante, le futur centre de recherche neuchâtelois étant, à lui seul, devisé à 55 millions. «Le secteur privé ne veut pas et ne peut pas assumer tous les investissements. La grande question, conclut le responsable, est de savoir comment le secteur public va s'investir.»

Christian Enz cherche encore des réponses et des soutiens. Et nous donne rendez-vous dans quatre ans. Pour voir si le bâtiment du nord-est de Microcity a commencé à rajeunir. ■ ■ ■

... «Notre formation est ouverte à tous ceux qui veulent participer à la révolution 4.0»

Interview. Pour participer à la 4e révolution industrielle, les entreprises ne doivent pas seulement disposer des bonnes technologies. Encore faut-il pouvoir compter sur des collaborateurs qui les maîtrisent. Voilà pourquoi l'EPFL lance un nouveau programme de formation continue. Avec à sa tête le professeur Marcel Salathé.

PROPOS RECUEILLIS PAR **ALAIN JEANNET**

Bâlois d'origine et biologiste de formation, Marcel Salathé est l'un de ces brillants professeurs suisses qui ont fait carrière aux Etats-Unis avant d'être rappelés par le président de l'EPFL Patrick Aebischer. Il est le directeur académique de l'Extension School, un programme de formation continue d'un type nouveau, lancé par la haute école et qui offrira ses premiers cours à l'été 2017. Au menu: développement web, mobile et *data science*.

Quelle est la clientèle visée par l'EPFL Extension School?
Dans le principe, notre formation est ouverte à tous ceux qui veulent participer à la révolution numérique. Et il n'est pas requis des participants qu'ils aient des diplômes académiques préalables. Voilà ce qui est nouveau. Dans la pratique, nous nous adressons à des professionnels sans bagage technologique particulier, qui sont déjà bien formés dans leur domaine d'expertise, par exemple la santé, la finance, l'industrie, le journalisme, mais qui ne sont pas équipés des compétences numériques nécessaires.

Quelle est la genèse de ce programme de formation continue original?
Une origine personnelle, d'abord. J'ai été impliqué dans l'éducation en ligne aux Etats-Unis, j'en ai une expérience directe et pratique depuis longtemps, j'ai vu de près les bénéfices de cette approche.

Qu'est-ce qui vous a fait revenir en Suisse?
L'offre de Patrick Aebischer, qui voulait aller au-delà de ce qu'on appelle les MOOCs *(massive open online courses)*. Ces cours sont destinés à enseigner des matières académiques à l'échelle mondiale à des dizaines, voire à des centaines de milliers d'étudiants *(ndlr: plus de 1,4 million de personnes se sont inscrites à ce jour à l'un des 50 MOOCs proposés par l'EPFL)*. Avec notre programme de formation continue, nous sommes sur une autre échelle et nous visons à donner à ceux qui le suivent des compétences immédiatement applicables dans leur travail.

Quel sera le niveau de vos cours?
Elevé! Ces cours en anglais donneront accès à des titres reconnus et à des crédits académiques ECTS. Nous avons une équipe dédiée à l'Extension School, qui a des compétences dans les domaines enseignés et qui produira des cours grâce aux ressources de l'EPFL. Nous avons sur le campus des professeurs et des doctorants de niveau mondial. Nous allons aussi travailler avec des partenaires industriels qui nous amènent des technologies qu'ils ont eux-mêmes développées ou qu'ils utilisent de manière intensive.

Google, Microsoft, Swisscom participent-ils aussi au financement?
Pas pour le moment. Leur apport, c'est d'abord leur expérience et leur expertise du vrai monde de l'entreprise. Google par exemple nous amènera ce qu'elle a développé dans le domaine du *machine learning*. Pour le décollage, nous sommes financés par une donation de 500 000 francs de la fondation swissUp de Daniel Borel, le fondateur de Logitech, et par l'EPFL à hauteur de 1 million de francs.

Le prix des cours?
Deux cent cinquante francs par mois. Un prix très abordable. Il n'est pas rare que l'on vous demande 3000 francs pour un séminaire de trois-quatre jours portant sur les mêmes matières. A plein temps, les cours devraient prendre de deux à trois mois. Ou de huit à neuf mois si vous les suivez à temps partiel. Contrairement aux MOOCs, qui sont des cours de masse, comme leur nom l'indique, il est prévu que les étudiants de l'Extension School profitent d'appuis personnalisés.

Votre motivation?
J'ai été immergé dans la Silicon Valley pendant dix ans, j'ai été professeur à l'Université d'Etat de Pennsylvanie, sur la côte est. Je n'avais pas l'intention de revenir jusqu'à ce que je reçoive l'offre de Patrick Aebischer et que je prenne conscience du retard pris par mon pays. En Suisse, on évoque désormais régulièrement la révolution numérique sans toutefois en ressentir l'urgence. Comme si on parlait d'un phénomène qui allait certes nous affecter tous, mais dans dix ou vingt ans. On observe cet attentisme dans les entreprises, dans la politique et pour ce qui touche à la vie quotidienne. Or tous les secteurs d'activité se font «disrupter». Mais les bénéfices finissent invariablement dans les caisses des entreprises américaines. C'est trop bête. Il faut se réveiller. ■

PROFIL

KEYSTONE CYRIL ZINGARO

MARCEL SALATHÉ

Né à Bâle, en 1975, il a obtenu son doctorat en biologie à l'EPFZ en 2003 avant de partir pour l'Université Stanford puis d'être nommé professeur à l'Université d'Etat de Pennsylvanie en 2010. Sa discipline: l'épidémiologie numérique. Comme pianiste, il a aussi enregistré plusieurs albums avec le groupe de pop-rock Phébus. Son principal fait d'armes au début des années 2000: la première partie d'un concert de Lenny Kravitz au Hallenstadion, à Zurich.

UN ALLER SIMPLE POUR L'INDE!

Karma

Pour un tour du monde végétarien.

Découvrez toute la diversité des produits Karma et embarquez pour un tour du monde des saveurs! Nos nouvelles créations 100 % végétariennes, et même souvent vegan et/ou sans gluten, fournissent de l'énergie pour le corps et pour l'esprit.
Faites entrer le bien-être dans votre cuisine avec Karma!

coop

Pour moi et pour toi.

Suisse-Union européenne: l'ère du bricolage est terminée

Décodage. Le Conseil fédéral s'apprête à opposer un contre-projet à l'initiative RASA.

MICHEL GUILLAUME

Durant trois ans ou presque, le Conseil fédéral et le Parlement se sont montrés inefficaces. Pris de court par l'approbation, le 9 février 2014, de l'initiative de l'UDC «contre l'immigration de masse», ils ont tenté de lui donner une réponse dans une loi d'application. Le gouvernement a failli à sa tâche. Il a d'abord échoué à renégocier l'accord sur la libre circulation des personnes (LCP) avec l'Union européenne (UE), puis a concocté un plan B auquel il n'a lui-même jamais cru. Dans l'urgence, le Conseil national a ensuite ébauché le concept de la «préférence indigène light», demandant aux entreprises d'annoncer leurs postes vacants aux offices régionaux de placement.

Tout cela n'est que bricolage vain, tout le monde l'avoue en aparté. Il est impossible de concilier un texte d'initiative exigeant des contingents à l'immigration et la préférence nationale avec un droit européen qui les interdit. Il ne subsiste désormais qu'une seule porte de sortie raisonnable, celle qui permet de corriger l'erreur là où elle a été commise, soit au niveau de la Constitution: l'initiative RASA, qui veut biffer la nouvelle teneur de l'article 121, en offre l'occasion. Ses auteurs, de leur propre aveu, l'ont d'emblée considérée comme un plan B. Ils ont surtout voulu inciter le Conseil fédéral et le Parlement à lui opposer un contre-projet capable de désamorcer la bombe de 2014 risquant de faire exploser la voie bilatérale.

Un an après le dépôt de RASA, l'heure de ce contre-projet a sonné. Selon toute vraisemblance, le Conseil fédéral y recourra. Il ne peut pas prendre le risque de voir le peuple confirmer son vote de 2014, ne serait-ce que parce que nombreux sont ceux qui estiment que poser la même question au peuple trois ans plus tard seulement constitue «un déni de démocratie».

La ministre de Justice et Police, Simonetta Sommaruga, a rédigé un plan de discussion proposant trois variantes de contre-projet. La première prévoit une réserve de conformité avec les traités internationaux. La deuxième renonce aux contingents d'immigration. Quant à la troisième, elle suggère d'ancrer les accords bilatéraux dans la Constitution.

Le comité de RASA a posé deux conditions pour retirer son initiative: la sauvegarde de la voie bilatérale d'une part et le rétablissement de la sécurité juridique d'autre part. Pour le reste, les initiants estiment qu'il est prématuré de se prononcer sur un contre-projet dont personne ne connaît encore le contenu exact.

«DÉGAGER EN TOUCHE»

Cette semaine, le président de la Confédération, Johann Schneider-Ammann, aurait dû revoir le président de la Commission européenne, Jean-Claude Juncker. Cette rencontre, le Conseil fédéral l'a jugée inappropriée, vu qu'il table sur une clause de sauvegarde unilatérale pour régler le problème. Il s'enlève ainsi une grosse épine du pied, étant donné que Bruxelles avait lié une solution commune au règlement de la question institutionnelle pour chapeauter ces accords. En cas de litige sur leur fonctionnement, la Cour de justice de l'UE donnerait un préavis, une solution ferait cependant ressurgir en Suisse le spectre des «juges étrangers».

En rugby, cela s'appelle «dégager en touche» pour desserrer l'étreinte de l'attaque adverse. En l'occurrence, cet «adversaire» est surtout le premier partenaire économique de la Suisse. Il n'abandonnera pas son exigence de désigner une instance juridique se prononçant sur le bon fonctionnement de son marché intérieur.

Présidente de la Confédération l'an prochain, Doris Leuthard rêve de proposer la Cour de l'AELE – institution dont la Suisse est membre – comme nouveau tribunal, ce que Bruxelles n'acceptera jamais. C'est dire que le contre-projet à RASA, pour autant qu'il soit approuvé par le peuple, ne sauvera la voie bilatérale que pour un certain temps. ■

KEYSTONE LUKAS LEHMANN

RASA L'initiative, déposée le 27 octobre 2015 à Berne, demande la suppression de l'article 121 de la Constitution fédérale, qui avait été introduit par le vote du 9 février 2014.

La chronique de Peter Bodenmann

Les centrales nucléaires nuisent à l'hydraulique

L'ÉNERGIE HYDRAULIQUE A CONSTITUÉ des décennies durant un subventionnement croisé du nucléaire et valu aux exploitants d'énormes recettes. Aujourd'hui, Alpiq, Axpo et C[ie] sont en crise par leur propre faute. Ils ont investi beaucoup d'argent dans des centrales à gaz et à charbon à l'étranger. Ils ont construit de coûteuses centrales de pompage-turbinage qui se sont avérées des flops. Ils ont négligé les énergies éolienne et solaire.

Le niveau des redevances hydrauliques doit être rediscuté en 2020. Les entreprises exploitantes demandent leur suppression. En d'autres termes, elles ne veulent plus payer le loyer pour l'utilisation de l'eau naturelle des montagnes. Afin que les prix de l'électricité se reprennent un peu, il faut deux éléments: la mise au rancart d'autant de centrales nucléaires que possible en Europe et ensuite des redevances raisonnables sur le CO_2, afin que le courant beaucoup trop bon marché tiré des centrales à charbon n'inonde pas le marché de l'électricité.

Les communes grisonnes qui ont accordé les concessions de droit d'eau aux entreprises productrices d'énergie de la plaine ont compris la nouvelle situation. Elles sont partisanes d'une sortie du nucléaire et soutiennent de ce fait l'initiative des Verts. Au cœur de leur réflexion: s'il y a moins d'électricité sur le marché, les prix actuellement trop bas du kilowattheure remonteront.

Les Grisons se défendent. En Valais, c'est silence radio.

Les prix n'exploseront pas pour le consommateur car, désormais, on produit en Europe du courant à des coûts allant de 3,5 à 6 centimes, et la tendance est à la baisse. Un prix de marché de ce niveau permet aux exploitants d'installations hydrauliques de payer sans problème le loyer, au moins cette redevance hydraulique aux tarifs actuels.

Tandis que les communes grisonnes se défendent, c'est silence radio en Valais. La raison: le modèle de retour (au propriétaire initial) du conseiller d'Etat Jean-Michel Cina ne prévoyait pas une telle évolution. Il tablait sur une manne qui, apparemment, n'arrive pas. Les contestataires du loyer extracantonaux continueront à pouvoir faire jouer les unes contre les autres des communes sans réel concept. En matière de loyer de l'eau et de droit de retour. Après Tchernobyl et Fukushima, il faut sans doute une troisième catastrophe pour que le parc nucléaire le plus ancien du monde soit immédiatement débranché. ■

Un téléphone qui coûte cher

Enquête. Pour faire diminuer leurs primes, de plus en plus de Suisses choisissent des assurances qui les obligent à contacter une hotline en cas de maladie. S'ils oublient, leurs frais ne sont pas toujours remboursés... Un système qui inquiète les associations de consommateurs.

MARIE MAURISSE

Chaque année, c'est le casse-tête. Comment réduire la facture de son assurance maladie, qui augmente inéluctablement et pèse de plus en plus sur le budget du ménage? Il reste encore un mois pour résilier son contrat et choisir une option plus économique. Et sur le site officiel de comparaison des primes, un modèle compte parmi les plus avantageux: Compact One. Proposé par Sanitas, il se monte à seulement 248 fr. 40 par mois dans le canton de Vaud, sans assurance accident, et avec une franchise à 2500 francs par an. Qui dit mieux?

A ce tarif, cela vaut la peine de regarder de plus près. Pour avoir une prime si basse, il n'y a pas de secret: l'assurance fait partie des modèles «alternatifs», qui posent des contraintes aux conditions d'accès de l'assuré au remboursement de ses frais médicaux. Dans ce cas, il n'est pas obligé d'aller voir son médecin de famille ni d'acheter ses médicaments dans une pharmacie spéciale. Avec Compact One, il doit nécessairement appeler une hotline médicale en cas de maladie, avant même d'aller consulter. Le service est ouvert 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Compact One existe depuis 2010. Dans les conditions générales, il est spécifié que le centre de télémédecine «conseille l'assuré d'un point de vue médical et décide, en tenant compte de la situation individuelle de l'assuré, des instructions que celui-ci devra obligatoirement respecter». Par ailleurs, «Compact peut limiter le choix des fournisseurs de prestations». Concrètement, en cas d'éruption cutanée, par exemple, l'interlocuteur peut estimer que l'assuré doit d'abord aller voir un généraliste, ou au contraire consulter un dermatologue. Il peut aussi conseiller à la personne de prendre du paracétamol et d'attendre 24 heures avant de prendre rendez-vous chez le médecin. En cas d'urgence, l'assuré n'est pas contraint d'appeler tout de suite, mais devra le faire dans les dix jours.

Qui conseille les assurés? Sanitas délègue ce service à Medgate, une entreprise basée à Bâle. Les collaborateurs parlent allemand, français, italien et anglais, précise Riccarda Schaller, porte-parole de Sanitas. Au bout du fil se trouvent des médecins, mais aussi parfois des personnes au bénéfice d'une simple «formation paramédicale»: ils auront pourtant le dernier mot puisque leurs instructions seront «obligatoires»...

La confidentialité du service est garantie, nous assure-t-on. Mais, dans les faits, aucune instance extérieure ne peut attester que les détails sur votre santé ne seront pas transmis. Par ailleurs, Me Fanny Roulet, avocate chez BRS Avocats, à Genève, souligne que des doutes subsistent sur le secret professionnel et l'indépendance des conseillers de ces hotlines: dans un tel système, le professionnel de la santé revêt également la casquette de médecin-conseil de l'assurance. Dans cette configuration, ne sera-t-il pas tenté de communiquer avec elle sur l'état du patient? Se montrera-t-il vraiment indépendant dans son diagnostic, alors que son rôle est, notamment, de limiter au maximum les coûts que représente l'assuré?

UNE SANCTION DISPROPORTIONNÉE

En théorie, ce système est pourtant intéressant: il permet aux malades de se rassurer en obtenant un premier avis et, en filtrant leurs besoins, de diminuer leurs frais et ceux de la collectivité. Pour des jeunes en bonne santé, et qui se déplacent beaucoup, la formule est avantageuse. Mais en cas de problème, la situation peut se compliquer rapidement. Que se passe-t-il si Medgate estime qu'un assuré n'a pas besoin de consulter, alors qu'il souhaite le faire? Si la hotline conseille un rendez-vous chez un spécialiste et que le malade en choisit un autre, sera-t-il bien remboursé? Si le spécialiste au téléphone se trompe, comment le reconnaîtra-t-il?

«Nous avons eu connaissance de plusieurs cas de personnes dont les frais médicaux n'ont pas été remboursés car ils avaient oublié de contacter la hotline», explique Joy Demeulemeester, spécialiste du sujet à la Fédération romande des consommateurs (FRC). L'une de ces affaires est remontée jusqu'au Tribunal fédéral, qui a obligé en octobre 2015 une caisse maladie à payer au CHUV 60 factures qu'elle n'avait pas réglées car les assurés n'avaient pas respecté leur contrat, dont celui de contacter la hotline afin de la prévenir de leur hospitalisation.

«En soi, la télémédecine n'est pas mauvaise, affirme Joy Demeulemeester. Mais, pour nous, il faut que ce soit du conseil consultatif et non contraignant.»

65%

LA PROPORTION D'ASSURÉS QUI ONT OPTÉ POUR DES MODÈLES ALTERNATIFS EN 2015, DONT CELUI DE LA HOTLINE. C'EST PRÈS DE 5% DE PLUS QU'EN 2014.

C'est exactement l'inverse que prévoient les assureurs. Dans le cas de Compact One, si l'assuré oublie d'appeler ou contredit les ordres de la hotline, l'assureur se réserve le droit de ne pas rembourser les frais des soins. Ce qui fait dire à la FRC que ce type de sanction est «disproportionné».

L'inquiétude de la FRC, soutenue par ses homologues tessinois et alémaniques, n'est en revanche pas disproportionnée, car le nombre d'assurés qui choisissent ce modèle d'assurance ne cesse d'augmenter. En 2015, 65% d'entre eux ont opté pour des modèles alternatifs, dont celui de la hotline. C'est près de 5% de plus qu'en 2014, selon l'Office fédéral de la statistique.

Beaucoup d'autres assurances offrent ainsi ce type de modèle: Sanatel pour le Groupe Mutuel, BeneFit PLUS Télémédecine pour Helsana, ou encore Callmed pour CSS. Les conditions générales ne sont pas les mêmes partout. Chez CSS, par exemple, dont la hotline est aussi gérée par Medgate, les assurés devront, dès janvier 2017, régler eux-mêmes une partie de leurs frais médicaux en cas d'infraction au règlement, avec une limite de 500 francs maximum par facture. «La responsabilité individuelle est un pilier important sans lequel ce système ne peut pas fonctionner», explique Nina Mayer, la porte-parole. Chez CSS, 143 000 assurés ont déjà opté pour ce modèle. Ce chiffre augmente car le rabais sur la prime est attrayant: de -10 à -14% en Suisse romande.

> *« La télémédecine n'est en soi pas mauvaise. Mais, pour nous, il faut que ce soit du conseil consultatif et non contraignant. »*
>
> **JOY DEMEULEMEESTER**, spécialiste de la santé à la Fédération romande des consommateurs (FRC)

«Ce qui me dérange est que la plupart de ces formules ne donnent pas droit à un deuxième avis, relève l'avocate genevoise Fanny Roulet. Par ailleurs, un éventuel refus de rembourser les coûts d'une consultation chez un médecin tiers pourrait, en certaines circonstances, être contraire à la loi.» L'article 41, alinéa 2, de la LAMal stipule en effet que si le malade consulte un autre fournisseur de prestations que celui conseillé par son assurance, et qu'il le fait pour des raisons médicales, alors il doit être quand même remboursé. Dans la mesure où les hotlines concernent de plus en plus d'assurés, les cas de désaccord avec les compagnies d'assurances devraient donc se multiplier. ■

Tes cheveux t'accompagnent
par tous les temps.

Fais quelque chose pour eux.

migros.ch/beauty

MIGROS
M comme Monde plus beau.

ID TIM DIRVEN

«Les gens que l'on traite comme du bétail électoral se comportent comme du bétail»

David Van Reybrouck

Interview. L'historien belge David Van Reybrouck, 45 ans, plaide pour une restructuration radicale du système politique en Europe. Selon lui, seul le tirage au sort peut sauver la démocratie.

PROPOS RECUEILLIS PAR TOBIAS RAPP

Après la crise institutionnelle de 2010 et 2011 en Belgique, qui a vu le pays privé de gouvernement pendant 541 jours, l'historien a publié l'essai *Contre les élections*. Il résonne comme un commentaire au choc du Brexit, à l'hystérie trumpienne, à la crise des réfugiés, à l'avènement des partis populistes.

Dans les démocraties occidentales, les gens sont toujours plus nombreux à avoir le sentiment de ne pas être écoutés. Et à se tourner vers les populistes. Qu'est-ce qui cloche avec les élections?

Nous tuons la démocratie quand nous la réduisons à une procédure archaïque. Voyez le Brexit. Le verdict des urnes traduit tout ce qui ne marche pas dans notre système démocratique. Le référendum n'a eu lieu que parce qu'il était une promesse électorale de David Cameron – qui était convaincu que les Britanniques voteraient non. Puis Boris Johnson s'est rué sur l'occasion en espérant se placer pour les prochaines élections. Lui aussi était sûr que les Britanniques diraient non. Mais ils ont voté oui. Or, la question était extrêmement complexe: comment définir nos futurs rapports avec l'UE? Mais le référendum ne permettait que deux réponses: oui ou non.

Cela se serait mieux passé avec un tirage au sort?

PROFIL

DAVID VAN REYBROUCK

David Van Reybrouck, 45 ans, est un historien, archéologue et écrivain belge d'expression néerlandaise. Son livre «Congo – Une histoire» a été traduit en plusieurs langues et lui a valu de multiples prix littéraires, dont le Médicis de l'essai et le Prix du meilleur livre étranger. Il a été l'initiateur du G1000, une initiative rassemblant un millier de Belges des deux principales communautés linguistiques à la recherche d'une meilleure organisation démocratique pour le pays. C'est cette expérience qui l'a rendu partisan d'une démocratie par tirage au sort.

«Nous avons la population la mieux formée de toute l'histoire de l'humanité. Sauf que nous ne savons pas tirer le meilleur des gens.»

DAVID VAN REYBROUCK

Imaginez que l'on tire au sort 1000 citoyens britanniques, à qui l'on donnerait six mois pour réfléchir à l'avenir des relations entre le Royaume-Uni et l'UE. Ils auraient accès à toutes les informations utiles, ils auraient le droit d'inviter tous les experts qu'ils souhaitent, tous les politiciens dont ils jugent l'opinion importante. Si, au bout des six mois, on avait fait voter ces gens, on aurait probablement eu un résultat plus raisonnable et évité une division profonde du pays.

On dit souvent qu'il faut laisser les questions compliquées aux spécialistes.
Tout faux. Cela ne ferait qu'accroître le sentiment que les élites font ce qu'elles veulent. Nous devons développer des procédures démocratiques adaptées à la complexité des problèmes à résoudre.

Le tirage au sort, ça sent la loterie. Comme si les décisions politiques se prenaient à pile ou face.
Le tirage au sort a une longue histoire qui commence dans la Grèce antique. Pendant des siècles, la République de Florence a pris des décisions politiques à l'aide d'une procédure de tirage au sort complexe. Dans nos systèmes, le tirage au sort existe toujours pour désigner les jurés des tribunaux; ils fonctionnent bien et livrent un verdict raisonnable dans des situations compliquées.

Pourquoi le tirage au sort serait-il meilleur que les élections?
Il permet de prendre des décisions qui concernent le bien commun à long terme. On voit bien que les élections ne le permettent pas. Un ministre belge disait savoir pertinemment ce qui est bon pour le climat, mais que s'il le faisait il ne serait jamais réélu. C'est cynique, mais c'est ainsi. L'idée du tirage au sort est que la population doit avoir son mot à dire. Les instruments actuels de nos démocraties sont inadéquats. Les élections et les votations populaires sont des instruments primitifs. Ils ne sont pas adaptés au XXIe siècle.

Qu'est-ce qui a changé?
Vous. Moi. Nous. En 2006, le magazine *Time* a élu l'individu comme «personnalité de l'année». Il a eu raison. Notre pouvoir individuel est plus fort que jamais. L'avènement des médias sociaux a chamboulé notre société. Ils donnent une voix à tous ceux qui, auparavant, n'en avaient pas. Quiconque a désormais la possibilité de s'exprimer et d'être écouté. Chacun a en envie d'être pris au sérieux par les politiciens.

Si le système politique ne fonctionne plus parce que le système de communication s'est tellement modifié et que le système politique n'arrive pas à suivre, pourquoi diable le tirage au sort serait-il meilleur?
Nous avons, en Occident, la population la mieux formée de toute l'histoire de l'humanité. Jamais auparavant nous n'avons eu accès à une information aussi complète. Sauf que nous ne savons pas tirer le meilleur des gens. Pourquoi élire Trump? Parce qu'il divertit. Dans l'isoloir, on tire le rideau et on dit: «Vous allez voir ce que vous allez voir.» Voter pour Trump, c'est faire un doigt d'honneur à l'establishment. Mais, si les gens ne font pas confiance aux politiques, comment les politiques devraient-ils se fier aux gens?

Comment éviter cela?
En sortant les gens de l'isoloir et en les plaçant en pleine lumière. Le tirage au sort crée une nouvelle sorte de présence publique.

Et les gens deviendraient meilleurs en s'asseyant à la même table?
Les gens qui s'assoient à la même table discutent ensemble autrement que lorsqu'ils écrivent quelque chose sur la Toile. La femme qui est assise à une table et dit qu'elle a contribué à bâtir son pays et ne veut pas que les immigrés le lui prennent y réfléchit différemment quand son voisin lui dit «J'ai longtemps vécu illégalement dans votre pays» et qu'il lui raconte son histoire. A la fin de telles rencontres, il y a toujours des propositions raisonnables.

La présence publique dont vous parlez n'existe-t-elle pas par le biais des médias sociaux?
Les réseaux sociaux sont magnifiques, mais il ne faut pas les confondre avec la présence publique. Je ne crois pas que la démocratie numérique ait un grand avenir. Je crois que la démocratie est liée à la présence, avec le fait que l'on puisse se voir, qu'on s'assoie à la même table.

Y a-t-il des exemples où le tirage au sort a fonctionné?
Quelques-uns. Le plus intéressant est l'Irlande. En 2013, pour délibérer de modifications de la Constitution, une assemblée – composée de 100 personnes, dont 66% de citoyens tirés au sort – a été convoquée. Ces gens devaient discuter de huit articles de la Constitution irlandaise. Le plus compliqué: le mariage entre deux personnes du même sexe. Tous ceux qui n'avaient pas été tirés au sort ont pu faire valoir leur position sur l'internet. Ce fut un long débat. A la fin, 80% des participants ont décidé d'ouvrir le mariage aux homosexuels. Il y a eu référendum, et près des deux tiers des votants ont dit oui à ce mariage ouvert. Sans cette procédure, jamais cela n'aurait été possible. Le mariage homosexuel s'est vu conférer sa légitimité.

Si l'histoire de la procédure de tirage au sort est aussi ancienne que vous le dites, pourquoi ne s'est-elle pas imposée?
La démocratie athénienne a été largement fondée sur le tirage au sort. Les postes le plus importants étaient attribués par le sort pour éviter les

abus de pouvoir. Pour Aristote, la loterie était démocratique, l'élection oligarchique. Et c'est ce que pensaient aussi Montesquieu et Rousseau, les précurseurs de la démocratie au XVIIIe siècle. Mais les révolutionnaires américains, aussi bien que les français, ont redouté un excès de démocratie: pour gouverner, il fallait que l'aristocratie héréditaire soit remplacée par une aristocratie élective. Et, au début du XIXe siècle, on a inventé la nouvelle notion de démocratie représentative.

Le droit de vote universel est une grande conquête démocratique...

Sûrement. Les socialistes ont combattu les élites en insistant pour que toutes les voix aient la même valeur, que tout le monde devait pouvoir voter. Le fait que l'on ne parlât pas, alors, de tirage au sort peut tenir au fait que personne n'en avait fait l'expérience.

La démocratie est lente, elle doit forger des compromis et tenir compte des intérêts de tous. L'idée du tirage au sort ne résulte-t-elle pas aussi de l'envie d'accélérer et de simplifier les choses?

Non. D'une part, je crois que le tirage au sort devrait avoir sa place dans les législatifs, pas dans les exécutifs – dans la justice, ça fonctionne. D'autre part, j'ai assisté à des réunions convoquées par tirage au sort: mon expérience indique que des citoyens ordinaires qui, sans ça, auraient répandu leur fiel sur Facebook ont non seulement conféré en personnes civilisées, mais aussi intégré la complexité des problèmes politiques. Les gens que l'on traite comme du bétail électoral se comportent comme du bétail. Quand on se sent considéré, on se comporte en conséquence.

Les élections ne changent plus grand-chose, l'essentiel est décidé à Bruxelles.

C'est vrai que beaucoup de compétences ont été transférées du niveau national au niveau européen. Si l'UE était finaude, elle mobiliserait de l'argent pour l'investir dans la démocratie. Au niveau national, bien sûr.

Autrement dit?

Imaginons que l'UE choisisse dans chaque pays membre 1000 personnes par tirage au sort et leur demande: comment voyez-vous l'UE en 2030? Identifiez les dix points qui seront importants pour votre pays au sein de l'UE. On donnerait à ces 1000 personnes assez de temps et un budget pour qu'elles puissent interroger des experts et délibérer entre elles. Pour 28 pays, on aurait ainsi 280 thèmes. En éliminant les redondances, on garderait, disons, 150 thèmes. Ensuite, on ferait voter, chaque citoyen pouvant se prononcer sur cinq de ces thèmes. Au terme d'un tel processus, j'imagine que l'UE serait autre chose. ■

«Contre les élections». Actes Sud, 2014, 219 p.

© DER SPIEGEL TRADUCTION ET ADAPTATION **GIAN POZZY**

«La démocratie athénienne a été largement fondée sur le tirage au sort. Les postes les plus importants étaient attribués par le sort pour éviter les abus de pouvoir.» **DAVID VAN REYBROUCK**

La révolte gronde contre la maltraitance acoustique

Enquête. Le mouvement anti-musique d'ambiance s'internationalise, un TripAdvisor de la pollution sonore dans les restaurants est annoncé. Mais, au fait, pourquoi est-il si difficile de trouver un bistrot où on s'entend parler? Etude d'un cas lausannois.

ANNA LIETTI

Ce qu'il y a de plus vicieux, c'est qu'on finit par s'y habituer. Pourtant, la musique d'ambiance est un fléau majeur, «aussi nocif que le tabagisme passif», dit Nigel Rodgers, fondateur du mouvement Pipedown. Et si la plupart des gens ne se révoltent pas, précise l'historien de l'art et philosophe britannique, c'est qu'ils subissent cette plaie comme une fatalité: «Ceux qui haïssent la musique d'ambiance sont plus nombreux que ceux qui l'aiment», affirme-t-il, sondages à l'appui (43% contre et 34% pour à l'aéroport de Gatwick, par exemple).

Pipedown pourrait se traduire par «Doucement les basses!» ou «Fermez-la!». Cet été, le mouvement, né il y a vingt-quatre ans, a remporté une victoire qui a fait du bruit: sous la pression de milliers de lettres de protestation, la chaîne Marks & Spencer a décidé de couper le son dans ses magasins. Pas peu fier, Nigel Rodgers a reçu de Chine, du Vietnam, de Singapour des messages de gens intéressés à ouvrir une antenne locale, telle qu'elle existe déjà en Australie, aux USA, en Allemagne. Un Pipedown français est également en gestation, annonce le résistant acoustique. Qui tient à préciser: «Nous ne sommes pas des ennemis de la musique! Nous comptons dans nos rangs de grands musiciens, à commencer par Sir Simon Rattle. Nous ne sommes même pas opposés à toute musique d'ambiance quelle qu'elle soit. Ce qui rend fou, c'est cette soupe sonore servie trop fort, partout et tout le temps. Nous disons, comme John Lennon: *«Give peace a chance!»* Ou alors, comme Lautsprecher aus (Eteignez les haut-parleurs), le Pipedown allemand: «Vive l'autodétermination acoustique!» «A bas le harcèlement musical!»

On ne parle donc pas ici des extrémistes du silence qui veulent faire taire les clochers de village. On parle de résistants à une maltraitance ordinaire. Tenez, sur le site du Pipedown allemand, on trouve la réponse à une question majeure, qui renaît chaque hiver lorsque les clients des restaurants quittent les terrasses pour réinvestir l'espace intérieur: où diable aller manger si on cherche un endroit pas trop bruyant? Parce que des bistrots sympas, il y en a des tas, mais des bistrots sympas où on s'entend parler, il y en a beaucoup moins.

Suite page 43

Lautsprecher aus fournit ainsi une liste de restaurants recommandés dans une centaine de villes allemandes. En Grande-Bretagne, le site ressource s'appelle quietcorners.org.uk et répertorie également des magasins et des lieux de détente. L'an prochain, quietcorners, actuellement en cure de rajeunissement, sera décliné sous forme d'application. Egalement annoncée pour 2017, une autre application qui mesurera le niveau de décibels dans les établissements et alimentera une sorte de TripAdvisor de la pollution sonore... Le mouvement de résistance s'organise, gagnera-t-il la Suisse?

ÉTUDE DE CAS: LE SIMPLON

Ce qui est sûr, c'est que la pollution sonore peut faire fuir les clients et le confort acoustique les faire revenir. Zoran Kosutov, patron du bistrot du Simplon à Lausanne, en fait l'expérience: «Les jeunes de 20 ans, habitués aux décibels des boîtes de nuit, supportent tout. Mais à partir de 30-35 ans, les gens aspirent au confort. Mes clients se plaignaient, ils en avaient marre de crier pour s'entendre...» Le Simplon, c'était le typique bistrot bobo supersympa mais infréquentable en hiver: à l'heure du café, on avait la tête comme une citrouille. Cet été, Zoran Kosutov a entrepris de grands travaux et «mis le paquet» sur l'isolation acoustique du local. Le résultat est presque invisible, mais, à l'oreille, on a l'impression de passer d'une boîte de conserve géante à un lit de plumes. «Les clients reviennent, ça valait la peine», sourit le patron, qui a déboursé, pour ce résultat, l'équivalent de 20% du budget de la rénovation de départ.

«Ce qui est dommage, c'est que s'il avait d'emblée intégré l'acoustique aux travaux, ça ne lui aurait presque rien coûté», dit l'auteur de la transformation. André Lappert, magicien de l'acoustique de renommée internationale (on lui doit notamment l'Auditorium Stravinski à Montreux ou la Haute école de musique à Lausanne), est assis à une table du Simplon devant son expresso: «Vous entendez?, chuchote-t-il ravi. Avec une bonne acoustique, on entend jusqu'au mensonge dans la voix des gens...»

On n'en demande pas tant. En revanche, on brûle de savoir: pourquoi cette impression qu'il est de plus en plus difficile de trouver un restaurant où l'on s'entend parler? Effet combiné du catastrophisme ambiant et du vieillissement de la population? Ou dégradation objective sur le front de la pollution sonore?

MAIS QUE FAIT L'ARCHITECTE?

Il y a bel et bien dégradation objective, répond André Lappert, et elle est architecturale. Le Simplon est typique d'une génération de bistrots à la déco d'inspiration postindustrielle en vogue dans le milieu urbain-branché: «La tendance est au dépouillement, aux matériaux durs, aux grandes baies vitrées, c'est-à-dire au risque maximal en matière de réverbération.» A l'inverse, il y a quelques décennies encore, l'abondance de plâtre, de briques, de bois, mais aussi les rideaux aux fenêtres, les tapis et le papier peint donnaient aux intérieurs cette ambiance «feutrée» passée de mode.

Pour être précis, il faut ajouter que l'affaire est encore plus complexe: «L'acoustique, ce n'est pas qu'une histoire de matériaux, mais aussi de géométrie.» André Lappert vient d'en faire la brillante démonstration avec le nouvel auditorium de l'Ecole de médecine de l'Université de Lausanne: une salle 100% béton, à l'acoustique confortable.

> *«Les architectes se fichent complètement de l'acoustique. Ce sont des visuels avant tout.»*
>
> **BERTRAND DE ROCHEBRUNE**, d'Silence acoustique SA

Mais pour obtenir ce résultat, il faut un savoir-faire qui tend à se perdre: «Autrefois, les architectes travaillaient avec tous leurs sens. Aujourd'hui, ils se noient dans des exigences normatives de plus en plus pointues. L'acoustique est devenue une science à part, enseignée dans les écoles d'ingénieurs, mais réduite à ce qu'on peut appréhender mathématiquement; c'est la roue en bois comparée à la roue en pneu. Ça roule, mais on peut faire mieux!»

Une science à part, donc. Et largement négligée, quand il s'agit de construire des appartements ou de rénover un bistrot. «Appelons un chat un chat: les architectes se fichent complètement de l'acoustique. Ce sont des visuels avant tout.» Bertrand de Rochebrune est le successeur d'André Lappert à la tête de l'entreprise que ce dernier a créée à Lausanne, d'Silence acoustique. Il constate: «Lorsqu'un restaurateur fait appel à nous, c'est la plupart du temps après coup, une fois que les travaux sont terminés, parce que trop de clients réclament.»

Le bureau d'architecture lausannois a-rr. est l'un des rares à intégrer d'emblée le confort acoustique à ses prestations: «En général, dit le CEO Jacques Python, les clients n'y ont pas pensé, mais ils trouvent que c'est une bonne idée. Ça leur coûte environ 1% du budget. Mais il y a aussi parfois des réticences; le silence fait peur, ils craignent l'effet de vide...»

C'est là que peut intervenir une petite musique de qualité. «La musique d'ambiance bien faite est celle que l'on n'entend pas, à moins de l'écouter expressément», plaide Stéphane Rodriguez, cofondateur de la société genevoise Sublimusic, spécialisée dans la playlist personnalisée et volontiers haut de gamme. Pour lui, l'affaire est entendue: si Pipedown existe, c'est parce qu'il y a trop de soupe sonore de mauvaise qualité. «Trop longtemps, on a mis de la musique d'ambiance pour couvrir les bruits.» Et quand il y a beaucoup de bruit à cause d'une mauvaise acoustique, la spirale infernale s'emballe vite. Ajoutez à cela un choix pauvre et répétitif et un volume mal réglé, le désastre est programmé.

L'expérience du Simplon semble donner raison à Stéphane Rodriguez; le patron a aussi investi dans une nouvelle sono et diffuse un léger arrière-fond musical plus agréable qu'énervant. De là à dire qu'il est indispensable... Dans son dernier livre*, le sociologue Alain Corbin note que ce qui caractérise notre époque, c'est davantage la disparition du silence que l'intensité du tapage. Le bruit de la ville était sans doute plus assourdissant au XIXe siècle qu'aujourd'hui. Ce qui a changé, c'est «l'hypermédiatisation, la permanente connexion et, de ce fait, l'incessant flux de paroles qui s'impose à l'individu et qui le conduit à redouter le silence.» ■

*** «Histoire du silence», Alain Corbin, Albin Michel.**

«Au pays de l'excellence et de l'exception»

Décryptage. Directeur de l'information de TV5 Monde, André Crettenand jette un regard attendri sur une Suisse qui fascine autant qu'elle irrite à l'étranger.

MICHEL GUILLAUME

La Suisse, pays sans histoire? En une centaine de pages brillamment enlevées, André Crettenand prouve le contraire dans un livre très personnel. Au gré de ses pérégrinations, il explique ces Helvètes aux mille paradoxes, eux qui vivent au cœur d'un continent mais qui refusent pourtant farouchement de participer à sa construction politique. «La Suisse, c'est le pays de l'excellence et de l'exception», résume-t-il.

L'opuscule est paru dans la collection L'âme des Peuples, aux Editions Nevicata, qui est dirigée par notre confrère du *Temps* Richard Werly. Il l'a créée en 2012 alors qu'il était correspondant à Bruxelles. «En pleine crise grecque, j'ai été frappé de voir à quel point une machine comme celle de l'UE pouvait ignorer la dimension culturelle et historique de ce pays», raconte-t-il. Il convainc un éditeur belge, Paul-Erik Mondron, de décrypter l'identité d'un pays dans un texte principal complété par quelques interviews et un glossaire.

Difficile de dire si les grands commis de l'Union européenne comprendront mieux la Suisse en lisant André Crettenand, qui en brosse un portrait ému et attendri, bien que tout en nuances. Ayant débuté au *Journal de Genève* avant de passer à *L'Hebdo* et à la TSR, ce journaliste vit désormais à Paris, où il assume la direction de l'information de la chaîne publique francophone TV5 Monde. Il ne cache pas que son exil parisien a modifié son regard sur son pays d'origine. «Quand on se regarde, on se désole; quand on se compare, on se console», explique-t-il.

Pas question, ainsi, de tomber dans l'autoflagellation ni dans l'autodérision de l'écrivain soleurois Peter Bichsel, qui a un jour déclaré dans une interview: «Les Suisses ne se comprennent pas, c'est pour cela qu'ils s'entendent bien.» «Trop court», tranche André Crettenand dans son livre. Bien sûr, les Suisses sont loin d'être tous plurilingues dans ce pays aux quatre langues nationales. «Mais le côtoiement séculaire de ces langues a favorisé une attention bienveillante à l'autre, un apprivoisement de la différence, une ouverture constamment encouragée à d'autres cultures.»

Voilà pour le côté lumière d'un pays qui a probablement créé la démocratie la plus moderne d'Europe au XIXe siècle. La Suisse a aussi sa part d'ombre, dans laquelle elle se complaît «par discrétion et confort». Durant la Seconde Guerre mondiale, son mythe de la neutralité a été largement écorné par le rapport Bergier à l'heure de l'examen de conscience. Plus tard, elle tombe dans une «incroyable dérive totalitaire» en fichant 160 000 de ses citoyens. Dont un certain André Crettenand, qui a eu le grand tort de fréquenter une amie polonaise qui deviendra plus tard sa femme. A Genève, le contrôle des habitants lui signifie un jour, en 1985, qu'il refuserait de lui délivrer une autorisation de séjour s'il ne s'engageait pas par écrit à renoncer à épouser cette amie. «Un chantage aussi ridicule qu'illégal.»

UN «PARADOXE ABSOLU»

L'invention d'une nation, proclame le sous-titre du livre. «Les Suisses ont su depuis toujours raconter une histoire qui rassemblât les siens et tînt les autres à distance», écrit encore André Crettenand. Guillaume Tell est une légende importée de Scandinavie, dont la première version imprimée date de 1507, à une époque où les Confédérés avaient déjà pacifié leurs relations avec les Habsbourg! Mais les Suisses sont fiers de cette histoire qui souligne si bien leur soif de souveraineté.

Une souveraineté en partie perdue, même s'ils refusent de le reconnaître. Les Suisses sont déchirés entre leur volonté de participer au processus de mondialisation économique et leur désir d'indépendance face à une UE dont ils jugent le droit communautaire de plus en plus envahissant. «C'est la raison pour laquelle les Suisses ont inventé le concept «d'adaptation autonome» dans leurs lois, un paradoxe absolu», relève l'historien Thomas Maissen dans l'interview qui clôt le livre. Bref: en eux subsiste le sentiment de rester libres! ■

TV5MONDE

ANDRÉ CRETTENAND «Le côtoiement séculaire des langues a favorisé en Suisse une attention bienveillante à l'autre, une ouverture constamment encouragée à d'autres cultures.»

André Crettenand: «Suisse, l'invention d'une nation», aux Editions Nevicata.

SWISS MADE.

85%
FAIT MAISON

Une grande partie de l'alimentation destinée à nos animaux de rente est produite par nos propres soins.

100%
BIEN-ÊTRE

Pour que nos animaux de rente soient en forme, ils reçoivent une alimentation adaptée aux besoins de l'espèce – notamment beaucoup d'herbe et de foin pour les ruminants.

Suisse. Naturellement.

SUISSE GARANTIE

En quoi la viande de Suisse est plus durable: **la-difference-est-la.ch**

Viande Suisse

La différence est là.

POLYCONSULT

BATTAGE Après la moisson suivait le travail de séparation des grains. Nombre de familles paysannes suisses avaient émigré dans le sud-ouest de la France.

Quand la Suisse exportait ses pauvres

Eclairage. **Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la misère qui sévissait en Suisse a généré une importante émigration, notamment dans le sud-ouest de la France. Dans «Cathala», Madeleine Knecht-Zimmermann raconte cet épisode méconnu.**

TEXTE **JACQUES PILET**
PHOTOS **ARCHIVES MADELEINE KNECHT-ZIMMERMANN**

A diverses époques, des centaines de milliers de Suisses émigrèrent dans l'espoir d'une vie meilleure. Vers les Amériques, l'Australie... et vers la France. Thème d'une actualité aujourd'hui inversée. Le livre de Madeleine Knecht-Zimmermann, *Cathala - L'auberge de ma mère*, autobiographique et documenté, raconte comment vivaient ces exilés volontaires dans la région d'Agen, dans le Lot-et-Garonne. Un épisode peu ou pas connu.

On ne se souvient guère de la pauvreté en Suisse au lendemain de la Première Guerre mondiale. Beaucoup avaient perdu leur emploi ou n'en trouvaient pas, les terres manquaient pour faire vivre les familles paysannes aux nombreux enfants. D'où la forte émigration dans les années 1920 et 1930. Le gouvernement avait créé un Office fédéral de l'émigration pour encourager et faciliter ces départs, aider aussi, parfois, le retour de ceux, nombreux, qui n'avaient pas réussi à prendre pied à l'étranger. Ce bureau avait même envoyé un fonctionnaire à Agen pour orienter les nouveaux arrivants et vanter cette destination dans les médias suisses. Pourquoi Agen? Parce que y abondaient les domaines délaissés après la boucherie de 1914-1918 et parce que la relève paysanne était réduite du fait d'usages locaux qui restreignaient les naissances. En 1926, on comptait 3000 Suisses dans cette ville et ses environs, le consulat de Bordeaux en enregistrait 25 000 dans son rayon.

L'intégration de ces immigrés, pour la plupart alémaniques, n'était pas facile. Ils demandèrent qu'on leur envoie un curé et un pasteur helvétiques. Il en arriva un, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui, avec sa femme, anima une sorte de centre d'accueil dans une belle maison, Cathala. L'auteure est la fille de cette famille protestante. Elle fréquenta l'école publique, connut ainsi la société française de l'intérieur ainsi que la condition des visiteurs venus chercher un peu de réconfort... en parlant le suisse allemand.

Ce témoignage, écrit avec une élégante simplicité et une sincérité crédible, en dit long sur l'âpreté de l'exil, même volontaire,

PORT-SAINTE-MARIE La cité marchande a notamment tiré sa richesse de la Garonne, grâce à l'activité portuaire.

CATHALA, 1946 La maison dans laquelle Madeleine Knecht a passé son enfance, où sa mère a accueilli «tout un peuple de solitaires et d'affamés».

UNE FAMILLE BERNOISE DEVANT DES GERBIÈRES La mère de Madeleine Knecht n'avait jamais quitté le canton de Berne avant de s'installer à Agen.

même dans un lieu relativement proche. Difficulté de langues, approche malaisée des habitudes locales. Mais, à en croire ce récit, peu ou pas de rejet. Plutôt de la bienveillance. Et, surtout, chez ces arrivants d'ailleurs, une grande volonté de s'adapter, de ne heurter personne.

Madeleine Knecht évoque avec humour et gourmandise la découverte de la gastronomie du Sud-Ouest par ces Suisses de la campagne, plus familiers du rösti et des saucisses que du foie gras, des fruits, des légumes variés... et des escargots. Invitée chez une copine de classe, elle osa demander la recette du plat que préparait la mère. Pas question, secret de famille. Elle observa alors la cuisinière tout en bavardant pour éviter d'être soupçonnée d'espionnage culinaire! Etonnement: «Un coquillage sur mon assiette. Est-ce que ça se mange? Voilà un artichaut.»

UN AFFRONT

L'ex-professeure de français, maintenant Lausannoise, à l'enfance franco-suisse, trouve les mots justes. Ainsi, pour parler de sa mère, une Bernoise qui n'était guère sortie de son canton avant Agen, qui n'apprit jamais le français. En arrivant, elle avait peur des étrangers. Son pays natal était pour elle «un jardin environné de démons et d'êtres fabuleux, monstrueux». Elle disait souvent: «En Suisse, ça n'arriverait pas.» Vingt ans après son retour, elle affirmait plutôt: «En France, ça n'arriverait pas.» Et, le dimanche où l'adhésion à l'Espace économique européen fut rejetée, elle pleura: «Ils ont osé. Quand je pense comment les Français ont été pour nous! Les Suisses, eux, ont osé leur jeter cet affront.»

LASMOURÈDES Un lieu-dit près du canal latéral de la Garonne.

Que sont devenus ces greffons helvétiques? Beaucoup sont rentrés. Leurs enfants devenus de bons Français. Plusieurs maires des communes ont des noms bernois, appenzellois ou vaudois. Des amis et connaissances de l'auteure cherchent en vain son ouvrage dans la librairie d'Agen. Le Lot-et-Garonne reste si loin de nos montagnes... et de Paris.

Le livre bannit tout bavardage politico-sociologique. Il fait vivre une époque, un lieu, des hommes et des femmes, décrits avec concision, quelques dialogues qui sonnent aussi vrai que dans un Simenon. Des images et des odeurs aussi. Le souvenir des crues de la Garonne qui inondait la ville et, après son passage, laissait les portes en bois gonflées et les rues couvertes de boue. La maison familiale où tant de Suisses en désarroi trouvaient accueil. Où la mère n'avait qu'une question: «Avez-vous mangé?»

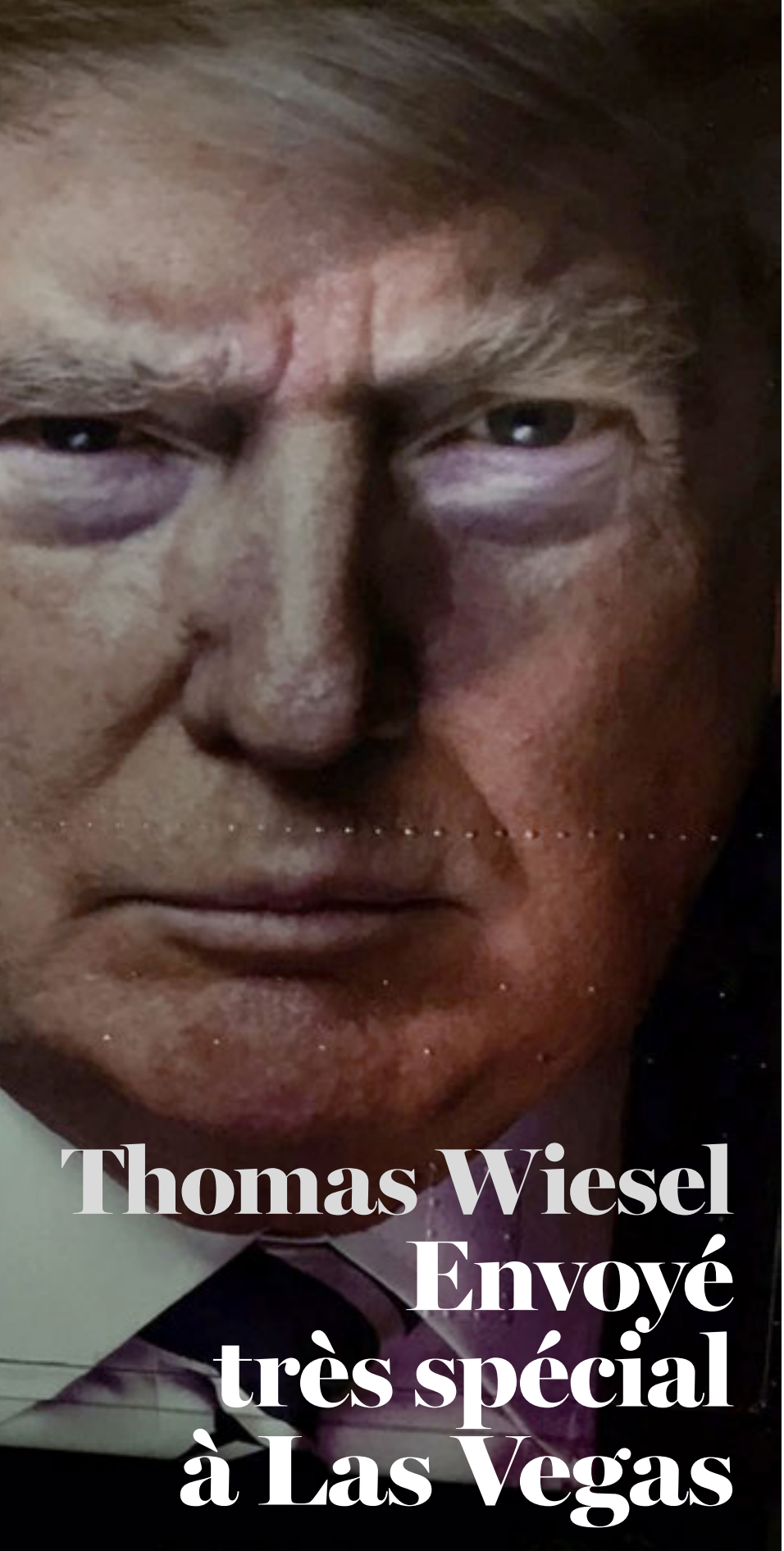
Un seul regret: la période de la guerre telle qu'on la racontait dans cette famille n'apparaît pas. Les Suisses, explique aujourd'hui Madeleine Knecht, faisaient très attention d'éviter toute familiarité, qu'aurait pu faciliter une langue commune avec les occupants. L'un d'eux, pourtant, invita deux officiers allemands chez lui. Cela tourna très mal pour lui. Les maquisards avaient la vengeance fatale.

Sous ses airs d'aimable roman, *Cathala*, c'est un bout inattendu de l'histoire suisse qui émerge. Sans un soupçon de pédanterie. La rendant proche, incarnée. ■

«Cathala - L'auberge de ma mère», Editions de l'Aire, 238 pages.

SUR LE WEB

RETROUVEZ LA VERSION VIDÉO SUR HEB.DO/WIESEL



Thomas Wiesel Envoyé très spécial à Las Vegas

OUTRANCE Durant cette campagne présidentielle américaine, tout est «extra large». Pour «L'Hebdo», Thomas Wiesel a suivi de loin, puis de près, ces interminables joutes, à dix jours d'un scrutin sans suspense.

Récit. Habitué à commenter l'actualité politique suisse, l'humoriste Thomas Wiesel est parti pour «L'Hebdo» à Las Vegas, à la découverte de la campagne électorale américaine. Cette plongée dans le monde du spectacle lui ferait presque regretter le train-train confédéral.

TEXTE THOMAS WIESEL
PHOTOS VICTORIA RAUCCIO

On raconte souvent que, au moment de créer les Etats-Unis, les fameux Founding Fathers se seraient inspirés du mode de fonctionnement de la Confédération helvétique. Enfin, on le dit surtout en Suisse. Là-bas, ils ont déjà assez de peine à nous différencier de la Suède, on ne va pas trop leur en demander.

Mais difficile de comparer nos discrètes élections fédérales, qui peinent à mobiliser l'électorat, avec l'énorme capharnaüm de la présidentielle américaine. Dans mon entourage, rempli de sales jeunes abstentionnistes, nombreux sont ceux qui se révèlent nettement plus au courant d'une élection où ils n'ont pas leur mot à dire que des votations qui nous concernent plus directement. Même moi, qui suis payé pour suivre la politique suisse, j'avoue avoir lu cinquante fois plus d'articles au sujet de la présidentielle américaine que sur l'initiative AVSplus.

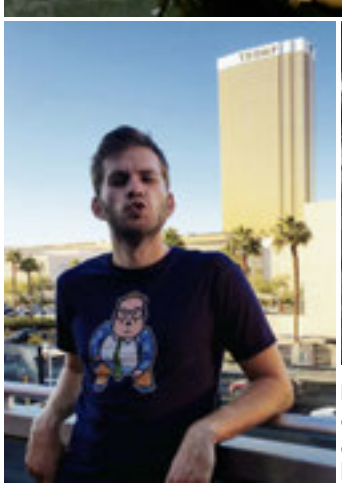
Un truc qu'on ne peut pas enlever aux Américains, c'est qu'ils ont le sens du spectacle. Alors, quand on m'a proposé d'aller voir de plus près la fin de cette campagne hors norme, à Las Vegas qui plus est, je n'ai pas hésité longtemps. J'aurais peut-être dû. ■■■

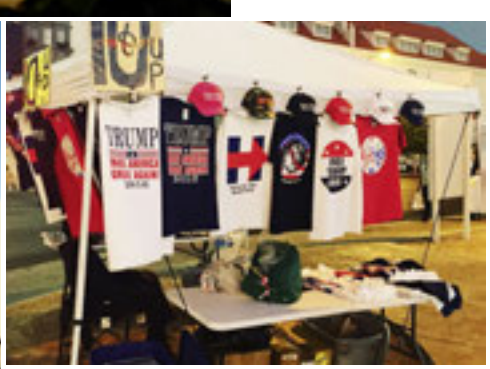
Ça a commencé par une fuite hydraulique dans l'avion, qui me fait passer 24 heures dans un aéroport, avec des passagers venus des quatre coins de l'Europe, très énervés et très impatients de traverser l'Atlantique. Ça donne mal à la tête, mais ça démontre aussi que le rêve américain existe encore bel et bien. Si les Américains voyaient l'enthousiasme que suscite toujours leur pays à l'étranger, ils ne ressentiraient peut-être pas autant le besoin de le rendre «Great Again». Mais s'il y a une chose qu'une bonne partie des Américains rechignent à faire, à part un footing, c'est sortir du pays. Seuls 40% des citoyens possèdent un passeport. Des gens avides de raccourcis simplificateurs pourraient constater que c'est quasiment le score de Donald Trump dans les sondages, mais ce n'est pas mon genre.

De toute façon, pourquoi aller à l'étranger quand le monde entier est pastiché le long du fameux Strip de Las Vegas? La tour Eiffel, l'Egypte, la Rome antique, Venise, tout ça à distance de marche. Ou de scooter. Un chauffeur Uber nous avait avertis: le Strip, c'est l'un des rares endroits où l'on croise toutes les Amériques, d'habitude si séparées. Et il n'avait pas tort. Entre les scooters motorisés, les retraités, les enterrements de vie de jeune fille et de garçon, les hommes et femmes d'affaires en congrès et les *rednecks*, dont l'absence de passeport est compensée par des drapeaux américains affichés sur l'intégralité de leurs habits, on est face à un rêve mouillé de responsable de sondage: un échantillon représentatif de la population américaine, unie dans son désir de consommer de l'alcool, du jeu et de la nourriture peu diététique (bien que tous les grands chefs aient désormais leur restaurant à Las Vegas, même Joël Robuchon, et rien que pour entendre les Américains tenter de prononcer son nom, ça vaut le déplacement).

A quelques mètres de là, sur le campus de l'Université du Nevada-Las Vegas (UNLV), qui accueille le troisième et dernier débat entre Donald Trump et Hillary Clinton, on trouve une Amérique bien moins unie. Les enjeux ne sont pas les mêmes pour les deux candidats. Clinton est loin devant dans les sondages et gère son avantage. Au point même de disparaître entre le deuxième et le troisième débat, limitant ses apparitions pour éviter au maximum le risque de faire ou dire une connerie, et laissant le champ libre à son adversaire pour qu'il le fasse, lui.

Et, avec cet adversaire-là, c'est une assez bonne stratégie. Trump est dos au mur, contraint de frapper un grand coup pour revenir dans la course. Il lui faut remporter le débat, ensuite qu'un tremblement de terre arrache la Californie du continent et qu'un ouragan submerge New York, et il aura peut-être une chance de rattraper Clinton.





DÉCOR **A Las Vegas, on peut visiter Venise, acheter des T-shirts pour et contre Trump au même stand ou tenter d'imiter son visage botoxé devant la tour homonyme.**

UN SHOW TV COMME LES AUTRES

CNN a installé son plateau au milieu d'un parc sur le campus et diffuse déjà en direct, bien qu'on soit à plus de 24 heures du début du débat. La foule n'est pas dense, surtout des étudiants et des curieux, ainsi que quelques illuminés qui tentent de faire voir à la TV leurs pancartes jaune fluo et brouillonnes vantant les mérites de Jésus. Pas de doute, il était charpentier, pas graphiste. L'assistance n'écoute pas les discussions sur le plateau, se contentant de crier le nom d'Anderson Cooper, présentateur star de CNN. Une sorte de Darius Rochebin puissance 10. Pendant une coupure pub, il se retourne et fait un signe de la main, déclenchant l'hystérie. On imagine mal un présentateur européen déchaîner un tel remue-ménage par sa simple présence, à part Morandini dans une cour d'école.

Pour certains, l'élection est devenue un show TV comme les autres. Un autre chauffeur Uber dévoile son programme pour le débat: «Avec mes potes, chaque fois qu'ils se critiquent ou s'insultent, on prend un shot. On prévoit d'être ivres après trente minutes.» Je serais étonné s'ils en ont tenu plus de quinze.

A quelques heures du débat, ça s'anime, les panneaux Jésus sont toujours là, mais submergés par les énormes «Make America Great Again» de Trump/Pence et «Stronger Together» de Clinton/Kaine. Ou même «Juntos, se puede» (Ensemble, nous pouvons), le Nevada ayant une forte minorité latino, Clinton ne va pas se gêner pour les draguer, provoquant en moi le même dégoût que les politiciens qui tentent de parler djeune. Certains ont fabriqué leurs propres panneaux, aux messages moins politiquement corrects: «Cachez vos filles, Donald est en ville.» En tendant l'oreille, on réalise

que les supporteurs de Trump ne se sont pas laissé décourager par les mauvais sondages, car ils dominent la bataille des décibels: «Ben-gha-zi», «Wi-ki-Leaks», «Build the wall!» (Construire le mur!) et le très percutant «Lock her up!» (Enfermez-la!). La présence de l'orchestre de l'université ne fait que renforcer l'impression d'être à un match de football. Sauf que, à un match de foot entre deux septuagénaires, les brancardiers auraient sans doute plus de travail que celui qui compte le score.

De toute manière, comme dans un match de foot, la majorité des gens ont choisi l'équipe qu'ils supportaient avant le coup d'envoi, avant le début de la saison même, et ce qu'il va se passer durant le match ne les fera pas changer d'avis. Les Etats-Unis sont divisés entre républicains et démocrates, selon des critères démographiques assez prévisibles (en caricaturant, les régions côtières, les minorités raciales et les diplômés universitaires votent plutôt démocrate, le Midwest, le Sud, les très riches et les Blancs non diplômés votent surtout républicain) et l'élection nationale est décidée par quelques centristes dans des Etats stratégiques à même de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

SPECTACLE Les partisans des deux camps rivalisent de moyens pour exprimer leur opinion de la façon la plus voyante possible. Sur leurs voitures ou sur des pancartes qu'ils tentent de faire apparaître en arrière-plan des plateaux TV.

ENTRE FRASQUES ET SCANDALES

En tant que politicienne aguerrie qui prépare cette élection depuis au moins deux décennies, Clinton s'adresse depuis le début à ces électeurs indépendants en étant la plus centriste possible, ce qui a failli lui coûter la primaire face à Bernie Sanders, son adversaire plus à gauche, voire socialiste, l'équivalent d'un Pokémon très rare aux USA.

Quant à Donald Trump, ce que ses fans adorent, c'est qu'il est loin des calculs politiques, il plaît principalement à la droite dure de son parti, ce qui lui a permis de triompher pendant les primaires contre des candidats moins charismatiques ou plus modérés, mais qui le condamnaient quasi d'office pour l'élection générale. Il ne s'est pas rendu en baissant les armes. En Suisse, il nous faudrait un siècle de scandales politiques pour réussir à égaler ce qu'il s'est passé aux Etats-Unis ces dix-huit derniers mois.

Hillary Clinton a un amas de casseroles qui ne ferait pas tache dans la cuisine de Nicolas Sarkozy, mais Trump la bat à plates coutures. Le restant des pages de ce magazine ne serait pas de trop pour énumérer les frasques et scandales qui collent aux basques de l'Oompa Loompa le plus puissant du monde. Et c'est là son génie: de façon paradoxale, la multiplication des dossiers rend chaque élément moins important individuellement. Les détracteurs n'arrivent plus à suivre, les supporteurs crient que les médias sont biaisés et qu'on ne parle pas assez des scandales de Hillary, et tout le monde passe à autre chose, en attendant le prochain tollé. C'est presque comme si Trump avait compris que le meilleur moyen de faire oublier une connerie, c'est d'en commettre une encore plus grosse. La technique du «T'as mal à la main? [Gros coup de pied dans le tibia.] Voilà, maintenant, t'as plus mal à la main» appliquée en politique.

Et bien entendu que les médias sont biaisés. Heureusement que les médias sont biaisés. Leur rôle est de publier les informations, et il y en a beaucoup plus du côté de Trump (Clinton se prépare depuis trente ans à cet examen à la loupe, elle a mieux balayé ses étrons sous le tapis). Et si les médias ne s'intéressaient pas un peu à un candidat misogyne, xénophobe, islamophobe, vulgaire, antidémocratique et incontrôlable, à quoi serviraient-ils?

Pour un média généraliste aux Etats-Unis, l'accusation de subjectivité est à éviter à tout prix (à part Fox News qui assume son conservatisme, il faut au moins lui reconnaître cette honnêteté). Chaque panel réunit des porte-paroles des deux camps, et quand le sujet porte sur les agressions sexuelles ou les insultes racistes, par géométrie, cela force presque la moitié des experts à être pro-racisme ou pro-agression sexuelle. Une carrière américaine s'ouvrirait à Eric Zemmour.

La politique américaine est similaire au pointillisme; vu d'ici, le tableau paraît clair, on arrive à organiser les éléments pour obtenir une scène cohérente. Mais de près, difficile de distinguer le vrai du faux, l'important du trivial, ceux qui crient la vérité de ceux ■■■

qui hurlent le mensonge. Et comme quand on est trop près d'une peinture, les vapeurs donnent mal à la tête.

DÉMON CONTRE INCARNATION DU MAL

En zappant, en surfant, en discutant avec les gens en plein cœur de cette élection, on se retrouve assourdi par un brouhaha d'informations, où chacun choisit ce qui l'arrange. Les trumpistes sont fans de théories du complot disséminées dans les recoins d'internet: un sondage récent montre que 40% des partisans de Trump pensent que Clinton est possédée par un démon. Vous voteriez pour un démon, vous? Au moins, elle devrait faire 100% chez les gothiques.

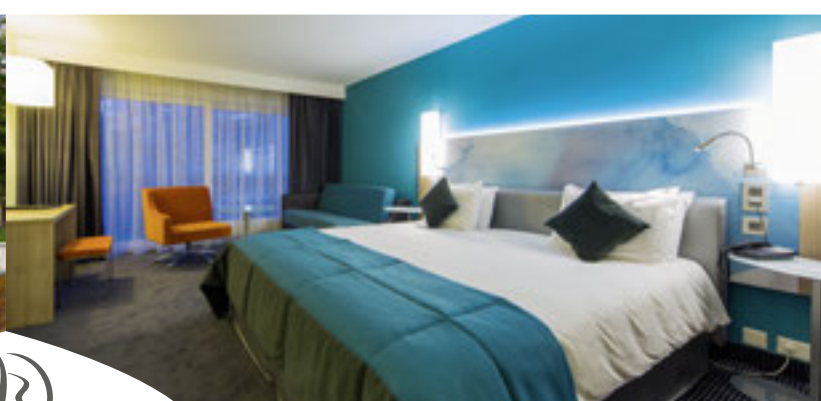
Mais les pro-Clinton sont si persuadés de combattre l'incarnation du mal qu'ils en oublient que le bilan de leur candidate n'est pas aussi immaculé que sa tenue lors du débat.

Et, bien souvent, les deux catégories ne se confrontent pas; j'ai été fasciné par une conversation en ligne entre un anonyme qui raconte qu'il ne connaît personne qui va voter Clinton, et un professeur d'université new-yorkais qui répond qu'il ne connaît personne qui votera Trump. Le véritable perdant de cette élection sera peut-être celle qui devra gouverner ce pays si divisé.

Les responsables républicains se distancent et condamnent Trump. Ils sont capables de soutenir un candidat raciste et misogyne, mais pas un loser.

Car Trump s'en sortira bien, au final. Il a un projet secret, si bien gardé que tout le monde est au courant, de monter sa propre chaîne de télévision, dont le nom se devine aisément, et les scores d'audience aussi. Il laissera derrière lui un Parti républicain en lambeaux. Le seul groupe démographique dominé par le parti, c'est les vieux hommes blancs; on comprend pourquoi certains sont nostalgiques d'une époque où les non-Blancs et les femmes ne pouvaient pas voter. Mais, en 2016, miser sur les baby-boomers n'est pas vraiment une stratégie d'avenir, sauf si c'est pour vendre un remède miracle contre le cancer de la prostate. D'ailleurs, les responsables républicains se distancent et condamnent Trump les uns après les autres, prétextant l'un ou l'autre scandale comme étant la goutte d'eau. La vérité, c'est qu'ils sont capables de soutenir un candidat raciste et misogyne, mais pas un loser. Ils ont bien trop peur pour leur propre siège.

Clinton va gagner, par défaut. Comme Chirac contre Jean-Marie Le Pen en 2002. Elle va gagner grâce à qui elle n'est pas, plutôt que grâce à ce qu'elle est. D'ailleurs, la majeure partie



LE BRISTOL
HOTEL • LEUKERBAD
★★★★

7 nuits dans un écrin de tranquillité pour 2 personnes

Pour tout renseignement ou réservation,
contactez Dominique au 027 472 75 00
E-mail: welcome@lebristol.ch
www.lebristol.ch

L'hôtel 4 étoiles Le Bristol de Loèche-les-Bains vous propose un séjour comprenant:

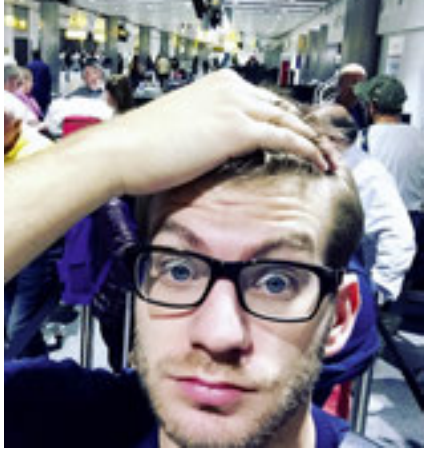
- 7 nuits pour 2 personnes
- Le petit-déjeuner sous forme de buffet
- L'accès libre aux plus grands bains thermaux privés du village – 2000 m² avec bain vapeur, sauna et salle de fitness

Prix du séjour pour 2 personnes CHF 994.-

de son discours vise à montrer pourquoi Trump ferait un mauvais président plutôt que dire pourquoi elle en ferait une bonne, car le premier argument est plus facile à démontrer.

QUELLE HILLARY POUR LES ÉTATS-UNIS?

Mais qui sera la première présidente des Etats-Unis? La Clinton qui s'est engagée pour une université gratuite pour les moins riches, des impôts augmentés pour le «1%» ou des règles strictes pour Wall Street? Ou celle qui donne des discours pour des millions de dollars à Goldman Sachs en assurant les banquiers d'affaires en secret de son soutien? Celle qui semble être revenue de l'interventionnisme américain à outrance, ou la guerrière que l'Europe redoute? Et va-t-elle enfin réformer le système électoral, qui fait que le pays est à la solde des milliardaires arrosant tous les candidats et récoltant leur dû vers celui qui est élu? En tout cas, ce sera une présidente qui a appris à utiliser ses e-mails correctement, la troisième guerre mondiale n'éclatera pas pour une histoire de pièce jointe oubliée.



Les Américains ont parfait l'art de la politique-spectacle. Notamment en supprimant le politique et en ne gardant que le spectacle.

Quoi qu'il en soit, les Etats-Unis continueront de nous fasciner, et la seule chose qui nous fera plus plaisir que d'en rêver, c'est de les critiquer.

Car on aime bien se sentir supérieurs à eux, comme si tous les pays d'Europe, les partis et les candidats similaires à Trump n'avaient pas le vent en poupe, comme si, chez nous, un homme filmé en train de se vanter d'agressions sexuelles serait immédiatement disqualifié. Comme s'il ne pouvait pas devenir premier ministre en Italie ou chroniqueur chez Hanouna.

J'ai cru que j'adorerais me rapprocher de cette élection. J'ai eu tort. Les Américains ont parfait l'art de la politique-spectacle. Notamment en supprimant le politique et en ne gardant que le spectacle. Ce n'est pas un hasard si une star de téléréalité est passée si proche de gagner. Tout ça serait vraiment divertissant si l'avenir de la planète n'était pas en jeu.

Chez nous, on s'ennuie, et je râle dès que je tombe sur un discours de Guy Parmelin ou une interview de Christian Levrat, mais une partie de moi sait que si on s'amuse trop, c'est qu'on est au cirque. Et une chose sur laquelle on est tous d'accord, c'est que les clowns sont terrifiants. ■

De sinistre mémoire et de funeste réputation, le collabo est de retour en France. Certes, la République et la démocratie demeurent. Mais cela ne saurait durer. C'est à peine si le conditionnel est encore de mise. La guerre civile, redoutée et parfois obscurément souhaitée, est pour la semaine prochaine. Or, cette fois, pas question d'être du mauvais côté de l'histoire comme en 40. Vichy, c'est les autres.

Essai

«Collabo», l'insulte qui fait fureur en France

ANTOINE MENUSIER

Dans un pays qui reste traumatisé par la collaboration avec les nazis, il n'est de pire insulte que celle de collabo. Or, voilà qu'elle fait florès. Le phénomène a redoublé d'intensité depuis que des attentats djihadistes frappent le territoire national. La perspective d'un conflit à l'intérieur des frontières métropolitaines – éventualité évoquée en mai dernier devant des députés par le directeur général du renseignement intérieur français, qui a dit craindre «une confrontation entre l'ultradroite et le monde musulman» – invite en quelque sorte à désigner l'«ennemi».

Sur les forums numériques, la bataille entre laïcs et multiculturalistes fait rage. Les premiers pensent que la religion relève de la sphère privée. Les seconds estiment qu'elle fait partie de l'expression citoyenne. L'islam, qui traditionnellement ne limite pas le religieux à l'espace intime, est leur pomme de discorde. La thématique identitaire – religieuse ou areligieuse – est ici centrale. Gare aux traîtres!

Mais qui sont-ils, si chaque camp est convaincu de son bon droit historique? Car personne, évidemment, ne veut revêtir la tunique du collabo. L'emploi de ce terme par l'une des parties n'a qu'un but: déconsidérer totalement l'autre partie. Par définition, il n'y a de collabos et, à l'inverse, de vertueux qu'au regard des «heures sombres» du XX^{e} siècle français: les années 1930 qui précèdent le déclenchement de la guerre et les années de guerre proprement dites, sous le gouvernement de Vichy. D'autres périodes fétides? La colonisation, font valoir les descendants des pays autrefois conquis par la France. Argument qui, aujourd'hui, se retourne contre eux dans la bouche des pourfendeurs d'une «contre-colonisation islamique» faisant office, à leurs yeux, de puissance occupante.

L'organisation Etat islamique, désormais prise à la gorge en Irak et en Syrie, met à l'épreuve la France et complique la tâche du camp multiculturaliste. La compréhension de ce dernier, au nom d'un antiracisme «décolonial», pour des aspects spectaculaires ou littéralistes de l'islam – le niqab, le burkini, le salafisme arc-bouté sur le licite et l'illicite –, en fait un allié objectif ou alors parfaitement stupide de «ceux qui nous tuent», autrement dit un collabo, accuse le camp laïque.

Nullement impressionnés, les multiculturalistes, appelés aussi islamo-gauchistes mais comprenant des libéraux en leur sein, renvoient la politesse à leurs contempteurs, qu'ils traitent tour à tour de fachos, de racistes et d'islamophobes. Facho, collabo, c'est à peu près pareil, comme puissance répulsive. Mais «collabo», c'est encore plus vil, plus dégradant, plus lâche, comme idée de l'individu, alors que «facho» évoque davantage le passage à tabac «viril» et parfois l'assassinat, dont l'Arabe était la cible privilégiée dans les années 1980. Agissements violents, gratuits, pouvant se passer de tutelle occupante.

Il n'empêche, le facho, un jour, accoucha du collabo. Les multiculturalistes tiennent leur démonstration: le facho nouveau est celui qui se range dans le camp d'un fascisme remis au goût du jour, qui prépare l'anéantissement symbolique, et peut-être réel, des musulmans. Il est cette personne qui, in fine, épouse les idées qui ont fait le lit de la collaboration avec l'occupant nazi. Le musulman s'imagine être le juif d'hier.

Sauf que le facho, dans l'affaire, n'incarne pas l'occupant. Il ne le peut pas, puisqu'il est d'ici. Si bien que ce que dénoncent et combattent les multiculturalistes, ce n'est pas un ralliement de traîtres à une force étrangère, mais une idéologie comparable à la pensée antisémite d'avant-guerre. Les collabos de ce fascisme-là, à tout le moins ses idiots utiles, seraient issus des sphères souverainistes et laïques, de gauche et de droite républicaines.

Les arguments des deux bords sont irréconciliables à défaut de s'annuler. Quand, le 6 octobre dernier, dans la grande salle archipleine du Palais des Congrès de Béziers, un jeune homme traite le conférencier Eric Zemmour de «facho» à plusieurs reprises, il ne provoque pas de réactions d'hostilité marquée. Il est reconduit vers la sortie, calmement. Cet intrus est un égaré qui n'a rien compris à la situation, il mérite des soins, non des coups... «Nos élites font tout pour nous désarmer [...], souvenir cuisant de la collaboration de 40 à 45», soupire l'auteur d'*Un quinquennat pour rien* (Albin Michel). Le collabo

serait cet antiraciste pote avec la terre entière et les musulmans en particulier, un adolescent révolté, s'illusionnant d'harmonie planétaire.

«Traîtres», «collabos», il faut ressortir «la guillotine»: sur les réseaux sociaux, c'est le genre de menace visant les individus qui «fraient avec les islamistes». La réplique, en face, emprunte au même référent historique. Les délateurs de clandestins «ne valent pas mieux que les collabos sous le régime de Vichy», écrit un internaute; «Mettez-les dans des trains, ça ira plus vite, non?» suggère, ironique, un autre, indigné par la proposition d'un député sarkozyste consistant à interdire le voile et le burkini dans l'espace public. Le point Godwin de la «reductio ad collabum» s'est banalisé sur le Net. Il lui arrive de viser juste, mais il crée aussi de la confusion, un écran de fumée masquant dans certains cas des intentions peu avouables.

Des descendants de Maghrébins, singulièrement d'Algériens, assimilent les collaborateurs de 40-45 aux harkis, les supplétifs de l'armée française durant la guerre d'Algérie. Aussi, dans les débats sur l'islam et la laïcité, lorsqu'un Français d'origine maghrébine, a fortiori s'il est élu politique, s'affirme laïque et combat l'islamisme, est-il traité par une partie de la Toile de «collabeur», «traître» aux siens et à la cause qu'il est supposé défendre.

> *«La figure du collabo apparaît dans un moment d'extrême tension, tel un personnage central contre lequel il convient de bâtir un monde qui a du sens.»*

Cette collaboration pour tous et contre tous traduirait-elle, après «l'envie du pénal» raillée par l'essayiste Philippe Muray, décédé en 2006, dans *Exorcismes spirituels*, une «envie du collabo»? Manière de satisfaire non un appétit de judiciarisation de la vie quotidienne, mais un désir de vertu dotée d'un repoussoir. Exigeant ou à bon compte, ce désir de solidité et de clarté tend à rétablir, du point de vue de la démocratie bourgeoise, la norme de l'autorité dans une société déconstruite qui ne saurait plus affirmer, ou aurait peur de le reconnaître: le primat des parents sur l'enfant, de l'adulte sur le mineur, du maître sur l'élève, du policier sur le délinquant, du pays de culture chrétienne sur toute autre tradition, la laïcité étant ici un instrument de régulation permettant le vivre-ensemble entre les religions, entre croyants et non-croyants.

La figure théorique du collabo apparaît dans un moment d'extrême tension, tel un personnage central contre lequel il convient de bâtir un monde qui a du sens. Le collabo n'est pas qu'un punching-ball sur lequel passer ses nerfs, il est l'antimorale, condition à la morale de l'action. Bourgeoisie, extrême droite, extrême gauche: tous les systèmes y font appel.

De collabo à bouc émissaire, il n'y a cependant qu'un pas. Or, en principe, on ne peut être les deux à la fois. Dans un cas, c'est être persécuteur, dans l'autre, c'est être persécuté. La résurgence de la notion de collabo était sûrement inévitable dans une France et plus largement dans un Occident en pleine inversion de la charge de la culpabilité historique – le dominé venu d'ailleurs étant perçu comme le maître en devenir. Elle n'en est pas moins propice aux abus: la qualification de collaboration – intelligence avec l'ennemi (de «race», de classe, de religion) – entraînant l'exécution de la peine séance tenante. En sa logique épuratrice, elle est dangereuse. Dangereuse mais inévitable. ■

La campagne électorale du candidat républicain est ancrée dans une tradition exclusivement américaine.

Elections américaines

Trump, only in America

Quel candidat à la présidence des Etats-Unis a-t-il traité son adversaire de «mouton obèse à tête de concombre»? Eh non, ce n'est pas Donald Trump, mais Zachary Taylor, en 1848. Auparavant, John Adams avait accusé son concurrent Andrew Jackson d'être l'enfant naturel d'une prostituée noire, et James K. Polk soupçonnait Henry Clay d'être un entremetteur. Les réseaux sociaux n'existaient pas encore, mais les affiches, libelles et gazettes répandaient vite ces insultes qui collaient aux candidats.

La violence verbale a toujours fait partie des élections américaines: chez Trump, l'innovation tient plus à la technique de communication, Twitter, qu'au contenu. Le mensonge n'est pas non plus sans précédent: Trump avance, sans preuve, que Hillary Clinton souffre, notamment, de la maladie de Parkinson, mais Franklin D. Roosevelt, à l'inverse, mena trois campagnes victorieuses en dissimulant qu'une poliomyélite lui interdisait de se tenir debout et de marcher. Jusqu'au terme de ses mandats, les Américains ont ignoré la gravité de son handicap. Ces traditions politiques américaines, vues d'Europe, nous laissent pantois, mais elles expliquent en partie pourquoi l'électorat de Trump reste insensible à son incessante cascade de mensonges et d'agressions.

Le racisme de Trump, contre les Mexicains, les musulmans, les immigrants en général autant que son machisme peuvent se réclamer de racines anciennes. Ce que l'on appelle le «nativisme» – à l'origine la haine de Blancs protestants d'origine anglo-saxonne contre les immigrés «exotiques», catholiques, Irlandais, Italiens, Russes, juifs, Chinois... et les Noirs bien entendu – est aussi une constante politique américaine. On ne s'en prend plus aux catholiques comme au XIXe siècle, les Noirs et les juifs sont, en public du moins, protégés contre les agressions verbales, mais les derniers arrivés – les Latinos – héritent de tous les préjugés hostiles aux nouveaux venus; Trump qualifiant les Mexicains d'assassins et de violeurs n'innove pas, mais il recycle et cela semble toléré par ses partisans.

En Europe aussi, la xénophobie fut et devient de nouveau un moteur de campagne, mais l'Amérique se distingue radicalement sur un point, à droite surtout, par une haine de l'Etat qui n'existe pas en Europe et surtout pas en France. Les Européens attendent tout de l'Etat, certainement plus qu'il ne peut fournir, tandis que la plus grande partie des Américains n'en attendent absolument rien. Il est d'usage chez les candidats républicains surtout, mais parfois démocrates (Jimmy Carter, par exemple), d'attaquer Washington et sa bureaucratie qui serait coupée de la nation réelle. L'hostilité de Trump à l'establishment appartient au répertoire américain.

Que l'Etat fédéral soit «cassé» et qu'il faille le «réparer» est un propos reaganien autant que trumpien. Mais Trump se sépare de ses prédécesseurs populistes (on pense à William Jennings Bryan, candidat en 1900) par sa méconnaissance, sans doute réelle, des institutions – Congrès, Cour suprême – sans lesquelles aucun président ne peut agir. Cette ignorance de Trump («il ne sait pas qu'il ne sait rien», observe le sénateur républicain John McCain) s'inscrit dans une tradition historique, celle de l'ignorance proclamée, une sorte de sagesse populaire qui serait plus avisée que celle des experts qualifiés de «têtes d'œuf» à l'ère Kennedy. Un mouvement bien nommé, le Know Nothing, fut constitué à la fin des années 1840 pour s'opposer à l'immigration catholique, devint l'American Party, puis s'est fondu dans le Parti républicain: une brève existence politique, mais une influence durable que l'on retrouve maintenant dans le Tea Party, cette droite dure qui dénonce en Obama un communiste musulman, pour éviter de dire qu'il est Noir. Trump est clairement un «know nothing» dopé par la télévision.

Par-delà cet ancrage de Trump dans une tradition exclusivement américaine, politologues et sociologues tentent de rationaliser sa campagne exotique en l'inscrivant dans un flux plus général des sociétés occidentales: il est vrai que la xénophobie progresse partout, mais avait-elle jamais disparu? On attribue volontiers cette xénophobie renaissante à un choc en retour de la mondialisation, mais l'explication n'est pas absolument convaincante. Il me semble plutôt que le souvenir de l'Holocauste et de la décolonisation s'estompant dans les mémoires, il est de nouveau acceptable de se déclarer publiquement xénophobe. Des économistes rationnels nous expliquent aussi que les inégalités de revenus générées par cette même mondialisation susciteraient la révolte des laissés-pour-compte. Mais Trump paraît un étrange porte-parole des humbles et il reste à prouver que les inégalités progressent: aux Etats-Unis, ce n'est plus le cas, essentiellement parce que la croissance est soutenue et que le chômage s'estompe.

La campagne fantasque de Trump me paraît avant tout, sinon exclusivement, s'inscrire dans l'histoire longue des Etats-Unis et dans la médiatisation de nos sociétés, beaucoup plus qu'elle n'est déterminée, sur le mode marxiste, par des paramètres économiques objectifs. ■

L'AUTEUR

GUY SORMAN

Chroniqueur de la mondialisation et spécialiste de la Chine, il a enseigné l'économie à Sciences-po Paris et dans de nombreuses universités étrangères. Il est aussi l'auteur d'une trentaine de livres, dont *J'aurais voulu être Français*, qui vient d'être publié.

SUR *WWW.HEBDO.CH*

RETROUVEZ LES BILLETS DE GUY SORMAN DANS SON BLOG

LE FUTUR, C'EST TOUT DE SUITE

Avec l'avènement de la révolution numérique, le domaine de la santé va évoluer vers des pratiques nouvelles et moins coûteuses.

Technologies informatiques

Les blockchains au secours de la santé?

Avec l'avènements des blockchains, tous les intermédiaires ont du souci à se faire: les notaires, les avocats, les banquiers, les commerçants, etc., mais aussi les médecins, les pharmaciens et autres métiers de la santé car, à l'avenir, la question de leur contribution dans la chaîne de la valeur va être défiée par les blockchains.

Comme tout le monde le sait maintenant, les blockchains sont des technologies informatiques destinées à suivre des contrats sécurisés, transparents et décentralisés, et pas seulement ceux liés aux bitcoins.

Par extension, les blockchains constituent des bases de données qui contiennent l'historique de tous les échanges effectués entre leurs utilisateurs depuis leur création. Ces bases de données sont sécurisées et distribuée: elles sont partagées par leurs différents utilisateurs, sans intermédiaires, ce qui permet à chacun de vérifier la validité des données.

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est l'absence d'intermédiaires. Imaginez-vous une société sans intermédiaires... Une société purement directe, à l'instar du protestantisme! On peut l'appeler de diverses façons: révolution numérique, révolution 4.0, etc., mais cela va bien au-delà, c'est la fin programmée ou codifiée des intermédiaires.

Personne ne semble prendre véritablement la mesure d'une telle réforme. Et pourtant, dans cette conception économique, le client parlera directement avec l'usine pharmaceutique, il traitera immédiatement avec les fabricants, et de même l'usine, via l'internet des objets et les contrats de type blockchain, n'aura plus besoin d'«intermédiation».

Cela est vrai pour la finance, le commerce, l'industrie... mais aussi pour le domaine de la santé, Celui-ci va évoluer vers des pratiques numériques nouvelles et moins coûteuses. L'idée, ici, est que des actes médicaux de toutes sortes vont être chaînés dans les blockchains.

On aura d'une part une meilleure prise en compte des actes médicaux par l'ensemble des parties prenantes de la chaîne de la santé, ce qui permettra d'en diminuer les erreurs (poste inavoué mais très coûteux), mais aussi de supprimer les doublons, et enfin de diminuer les intermédiaires, donc le personnel (en Suisse, en dix ans, on a engagé 100 000 personnes dans le domaine de la santé pour un coût de 10 milliards – pas besoin de chercher ailleurs la dérive des coûts), et cela tout en améliorant la qualité des soins, ce qui, d'autre part, permettrait une plus grande transparence des interventions.

Le dossier médical serait alors une collection de plusieurs blockchains toutes liées à des actes médicaux.

Les «blockchains-santé» seraient notre historique médical, sécurisé et accessible à toutes les parties prenantes en temps réel, et aussi connectées avec des capteurs incorporés (pacemakers) ou non (montres connectées).

Les «blockchains-santé» du futur, ce sont donc à la fois des actes médicaux, des données actives provenant des capteurs, et des appréciations patients *(self quantified)*, le tout dans un grand registre historique entièrement informatisé, transparent, sécurisé et distribué.

En tous les cas, demain, la donnée-patient sera au cœur du processus santé, qui lui-même sera enchaîné dans des blocks! ■

L'AUTEUR

DR

XAVIER COMTESSE

Docteur en informatique de l'Université de Genève, il a notamment créé en 2000 le tout premier Swissnex, à Boston. Ce passionné de communication et d'informatique a aussi été directeur romand du think tank Avenir Suisse de 2002 à 2014.

SUR *WWW.HEBDO.CH*

RETROUVEZ LES BILLETS DE XAVIER COMTESSE DANS SON BLOG UN TSUNAMI NUMÉRIQUE RÉVOLUTIONNE LA SANTÉ!

Our people make the difference.
Be one of the few.

| le savoir vivant |

HEC Lausanne Executive MBA

Focus in Healthcare Management
Focus in Management & Corporate Finance

> 15 months
> Fridays & Saturdays every second week
> All courses taught in English
> EQUIS and AMBA accreditations & FT ranked

Info Evening
November 10th
Contact us for registration

Tél: 021/692 33 91
executivemba@unil.ch
www.hec.unil.ch/executivemba

EXECUTIVE MBA

UNIL | Université de Lausanne
HEC Lausanne

ecole-bilingue.ch

La référence du bilinguisme
français/anglais dès 4 ans
Des programmes exceptionnels
sciences dès 6 ans

ÉCOLE BILINGUE EBSR BSSR BILINGUAL SCHOOL

at home in the world

Les personnes aveugles vous aident volontiers.
Merci de les aider vous aussi.
www.ucba.ch dons: compte 10-3122-5

UCBAVEUGLES
Union centrale suisse pour le bien des aveugles

ZEWO

Contacts: publicite@ringier.ch
www.go4media.ch

En direct des blogs www.hebdo.ch

Autour du Japon — ANTOINE ROTH

L'étrange persistance de la fumée dans les restaurants japonais

De l'interdiction de parler trop fort ou de téléphoner dans les trains aux règles d'étiquette complexes dans les bains publics, le Japon attache une énorme importance aux égards envers autrui. Il est donc très surprenant qu'il soit ici toujours permis de fumer dans les cafés, bars et restaurants.

Les lumières de la ville — FRÉDÉRIC MAIRE

Le grand Lyon, le grand Lumière

De retour de Lyon, où se déroulait jusqu'à dimanche la 8e édition du Festival Lumière. Un festival de cinéma dont la particularité est de ne présenter que des films dits «du patrimoine» qui, par leur âge, appartiennent à l'histoire mondiale du cinéma.

La mort des clowns

A quelques jours d'intervalle, deux clowns majeurs du XXe et début du XXIe siècle ont disparu. Dario Fo et Pierre Etaix méritent d'être célébrés tous les deux comme des génies absolus du spectacle.

Carpe diem — KNUT SCHWANDER

Ladurée: mon dernier macaron

Les rapports empreints de contrainte me déplaisent. Quand on m'impose d'acheter 24 macarons alors que je n'en voulais que 21, j'arrête d'en manger.

Bienvenue en France! Quand le contrôle douanier dérape...

Du contrôle de sécurité de routine à l'abus de pouvoir manifeste, il y a un pas qu'un fonctionnaire français n'a pas hésité à franchir à Lyon.

Le blog de... — ADÈLE THORENS

Sortie du nucléaire: qui sont les hypocrites?

Le débat sur la sortie du nucléaire tourne beaucoup autour des conséquences de la fermeture des centrales. Ne pouvant plus effrayer les citoyens avec l'épouvantail du black-out, les adversaires de l'initiative accusent les initiants d'hypocrisie. En fermant nos plus vieux réacteurs après quarante-cinq ans, nous nous condamnerions à importer de l'électricité sale. On doit se réjouir du fait que ces messieurs s'inquiètent autant du changement climatique. C'est nouveau.

Le blog de... — JACQUES NEIRYNCK

Réalité technique et fiction diplomatique

Nous avons déréglé la composition de l'atmosphère depuis deux siècles et le résultat est fatal: personne ne peut prédire ce qui va se passer dans les décennies à venir. Une conférence va donc se tenir à Marrakech en novembre pour essayer de concrétiser les efforts communs des pays présents. Poursuivi par la vindicte de la Chine communiste, Taïwan ne sera représenté que par un observateur. Face à cette urgence vitale, il serait élémentaire d'enterrer de vieilles querelles.

Education et médias — JEAN-CLAUDE DOMENJOZ

Journal de classe: Ah! M. Freinet si vous saviez!

Célestin Freinet a introduit l'imprimerie dans sa classe voici près d'un siècle. Aujourd'hui, les blogs permettent de créer des journaux scolaires aisément. Pourtant, rares sont les enseignants qui en ont créé un en Suisse romande. Comment favoriser le développement de ce formidable moyen éducatif? Proposition.

La Suisse et le Monde — RENÉ LONGET

Et si l'Europe s'était construite à l'envers?

Il est de bon ton de critiquer le populisme, mais sur quelle base le fait-on? Car le populisme est d'abord un formidable thermomètre social, il ne saurait être illégitime puisque la démocratie est fondée sur la libre expression (dans les limites de la loi, toutefois) de ce qui préoccupe la population.

Ecologie et libertés — RAPHAËL MAHAIM

L'Europe vacilla, puis vint Magnette

Paul Magnette a été professeur invité à l'Université de Lausanne au milieu des années 2000. Son cours sur les institutions européennes était brillant et le propos passionnant. Ce qui rend son action de nouveau porte-parole des critiques du libre-échange mondial si crédible et puissante, c'est qu'il est lui-même un Européen convaincu. ■

Blog » Société » Croquis — LE PETIT BONHOMME DE NICOLAS DENIS

Personne ne peut se réjouir de l'inclusion par le FMI de la monnaie chinoise dans le gotha des devises utilisées au-delà des frontières de leur système bancaire. L'histoire monétaire montre en effet que la menace d'une grave crise systémique est réelle.

Economie

L'«internationalisation» du yuan est dangereuse

Au début de ce mois, la monnaie chinoise – le «renminbi» (la monnaie du peuple), souvent appelé aussi yuan – est entrée officiellement dans le panier des monnaies formant les Droits de tirage spéciaux (DTS) du Fonds monétaire international (FMI). Ce panier fut créé en 1969 par le FMI afin de permettre à ses pays membres qui se trouvent en difficulté (par exemple à la suite d'une crise financière) d'obtenir des crédits pour faire face à leurs obligations. Il inclut les cinq principales monnaies au plan mondial, à savoir, depuis le 1er octobre, le dollar américain, l'euro, le yen japonais, la livre sterling et le yuan chinois.

Or, comme le reconnaît le FMI, le DTS n'est pas une monnaie à part entière, mais simplement le nom d'un panier de monnaies nationales, dont l'émission reste dès lors du ressort des systèmes monétaires qui en sont à l'origine (entendez la banque centrale et les banques qu'elle coiffe dans l'espace monétaire sous-jacent). En l'absence d'une vraie monnaie internationale – la seule à même d'assurer l'ordre monétaire international logiquement –, beaucoup d'économistes et de politiciens se leurrent sur la possibilité qu'il suffise d'accepter une monnaie dans le trafic des paiements internationaux afin que celle-ci ait un pouvoir libératoire pour les nations concernées par ces paiements. En fait, il n'en est rien,

GOLD SERVICE
NÉGOCE DE MÉTAUX PRÉCIEUX · 1895

ACHETEZ, VENDEZ,
INVESTISSEZ EN LIGNE

AJOUTER AU PANIER

WWW.GOLD-SERVICE.CH

L'AUTEUR
SERGIO ROSSI
Il est professeur ordinaire à l'Université de Fribourg, où il dirige la chaire de macroéconomie et d'économie monétaire, et Senior Research Associate à l'International Economic Policy Institute de la Laurentian University au Canada.

parce que aucune monnaie nationale (y compris l'euro) n'a ce pouvoir dans l'espace international, étant donné que les dépôts bancaires impliqués dans de tels paiements restent automatiquement enregistrés dans le système bancaire qui en est à l'origine – même si, évidemment, leurs titulaires peuvent résider dans n'importe quel pays au monde.

Ce problème ne concerne pas les agents économiques qui paient ou qui sont payés en monnaies étrangères, mais affecte négativement la nation où ces agents résident. Lorsqu'une entreprise américaine paie en dollars ses propres importations, ce paiement règle la dette de cette entreprise face à ses créanciers étrangers, mais laisse intacte la dette de la nation américaine face au reste du monde. Parce que les dépôts bancaires libellés en dollars ne peuvent pas disparaître du système bancaire des Etats-Unis. Ils reçoivent ainsi des biens ou des services du reste du monde sans rien donner en échange – si ce n'est une simple promesse de paiement qui, logiquement, n'efface pas la dette américaine face aux pays exportateurs de ces biens ou services car, comme l'avait déjà remarqué l'économiste Jacques Rueff, il s'agit de «néant habillé en monnaie».

La stabilité économique et financière est dès lors mise en danger à la suite de l'utilisation d'une monnaie nationale, même lorsqu'elle est considérée comme étant «forte» vu son taux de change, pour le règlement des paiements internationaux. En effet, l'histoire monétaire montre que les pays (comme le Royaume-Uni au XIX^{e} siècle et les Etats-Unis au XX^{e} siècle) dont la monnaie nationale est utilisée en tant qu'«actif de réserve international» se trouvent tôt ou tard au centre d'une grave crise financière du fait de cette utilisation, contraire à la nature bancaire de la monnaie.

Personne ne peut par conséquent se réjouir – ne serait-ce qu'en Chine – de l'inclusion du yuan dans le gotha des monnaies utilisées au-delà des frontières de leur système bancaire, parce que cela va provoquer une autre crise systémique dans un avenir assez proche. Il faudrait en réalité respecter l'étymologie du renminbi et réserver son utilisation au peuple chinois, plutôt que d'«internationaliser» l'utilisation d'une entité qui n'a aucun pouvoir libératoire au-delà des frontières nationales. Les banques actives au plan global devraient honnêtement tirer la sonnette d'alarme, au lieu d'en tirer des profits indus avant le prochain déluge et sauve-qui-peut dans la finance débridée. ■

Vous voulez avancer avec agilité sur le marché.
Prenez le temps d'en parler avec nous: LGT Bank (Suisse) SA, téléphone 022 318 65 00

LGT. Votre partenaire pour des générations.
À Bâle, Berne, Genève, Lugano, Zurich et sur plus de 15 autres sites dans le monde. **www.lgt.ch**

LGT Private Banking

Valentine Goby &
Lauréates du Prix de

FANNY DION

& Aline Helg
es lecteurs de L'Hebdo

Livres. Le roman «Un paquebot dans les arbres» de la Française Valentine Goby et l'essai «Plus jamais esclaves!» de la Genevoise Aline Helg remportent le Prix des lecteurs de L'Hebdo 2016, organisé en collaboration avec Payot Libraire. Deux superbes lauréates.

DOSSIER RÉALISÉ PAR ISABELLE FALCONNIER

SAMUEL RUBIO

Valentine Goby, les dessous des trente glorieuses

Vous racontez, en introduction d'«Un paquebot dans les arbres», comment, alors que vous visitez le sanatorium d'Aincourt, non loin de Paris, l'un des plus vastes construits au XXe siècle, une femme vous interpelle puis vous livre son histoire, qui servira de déclencheur au roman. Véridique?
Absolument. Un ami m'avait parlé d'Aincourt. Intriguée, j'étais allée voir de mes propres yeux. J'étais effarée par le mauvais état du bâtiment, pourtant classé. J'ai demandé la permission d'entrer, et une femme qui était sur place a commencé à me raconter ses souvenirs d'enfance. Son histoire m'a touchée, notamment la relation à son père, qui a fait écho à la mienne, racontée dans *Baumes. Un paquebot dans les arbres* est à la fois l'histoire de cette femme mais aussi la mienne: une histoire intime et collective à la fois. Nous avons fait un pacte, comme je l'ai fait avec d'autres personnes qui m'ont confié leur histoire: si les événements factuels sont conformes à ce qui m'est raconté, j'habite ensuite cette histoire à ma façon. Naît alors une troisième histoire, ni celle de l'inspiratrice initiale, ni la mienne propre, mais la nôtre, celle dont le lecteur va s'emparer.

Qu'est-ce qui vous a touchée dans l'histoire de la jeune Mathilde, dont les parents se retrouvent au sanatorium et qui tient alors sa famille à bout de bras, puis lutte contre les services sociaux qui s'en mêlent?
La résistance dont elle fait preuve, avant tout. Mes romans parlent souvent de résistance, me suis-je rendu compte récemment. Mathilde résiste, ou tente de résister, à la fatalité, à la maladie, à la fragilité humaine, à l'injustice. Elle n'est encore qu'une enfant à une époque où l'on ne prenait pas en compte les besoins spécifiques des enfants. Elle refuse de renoncer à la dignité et à la liberté. Elle fait preuve de persévérance, de courage, de pugnacité, d'une certaine folie aussi, dans un environnement initialement heureux qui se délite.

La tuberculose, la manière dont elle était perçue à l'époque, est au cœur de votre roman. A-t-on oublié à quel point elle a marqué, et longtemps, notre société?
La tuberculose n'était pas une maladie honteuse comme la syphilis, transmise sexuellement, ni de pauvre, car son grand pouvoir contagieux rendait tout le monde égal devant elle. Un vaccin existe dès les années 1920, mais la vaccination est encore rare dans les années 1950, faute d'argent ou de sécurité sociale, ou parce que le vaccin n'est pas sûr. C'est une maladie qui fait peur: les malades, qui en meurent avec quasi-certitude après quelques mois ou années, deviennent des parias. C'est une maladie laide, déformante: entre-deux-guerres, on pratique beaucoup la chirurgie, en enlevant des morceaux de poumons atteints.

> *« J'aime prendre ma loupe pour m'intéresser aux détails du grand angle. »*
> **VALENTINE GOBY**

Vous souhaitez aussi, à travers ce livre, montrer une face plus sombre, méconnue, des trente glorieuses...
Ces décennies officiellement radieuses commencent à exister lorsqu'elles sont terminées, depuis la fin des années 1970. En 1952, les trente glorieuse n'existent pas. Après coup, la France, l'Europe se sont rendu compte que, sur le plan global, le contexte socioéconomique n'avait jamais été aussi bon, en termes de progrès scientifiques, de pouvoir d'achat, d'avancées sociales. Mais pas pour tout le monde. Cela m'intéressait de briser le miroir. J'aime prendre ma loupe pour m'intéresser aux détails du grand angle, déceler ce qui fait tache dans un ensemble, observer les à-côtés.

Mathilde est un extraordinaire personnage de femme, tout comme Charlotte dans «L'antilope blanche», Henriette dans «Des corps en silence» ou Mila dans votre précédent «Kinderzimmer»...
En tant qu'écrivaine, on se cherche des miroirs, des modèles. Je suis fascinée par l'espèce humaine, qui se cherche une vie même dans le désespoir. Je vais chercher des personnages qui incarnent cette force de vie envers et contre tout. Et je viens d'une lignée de femmes puissantes qui m'ont transmis le goût du combat et la quête de la lumière. Mes héroïnes procèdent peut-être toutes du même personnage qui se déplacerait dans le temps et l'espace. ■ IF

«Un paquebot dans les arbres». De Valentine Goby. Actes Sud, 252 p.

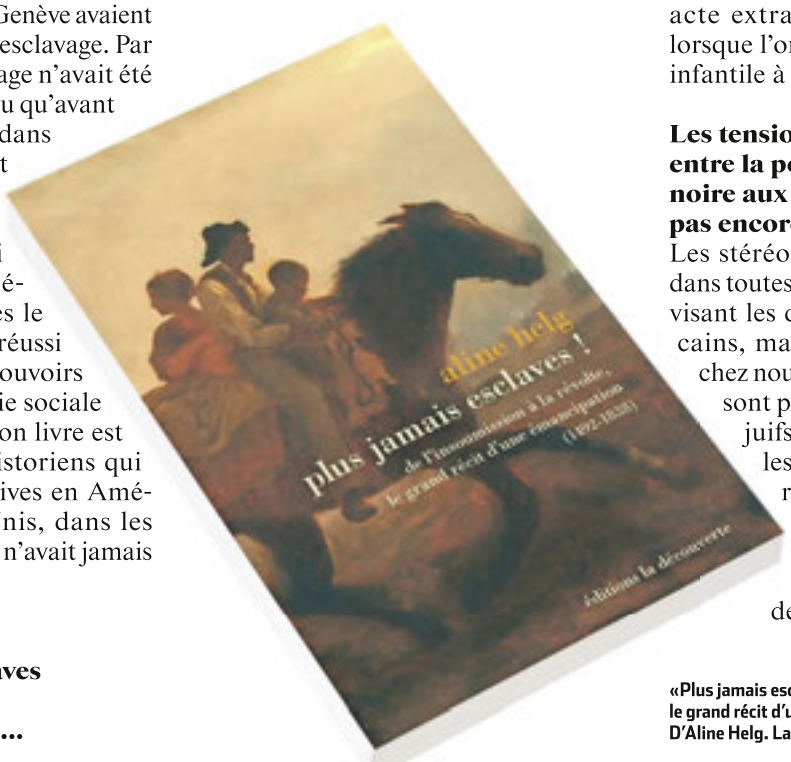
Aline Helg raconte la libération des esclaves

Comment ce sujet s'est-il imposé à vous?
J'ai toujours été perturbée par la question des inégalités et des injustices sociales. Jeune, chez mon grand-père, j'avais découvert un livre sur les races humaines, du début du XX[e] siècle, dans lequel figuraient tous les stéréotypes que nous connaissons. Plus tard, en rédigeant une thèse sur l'éducation en Colombie, j'ai retrouvé ces mêmes théories raciales, contre les Indiens et les Noirs, opposés aux «bons» immigrés européens qui allaient «blanchir» la population. J'ai décidé d'étudier les théories raciales latino-américaines, m'intéressant à la manière dont les populations victimes confrontaient la discrimination, notamment les Afro-Cubains. J'ai vécu en Argentine, à Cuba, en Colombie... J'ai émigré au Texas en 1987 pour y rester jusqu'en 2003, un Etat très inégalitaire. Partout, j'étais face aux questions raciales!

Quel a été le point de départ de l'écriture de cet essai?
Revenue en Suisse, j'ai réalisé que mes étudiants de l'Université de Genève avaient de nombreux préjugés sur l'esclavage. Par exemple, l'idée que l'esclavage n'avait été brutal qu'aux Etats-Unis. Ou qu'avant l'abolition, tous les Noirs dans les Amériques étaient esclaves et tous les esclaves Noirs. J'ai voulu montrer que l'esclavage avait sévi dans l'ensemble des Amériques, mais aussi que, dès le début, des esclaves avaient réussi à se libérer: partout, les pouvoirs avaient dû créer la catégorie sociale des «libres de couleur». Mon livre est fondé sur 400 études d'historiens qui sont allés fouiller les archives en Amérique latine, aux Etats-Unis, dans les Caraïbes et en Europe. Cela n'avait jamais été fait.

Vous montrez que l'émancipation des esclaves a commencé bien avant l'abolition de l'esclavage...
Oui, les esclaves ont développé des stratégies étonnantes pour s'émanciper, notamment le marronnage (la fuite) ou le rachat de leur liberté. En ce qui concerne les révoltes, les historiens les ont longtemps favorisées. Mais en lisant les procès de l'époque, on s'aperçoit qu'il s'agissait souvent de complots découverts sous la torture avant qu'il y ait eu révolte. En fait, les révoltes massives ont été exceptionnelles, quand des esclaves réalisaient que le système de domination craquait de toutes parts, comme à Saint-Domingue après 1789: la révolution haïtienne libère les 400 000 esclaves de la colonie française.

> *« Les stéréotypes racistes sont encore là dans toutes les Amériques. »*
> **ALINE HELG**



Les récits historiques privilégient la figure de l'esclave noir mâle héroïque. Pourtant, les femmes se seraient davantage affranchies que les hommes...
Les historiens ont en quelque sorte recherché des Che Guevara avant l'heure. Ils ont négligé les autres formes de libération, comme le rachat, pratiqué surtout au Brésil et en Amérique espagnole. Les femmes ont été plus nombreuses à s'émanciper de cette façon. D'abord parce qu'il était moins difficile d'accumuler l'argent pour acheter sa liberté dans les villes où la majorité des esclaves était des femmes, comme lavandières ou colporteuses. C'était un processus de cinq ou dix ans qui exigeait de travailler en surplus de ce que l'on devait à son maître, jusqu'à obtenir son certificat de liberté. J'ai aussi trouvé dans des archives paroissiales des cas bouleversants de mères esclaves qui avaient fait enregistrer leur enfant comme libre à leur baptême. Elles avaient économisé suffisamment pour acheter la liberté du bébé à la naissance. C'était un acte extraordinaire d'espoir, surtout lorsque l'on connaît le taux de mortalité infantile à l'époque.

Les tensions sont vives aujourd'hui entre la police et la communauté noire aux Etats-Unis. L'histoire n'a pas encore été bien digérée?
Les stéréotypes racistes sont encore là dans toutes les Amériques, non seulement visant les descendants des esclaves africains, mais les Amérindiens. Et aussi chez nous, où des stéréotypes séculaires sont périodiquement ravivés, sur les juifs, les Arabes, les migrants ou les Roms. D'où l'importance des recherches des historiens: pour montrer que derrière ces «catégories sociales», il y a des hommes et des femmes acteurs de leur histoire. ■ IF

«Plus jamais esclaves! De l'insoumission à la révolte, le grand récit d'une émancipation (1492-1838)». D'Aline Helg. La Découverte, 420 p.

«UN ROMAN LUMINEUX!»

Le commentaire d'Anne Bisang, directrice du Théâtre populaire romand de La Chaux-de-Fonds et présidente du jury du Prix du roman des lecteurs de L'Hebdo.

KEYSTONE SALVATORE DI NOLFI

«La photo sur la couverture d'*Un paquebot dans les arbres* provoque en moi un mouvement de recul. Je la trouve un peu racoleuse. La petite fille en blanc sur l'image se jette en l'air dans une étrange torsion corporelle. Il faut au récit une vingtaine de pages pour me désarmer tout à fait. Je plonge. Et plus je plonge, plus les profondeurs du livre de Valentine Goby m'émeuvent et m'éveillent. J'ai dit en séance de jury que c'était un livre nécessaire. On ne peut oublier le trajet de Mathilde, enfant rebelle dont la révolte grandit au fil des pages à mesure que se déploie sa lucidité. Alors que la société d'après-guerre s'apprête à fêter les trente glorieuses, une famille est minée par les effets dévastateurs de la tuberculose. Effets sur les corps, bien sûr, mais aussi et surtout sur les liens sociaux. L'auteure ne nous épargne rien de cette chute. Mais le livre n'en demeure pas moins lumineux. Car il est nourri d'une lumière intense, celle d'une quête de la conscience et de la justice.» ■

«UN ESSAI NÉCESSAIRE»

Le commentaire de Pascal Couchepin, ancien président de la Confédération et président du jury du Prix de l'essai des lecteurs de L'Hebdo.

KEYSTONE JEAN-CHRISTOPHE BOTT

«Je suis heureux que le jury du meilleur essai de l'année ait attribué son prix à M^me^ Aline Helg, professeure à l'Université de Genève, pour son livre *Plus jamais esclaves! De l'émancipation à la révolte*. On connaît assez bien l'histoire de la traite des Africains déportés vers les Amériques. On sait l'importance du commerce triangulaire entre l'Afrique, les Amériques et les ports européens, dont Nantes. L'approche de M^me^ Helg est originale. Elle décrit les stratégies utilisées par les esclaves, individuellement ou collectivement, pour échapper à leur sort. Le courage, décuplé par le désespoir, a suscité de nombreuses initiatives. *Plus jamais esclaves* les dépeint avec précision, dans un style qui fait de cet essai une sorte de livre d'aventures qui serait en même temps un hommage au génie humain qui repousse l'humiliation et les souffrances sans fin de l'esclavage. Beaucoup d'esclaves ont essayé d'échapper à leur sort. Nombreux sont ceux qui ont payé par le supplice leur espérance. Quelques-uns, plus nombreux qu'on aurait pu l'imaginer, ont réussi. Tous honorent l'humanité.» ■

EDDY MOTTAZ

LEA KLOOS

REMERCIEMENTS

Merci aux dix membres du jury du Prix des lecteurs catégorie romans: Chantal Boivin (Orsonnens), Alexandra Borgeaud (La Tour-de-Peilz), Anémone Cramatte (Bure), Jean-Luc Dutoit (Lausanne), Naël Lafer (Genève), Jean-Michel Larsen (Genève), Nathalie Marion (Grandcour), Francine Milea (Lausanne), Fabienne Oechsner (Lausanne) et Céline Zufferey (Fribourg).
Merci aux dix membres du jury du Prix des lecteurs catégorie essais: Melissa Anderson (Cernier), Agatha Betkowski (Pully), Isabelle Billaud (Châtel-Saint-Denis), André Borloz (Bôle), Roland Daettler (Grand-Lancy), Méloé Gennai (Berne), Delphine Julen (Nyon), Georges Maeder (Genève), Selma Tissieres (Corseaux).

Merci à nos partenaires: PAYOT LIBRAIRE · fppl · LAUSANNE PALACE · FONDATION ADAM MICHALSKI POUR L'ÉCRITURE ET LA LITTÉRATURE · CARAN D'ACHE Genève

RÉSISTANCE
La consigne de Yoann Bourgeois à ses danseurs: «Essayez de tenir debout!»

GERALDINE ARESTEANU

«Celui qui tombe» tient debout

Théâtre. Invitée coup de cœur du Passage à Neuchâtel puis de Vidy à Lausanne, la Compagnie Yoann Bourgeois ose une chorégraphie acrobatique, alliant avec une grâce intrépide cirque et comédie humaine, qui laisse des traces et des images indélébiles.

DOMINIQUE ROSSET

«Celui qui tombe» est un défi permanent au vide, au vertige, à la gravitation, à l'équilibre, aux forces centrifuges, à la concentration vitale. Créé lors de la Biennale de la danse de Lyon, en 2014, ce spectacle est né des arts du cirque – ceux qui adressent un pied de nez aux lois que l'on dit naturelles et provoquent chez le spectateur de tout âge un délicieux mélange de frissons et d'envie.

Imposant trapèze volant de près de 2 tonnes, un plateau de bois massif, accroché à des câbles, descend des cintres en grinçant, oscillant dans des mouvements de bascule saccadés, au gré de secousses menaçantes, soudaines, contradictoires. Trois femmes et trois hommes, «une petite humanité», coexistent sur cette surface glissante de 6 mètres sur 6 qui tangue et semble vivre sa vie propre – sans balustrade ni filets. Durant une heure, les six danseurs acrobates en habits de ville – non de lumière – vont tester des stratégies de survie et de survol, mobiliser leurs corps, seuls, à deux ou ensemble, sans cesse à l'affût des mouvements de la machine folle.

Concepteur et chorégraphe de cette audacieuse traversée du vide, Yoann Bourgeois en résume l'enjeu essentiel qui était de «rendre les rapports de force perceptibles» et ne faire que cela. «Je propose une dramaturgie, au sens originel, un tissage d'actions, un théâtre d'actions, décrit-il avec une passion retenue. Je voulais ne m'atteler qu'aux phénomènes physiques et créer un déroulement implacable, une interaction permanente entre un dispositif mécanique et les êtres qui lui résistent.»

L'IMPROVISATION HUMAINE

Au fil des différents chapitres du spectacle, le plateau va passer de l'horizontale à la verticale, ou se balancer, ou se mettre à tourner très vite: «Nous avons dû chercher la limite de la vitesse de rotation à ne pas dépasser, précise l'artiste de Grenoble, formé aux arts du cirque. La zone d'inconfort que j'impose aux interprètes exige de leur part une extrême vigilance. Elle leur insuffle aussi une qualité de présence particulière.» Yoann Bourgeois rappelle la seule et unique consigne qu'il leur donnait lors de l'élaboration du spectacle: «Essayez de tenir debout!» Le spectateur ressent lui-même l'urgence de cette résistance, de cette intelligence à la fois physique, concrète, mais aussi évidemment, comme le suggère le metteur en scène, «existentielle».

Alternant ou juxtaposant des attitudes corporelles combatives, souples, toniques, poétiques, individuelles ou collectives, *Celui qui tombe* incarne l'improvisation humaine perpétuelle face aux éléments. En réalité, l'écriture du spectacle est extrêmement précise et stricte. Les seules données variables sont les plages nécessaires aux danseurs pour retrouver leur équilibre à l'issue d'une séquence, dans les grincements des cordages – en attendant les assauts ou soubresauts suivants...

Bruit des pas, grincements du plateau: les musiques sont celles des corps et des objets. Mais Yoann Bourgeois a aussi choisi des *hits* – de *My Way* à Purcell, de Maria Callas à Beethoven ou aux voix nues des danseurs, dans la fragilité de leur épuisement: «J'ai pris, dans des registres différents, des morceaux que les gens peuvent immédiatement situer. C'est une façon de donner des clés de lecture supplémentaires: je suis convaincu qu'un spectacle est encore plus magique quand on peut en suivre le parcours!»

Yoann Bourgeois vit en montagne, face aux forces de la nature qui le dépassent et l'apaisent. Elles remettent cet homme anxieux «au bon endroit, à sa juste place». *Celui qui tombe* recèle une part de cette sérénité, une grâce de vertige, de haute voltige. ■

Neuchâtel, Théâtre du Passage. Ve 28 à 20 h, sa 29 à 18 h. www.theatredupassage.ch
Lausanne, Théâtre de Vidy. Me 9, je 10, ve 11 à 19 h, sa 12 à 17h. www.vidy.ch

ARTLAB
Le nouveau bâtiment de l'EPFL accueille un espace d'expérimentation muséale.

Pour en finir avec les mots musée et beaux-arts

Politique culturelle. La Société vaudoise des beaux-arts renommée Arts Visuels Vaud, le Pôle muséal Plateforme 10, des mcb-a ou des nest: autant de changements qui soldent le passé.

LUC DEBRAINE

Si l'inconscient est davantage dans le langage qu'en nous-mêmes, comme le pensait Jacques Lacan, voici des exemples. L'art et les musées sont aux prises avec de tels changements qu'ils n'en finissent pas de changer de nom. Savent-ils encore comment ils s'appellent? En Suisse romande, c'est une valse-hésitation. Le projet de Pôle muséal à Lausanne a été renommé Plateforme 10. Exit la Société vaudoise des beaux-arts, voici Arts Visuels Vaud. A l'EPFL, le projet Under One Roof n'aura pas vécu longtemps: il s'appelle désormais ArtLab.

Toujours sur le même territoire, mais ailleurs aussi, le mot musée n'a plus la cote. Trop vermoulu, trop ressemblant à ce que Paul Valéry en disait en 1923: «Des solitudes cirées qui tiennent du temple et du salon, du cimetière et de l'école.» Alors va pour Chaplin's World ou pour le nest. Les acro-

PLATEFORME 10
La pose de la première pierre du futur mcb-a, à Lausanne le 6 octobre. L'expression «Pôle muséal» a vécu.

nymes, bien plus contemporains, sont privilégiés: mcb-a, mudac, mamco, à l'exemple américain des MoMA, Met, Moca ou Lacma. «Nous n'allons plus dans des musées, mais à la Tate, au Guggenheim, au Stedelijk, au Louvre, à Beaubourg», constate Jean-Paul Felley, codirecteur du Centre culturel suisse, à Paris. Le musée n'est plus, il est un centre, un monde, un univers, un nid, une plateforme...

Laurent Golay, le directeur du Musée historique de Lausanne, anciennement Vieux Lausanne ou Ancien Evêché, est confronté au double handicap de musée et historique. Quand son institution, actuellement en travaux, rouvrira à la rentrée 2017, elle pourrait être baptisée MHL. Ou autre chose.

Laurent Golay est aussi le responsable de feu la Société vaudoise des beaux-arts, âgée d'un siècle et demi. Mais qui veut encore du terme beaux-arts? Voilà longtemps que l'école de Lausanne est appelée ECAL. «Nous avons toujours soutenu la création artistique du canton, mais l'expression beaux-arts est désormais en décalage avec une réalité aussi faite de photographie, de vidéo, d'installation, de performance...» juge Laurent Golay. Jadis, il y avait des arts beaux et moins beaux, donc une hiérarchie. Ce n'est plus le cas: bienvenue à Arts Visuels Vaud (AVV).

Les acronymes, bien plus contemporains, sont privilégiés: mcb-a, mudac, mamco, à l'exemple américain des MoMA, Met, Moca ou Lacma.

IL FAUT COM-MU-NI-QUER

Nous sommes en 2016, il faut communiquer. Surtout si l'ex-Société vaudoise des beaux-arts comptait autrefois 600 membres mais n'en recense aujourd'hui plus que la moitié, et que la moyenne d'âge tourne autour des 65 ans. Elle a confié son image vieillissante à l'agence de communication WGR, qui lui a conçu un nouveau logo élégant, ainsi qu'un site internet qui décrit efficacement toutes les activités d'Arts Visuels Vaud. Le soutien à la création et l'animation de la scène artistique seront renforcés, des cycles de conférences seront lancés dès l'an prochain, des efforts seront consentis pour attirer de jeunes membres. Voilà AVV enfin paré pour le XXIe siècle, elle qui a été créée en 1869.

Une fois encore, ces mutations de langage ne sont que le reflet des transformations rapides de l'art et du musée. Celui-ci a toujours été en crise existentielle, se ■■■

STADES
D'hier à demain
13.10.16 – 07.05.17

LE MUSÉE OLYMPIQUE

© TOKUJIN YOSHIOKA DESIGN

Partenaire officiel du Musée Olympique : UBS

demandant de quoi son avenir serait fait. Au début du XXe siècle, rappelle l'ouvrage collectif *Museum of the Future* (Ed. JRP Ringier/Presses du Réel), Gertrude Stein affirmait qu'on ne pouvait à la fois se dire «moderne» et «musée», tant les termes étaient contradictoires. Les années 1960 et 1970 ont violemment questionné le vieux modèle et exigé sa démocratisation, alors que démarrait une «Machine à culture» à Beaubourg. Mais le musée n'a jamais été aussi secoué qu'aujourd'hui: ses fonctions, moyens, définitions et même son existence sont remis en question, comme le constate Catherine Grenier dans *La fin des musées?* (Ed. du Regard).

NOUVELLES CONCURRENCES

C'est un double mouvement paradoxal: l'ancienne institution est en crise, mais son succès est immense. Il s'en crée partout, en particulier en Asie, au Moyen-Orient, en Europe centrale, en Amérique du Sud. Le plan pluriannuel de la politique culturelle de l'Etat chinois prévoit la création de centaines et de centaines de musées, dont «le plus grand du monde», à Pékin, dessiné par Jean Nouvel.

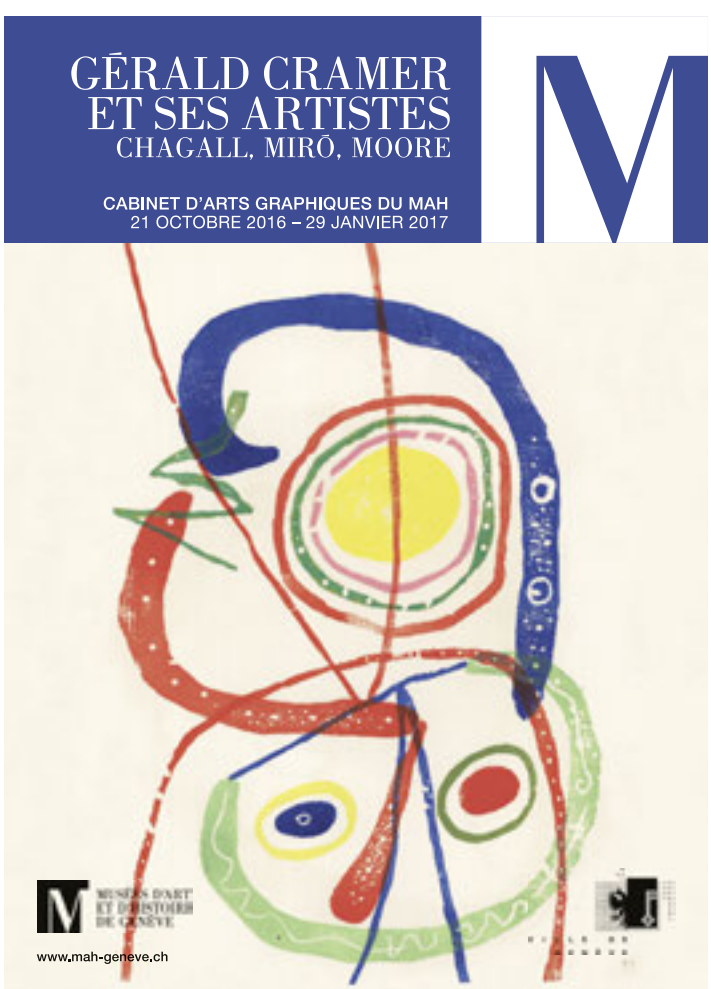
Si elles se multiplient, ces institutions souffrent désormais des coûts élevés de l'art moderne et contemporain, ce qui contrarie leur volonté d'acquisition. Elles sont de plus en plus dépendantes des philanthropes et mécènes, ainsi que soumises à la concurrence des galeries les plus ambitieuses, des collectionneurs privés, des biennales qui, elles aussi, se développent dans le monde entier.

Surtout, c'est la mission première des musées qui est aujourd'hui discutée. Collecter, conserver, exposer ne suffisent plus. A nouveaux publics, nouvelles responsabilités. Comme de créer du lien social, d'organiser des événements rassembleurs, de susciter des collaborations inédites, de produire de l'innovation, de mixer les disciplines. C'est le «musée polymorphe» ou «musée campus» qu'entrevoit Catherine Grillet dans son ouvrage. Un incubateur d'idées qui correspond bien au modèle de l'ArtLab de l'EPFL, qui sera inauguré le 3 novembre.

Le nouveau bâtiment, une flèche de 250 mètres de longueur, sera consacré aux humanités numériques, dont un espace d'expérimentation muséale. Les nouvelles technologies au service de l'histoire de l'art, en somme. Les pixels et les algorithmes, l'ultrahaute définition et la réalité augmentée à l'aide de la lecture des œuvres. Une piste d'avenir. Pas la seule, certes, mais une voie digne d'être explorée. ■

ARTS VISUELS VAUD

IDENTITÉ Pour son nouveau logo, l'ex-Société vaudoise des beaux-arts a fait appel à l'agence WGR.



Le beau retour des Pretenders

Musique. Le groupe emmené depuis la fin des seventies par Chrissie Hynde publie un formidable dixième album produit par le guitariste et chanteur des Black Keys.

STÉPHANE GOBBO

Alors qu'on n'attendait plus rien des Pretenders, de ce groupe désormais daté, auteur depuis le début des années 2000 de deux albums honnêtes mais anecdotiques, voilà qu'il revient avec *Alone*. Un enregistrement réjouissant et mélodique, puisant autant dans la pop que dans le blues, là où jadis seule l'énergie rock importait. Elaboré en compagnie de Dan Auerbach, moitié des décapants Black Keys, ce disque devait être à l'origine le second effort solo de Chrissie Hynde, avant qu'elle ne se décide à réactiver les Pretenders. Peut-être par pur calcul commercial, car elle a travaillé sans Chambers et que les deux autres membres originels sont morts... Mais cela ne change rien à la qualité de ce dixième album studio.

Née en 1951 à Akron, dans l'Ohio, Chrissie Hynde débarque en Angleterre en 1973, juste avant que la déferlante punk ne secoue l'industrie musicale. C'est d'ailleurs aux côtés de Mick Jones, futur guitariste des Clash, qu'elle débute au sein de Big Girls Underwear, après une première collaboration avec son compatriote Mark Mothersbaugh, qui fondera peu après Devo. A la suite de sa rencontre avec l'écrivain et journaliste Nick Kent, elle rejoint un temps la rédaction du *New Musical Express*, avant que Malcolm McLaren – le manager des Sex Pistols – ne lui propose de rejoindre les Masters of the Backside, un groupe qui deviendra The Damned après son départ.

Si le début de carrière de l'Américaine semble fait d'une succession de rendez-vous ratés et de faux départs, tout s'accélère à partir de 1978. S'ouvre alors l'ère du post-punk, qui verra des deux côtés de l'Atlantique un nombre incalculable de formations explorer de nouveaux territoires. Hynde rencontre Pete Farndon, James Honeyman-Scott et Martin Chambers, et forme The Pretenders, dont elle devient la chanteuse et guitariste. Après quelques singles, le quatuor sort en 1980 *Pretenders*, un premier album qui, à la faveur de quelques titres fédérateurs – *Kid*, *Precious* – combinant urgence punk et harmonies glam, connaît un joli succès. ■

«Alone». De The Pretenders. BMG/Warner.

Nareh Arghamanyan
Kit Armstrong
Rudolf Buchbinder
Cameron Carpenter
Alexej Grolatch
Igor Levit
Louis Schwizgebel
Grigory Sokolov
Georgy Tchaidze
Andrew Tyson
Lars Vogt & amis

Les billets pour le festival de Pâques 2017 seront mis en vente à partir du 7 nov 2016

Murray Perahia
Academy of St Martin in the Fields

Maria João Pires
Orchestre de chambre de Bâle
Trevor Pinnok

... et de longues nuits de jazz
dans les plus beaux bars de Lucerne
« Piano Off-Stage » | 22 – 27 novembre 2016

billets et renseignements
+41 (0)41 226 44 80
www.lucernefestival.ch

Le hackeur, entre ado surdoué et informaticien autiste

Cinéma. **A l'occasion de la sortie de «Snowden», d'Oliver Stone, retour sur la figure du pirate informatique et ses différentes représentations à l'écran au cours des décennies.**

CHRISTOPHE PINOL

Des doigts qui pianotent frénétiquement sur un clavier, une paire de lunettes où se reflètent des lignes de codes filant sur un écran... Détenteur d'un art secret, le hackeur fascine depuis longtemps, cambriolant les systèmes informatiques des gouvernements ou s'introduisant dans les fichiers de la police. Tout-puissant derrière son ordinateur, mais terré dans un sous-sol et entouré de boîtes de pizza vides, il ne jouit pas d'une image très glorieuse dans l'imaginaire collectif. Et pourtant, le cinéma et les séries télé ont souvent cherché à redorer son blason. On se souvient d'une Angelina Jolie très sexy dans *Hackeurs* (1995) ou de Chris Hemsworth, le dieu Thor *himself*, jouant les pirates informatiques musclés dans *Hackeur* (2015), sans compter les jolies informaticiennes des équipes des séries *NCIS* ou de *Castle*.

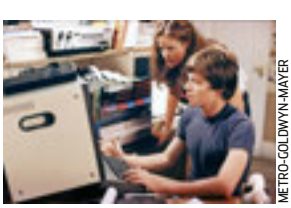
Oliver Stone, lui, avec son biopic un peu trop sage consacré à Edward Snowden et sobrement intitulé *Snowden*, s'inscrit forcément dans une dimension plus réaliste. Pour retracer la vie de cet ancien crack informatique de la CIA, qui avait révélé en 2013 les illégalités du gouvernement états-unien qui surveillait notamment appels et e-mails de millions d'Américains, il est bien forcé de coller au véritable personnage – ici campé par Joseph Gordon-Levitt. Même air chétif, mêmes lunettes de premier de la classe, son Snowden réunit une bonne partie des idées reçues généralement attribuées au hackeur: soldat et sportif médiocre, mi-intello mi-geek – il cite aussi bien Henry David Thoreau que *Star Wars* parmi ses influences majeures –, virtuose de l'ordinateur...

Pourtant, le véritable Snowden n'est généralement pas considéré comme un hackeur à part entière. «Techniquement, il n'a rien accompli d'extraordinaire», explique Paul Such, expert en sécurité informatique et fondateur de la société Hacknowledge, basée à Morges. Selim Krichane, assistant diplômé à la section histoire et esthétique du cinéma de l'Université de Lausanne et auteur de travaux sur les hackeurs au cinéma, y voit pourtant une similitude: «Ce qui rapproche Snowden des hackeurs, c'est sa dimension politique. Ces dix dernières années, leur visage a considérablement changé dans les films. La notion de «hacktivisme» *(contraction de hackeur et d'activisme, ndlr)* est devenue prépondérante et le hackeur est de plus en plus associé à cette figure du lanceur d'alerte. C'est ce qu'on retrouve dans les films sur Assange et Snowden, *Le cinquième pouvoir* (2013) et *Citizenfour* (2015), mais elle est aussi très présente dans la série *Mr. Robot* (2015).»

ADO CURIEUX ET SURDOUÉ

On est donc loin des premiers pas du hackeur au cinéma, il y a trente-trois ans, avec *Wargames*. On y voyait un tout jeune Matthew Broderick pirater le système informatique de son école pour changer ses notes avant de manquer de déclencher une troisième guerre mondiale en se connectant par erreur sur le serveur de l'armée américaine. «A l'époque, continue Selim Krichane, l'image du hackeur est associée à celle d'un ado, un délin-

TROIS HACKEURS EMBLÉMATIQUES



METRO-GOLDWYN-MAYER

«Wargames», de John Badham (1983)

Avant ce film, **les premiers pirates informatiques étaient passés plutôt inaperçus. Mais *Wargames* allait littéralement lancer une mode. Le personnage joué par Matthew Broderick serait en partie inspiré de Kevin Mitnick, un dieu parmi les hackeurs, qui aurait infiltré le système de défense aérospatial américain.**

WARNER BROS

«Matrix», de Larry et Andy Wachowski (1999)

A l'époque, **le film avait fait sensation dans le monde des hackeurs pour une scène où Trinity – incarnée par Carrie-Anne Moss – utilise un véritable programme conçu pour scanner de grands réseaux, Nmap. Depuis, l'agent Jason Bourne (Matt Damon) s'en est également servi dans *La vengeance dans la peau* (2007).**

UNIVERSAL CABLE PRODUCTIONS

«Mr. Robot», série créée par Sam Esmail (2015)

Actuellement diffusée **le lundi sur France 2, *Mr. Robot* marque un tournant dans la manière dont les hackeurs sont dépeints à l'écran, avec ici un héros politisé qui cherche à faire tomber une multinationale. La série est surtout la première à montrer pleinement les outils informatiques des pirates informatiques. ■ CP**

ENDGAME ENTERTAINMENT

«SNOWDEN» Dans le film d'Oliver Stone, Joseph Gordon-Levitt incarne un personnage réel, le lanceur d'alertes Edward Snowden. Ce dernier réunit toutefois plusieurs des idées reçues associées au hackeur: lunettes de premier de classe, sportif médiocre, mi-intello, mi-geek, virtuose de l'ordinateur.

quant juvénile curieux et surdoué mais qui entretient peu de relations sociales.» *Hackeurs* (1995) ou encore *Terminator 2* (1991) contribueront à entretenir le mythe avant que l'ado ne passe à l'âge adulte et se débarrasse de son côté freak pour se muter en héros, avec la démocratisation de l'internet dans les années 90. *Les experts* (1992) ou *Traque sur internet* (1995) montrent ainsi Robert Redford ou Sandra Bullock défendre la veuve et l'orphelin, un *laptop* sous le bras. Jusqu'à *Matrix* (1999) qui, lui, pousse les choses très loin puisque le hackeur a accès à la Matrice, au programme même qui régit notre vie.

Mais encore faut-il trouver le meilleur moyen de représenter la figure du pirate solitaire à l'écran. «Une attaque informatique se déroule souvent pendant plusieurs jours, précise Paul Such. Même chose quand il s'agit d'en parer une. On cherche des lignes de codes pour comprendre ce qui s'est passé, ça prend du temps... Ce n'est pas très visuel.» Aux réalisateurs de trouver alors le moyen de cadrer ces écrans d'ordinateur avec pertinence, ou aux acteurs d'apporter une certaine intensité à leur jeu, quitte à parfois verser dans le cabotinage, tels Hugh Jackman dans *Opération Espadon* (2001) ou Alan Cumming dans *GoldenEye* (1995).

> Hollywood fait aujourd'hui appel à des vrais experts en tant que consultants. Le pirate devient plus réaliste, on retrouve à l'écran ses vrais outils.

DE PLUS EN PLUS RÉALISTE

Finalement, les meilleures représentations du genre sont encore à aller chercher du côté de l'animation japonaise. Et pour cause: autant *Ghost in the Shell* (1995) que la série *Serial Experiments Lain* (1998) s'adressent avant tout à un public familier de l'ordinateur et qui est en mesure d'en comprendre les codes, conventions et symboles. Dans les années 2000, le hackeur opère encore une autre mue. Le voilà se découvrant soudain une forme d'autisme à l'instar de Chloe O'Brian et de Sheldon Cooper dans les séries *24 heures chrono* (2001) et *The Big Bang Theory* (2007) ou de Mark Zuckerberg dans *The Social Network* (2010). Un article paru dans le *Times* en 1994 et «diagnostiquant» Bill Gates comme souffrant du syndrome d'Asperger n'y est probablement pas étranger.

Vers quels horizons le hackeur va-t-il maintenant se tourner, après son récent virage politisé et engagé? Difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est que Hollywood fait aujourd'hui appel à des vrais experts en tant que consultants, comme pour *Mr. Robot* (2015) ou encore *Hackeur* (2015). Le pirate devient plus réaliste, on retrouve à l'écran ses vrais outils, des lignes de codes cohérentes... Le verra-t-on pour autant un jour effectuer ses actions en temps réel? «Il y a peu de chances, conclut Selim Krichane. Le cinéma n'a pas pour vocation de représenter la réalité. Il la façonne et la transforme nécessairement.» ■

«Snowden». D'Oliver Stone. Avec Joseph Gordon-Levitt, Shailene Woodley. Etats-Unis, 2 h 15. Sortie le 2 novembre.

Les Automnales, des histoires de cœur.

11-20 NOVEMBRE 2016

"Avec lui, mes journées croustillent."

J'♥

les automnales

VOTRE FOIRE À GENÈVE

PALEXPO | AUTOMNALES.CH

palexpo FEMINA GHI L'illustré Tribune de Genève one fm yes FM

Presented by Voting Partner

Budget

GENERATION YOUTUBE ON STAGE

VOTE NOW!

Tu as jusqu'au 13 novembre pour voter pour ta vidéo préférée au WEBVIDEOPREIS.CH

Award Show, 10 décembre 2016, StageOne Zürich

Presenting Partner

MIGROS

Blick am Abend usgang.ch VIDEOLIX

WEBVIDEOPREIS SCHWEIZ

Il était une fois Qiu Xiaolong...

Polar. Dans «Il était une fois l'inspecteur Chen», l'auteur chinois Qiu Xiaolong évoque l'enfance et la jeunesse de son personnage fétiche. Et certains pans de sa propre histoire.

MIREILLE DESCOMBES

LIONEL BONAVENTURE / AFP

RÉTROSPECTIF Qiu Xiaolong profite de l'enquête de son héros pour faire aussi le portrait d'une Chine encore meurtrie par son passé.

D'ordinaire, quand un roman se termine, l'histoire s'arrête. Impossible de savoir ce qui s'est passé après, et plus encore ce qui vient avant. Raconter, a posteriori, la jeunesse du personnage principal semble toutefois l'un des privilèges du polar. Après Henning Mankell dans *La faille souterraine* et Arnaldur Indridason avec *Les nuits de Reykjavik*, Qiu Xiaolong révèle à son tour les débuts dans la police de son enquêteur fétiche, fin lettré, poète et incorrigible gourmet. *Il était une fois l'inspecteur Chen* commence au début des années 70, pendant la révolution culturelle. Chen, encore enfant, y est confronté aux terribles vexations infligées à son père taxé, de «monstre noir».

Un peu plus tard, on retrouve notre héros fraîchement diplômé de l'université de langues étrangères de Pékin. Diplomate ou traducteur, vers quelle carrière va-t-il se diriger? Ce n'est pas à lui de décider. «L'attribution des emplois par l'Etat étant perçue comme un avantage du système socialiste, les jeunes avaient depuis longtemps renoncé à choisir par eux-mêmes», écrit Qiu Xiaolong. Un poste venait de s'ouvrir dans un commissariat de Pékin. La police ayant décidé d'augmenter son quota d'universitaires, il s'y retrouve affecté. Il n'a aucune expérience du terrain? Peu importe! Pour l'occuper, on lui confie la traduction d'un manuel de procédures de la police américaine. Que bien sûr jamais personne ne lira.

Très vite, le statut de «demi-flic au milieu des vrais flics» lui pèse. Pour passer le temps, Chen se met à lire des polars en anglais «avec le plus grand sérieux et en toute bonne conscience». Et puis un jour, à la cantine, le médecin légiste, un autre «canard solitaire», lui fait part d'une étrange découverte: le mort qu'on vient de lui confier avait mangé, au même repas, du caviar, de l'aileron de requin et des crevettes ivres. Qui pouvait bien être cet homme-là? Où avait-il pu faire une telle agape? Chen rend visite au chef de la brigade criminelle, l'inspecteur Ding, pour lui soutirer quelques informations. Avec sa bénédiction et grâce à un ami fin gourmet, il réussit à identifier le mort. Il ne lui reste plus qu'à trouver l'assassin.

ENTRE FICTION ET RÉALITÉ

Qiu Xiaolong profite de cette enquête pour faire le portrait d'une Chine encore meurtrie par son passé. Fu, l'homme assassiné, était un commerçant de la Cité de la poussière rouge, un lieu cher à l'auteur. Affublée de l'étiquette capitaliste, la victime avait été spoliée sous Mao et même reniée par ses propres enfants avant d'être réhabilitée et grassement indemnisée. Comme toujours chez Qiu Xiaolong, la nourriture occupe une place centrale dans l'enquête. Après avoir lu *Il était une fois l'inspecteur Chen*, la saveur des petits pains frits tièdes ou de la soupe au poisson mandarin n'aura plus de secret pour vous.

A travers cette première enquête, Qiu Xiaolong – qui est né à Shanghai en 1953, vit aux Etats-Unis depuis plus de vingt-cinq ans et écrit en anglais – nous parle aussi de lui-même. L'enfance et la jeunesse de Chen, sa passion pour T. S. Eliot, son goût pour la poésie sont aussi les siens. Il s'en explique dans le préambule et nous offre, en guise de conclusion, une histoire vraie, et qui le hante depuis des années, celle de son amitié avec Lu Tonghao, un camarade de classe surnommé le Chinois d'outremer. Une histoire belle, forte, un peu triste, où la découverte de la littérature interdite s'accompagne d'une «ambitieuse campagne de «balayage gastronomique» de toutes les tavernes du coin». ■

Les fans de l'auteur compléteront la lecture d'«Il était une fois l'inspecteur Chen» avec un petit opuscule offert par l'éditeur, «Il était une fois Qiu Xiaolong», un portrait de l'auteur accompagné de 28 poèmes de l'inspecteur Chen.

«Il était une fois l'inspecteur Chen». De Qiu Xiaolong. Editions Liana Levi, 238 p.

Festival

Bach et ses pairs

Didon et Enée & The Fairy Queen de Purcell, par The English Concert, ouvrent les feux. Puis La Chapelle Rhénane chante l'intégrale des motets de Haendel associés à des pages instrumentales de Vivaldi. Côté Bach, Ottavio Dantone et son Accademia Bizantina proposent _L'art de la fugue_, Reinhard Goebel dirige _La Passion selon saint Matthieu_ avec le Tölzer Knabenchor et la Hofkapelle de Munich… La liste des chefs-d'œuvre n'est pas exhaustive. Cette fois encore, le bouquet de concerts, récitals et conférences du Festival Bach de Lausanne vise large et beau, explorant par ailleurs la musique nordique. Et deux Bach Days donnent carte blanche à de jeunes interprètes issus de l'Hemu, section classique et section jazz. ■ DR

Lausanne. Du di 30 octobre au sa 27 novembre, www.festivalbach.ch

Les livres que vous aimez

01	**Harry Potter et l'enfant maudit. Parties I et II** J. K. Rowling, Gallimard
02	**Et au centre bat le cœur. Chroniques d'un chirurgien cardiaque pédiatrique** René Prêtre, Arthaud
03	**Horrora borealis** Nicolas Feuz - Nicolas Feuz
04	**Guide des égarés** Jean d'Ormesson, Gallimard
05	**La fille du train** Paula Hawkins, Pocket
06	**La cabane. Lou, tome 7** Julien Neel, Glénat
07	**Sur la piste des ours de Berne. Les enquêtes de Maëlys, tome 12** Christine Pompéï, Raphaëlle Barbanègre, Auzou
08	**Toutes ces grandes questions sans réponse** Douglas Kennedy, Belfond
09	**Lettres à Anne [1962-1995]** François Mitterrand, Gallimard
10	**Deux frères. Ki et Hi, tome 1** Kevin Tran , Fanny Antigny, Michel Lafon

PAYOT

La critique de Stéphane Gobbo

DR

Katie (Hayley Squires) et Daniel (Dave Johns).

CINÉMA
LUI, DANIEL BLAKE, BROYÉ PAR L'ADMINISTRATION BRITANNIQUE

Cela a été dit et redit: le palmarès du 69e Festival de Cannes, délivré en mai par George «Mad Max» Miller, est des plus décevants, ne rendant pas hommage à une compétition de haute tenue. Mais quid de la Palme d'or offerte au vétéran Ken Loach, 80 ans, pour *Moi, Daniel Blake*? Un trophée qui s'ajoute à une première Palme obtenue en 2006 pour *Le vent se lève* et à une douzaine de récompenses secondaires obtenues à Cannes, à Venise et à Berlin, sans oublier un Léopard d'honneur reçu à Locarno en 2003. Le cinéaste britannique, héraut d'un cinéma social qu'ont depuis su renouveler les frères Dardenne, n'avait pas besoin de ce nouveau couronnement. Mais même s'il aurait été plus judicieux de sacrer un film plus audacieux, *Moi, Daniel Blake* n'en demeure pas moins une œuvre exemplaire, la meilleure de son auteur depuis *Sweet Sixteen* en 2002.

Le Daniel Blake du titre est un menuisier veuf, au chômage et proche de la retraite, se remettant tant bien que mal d'un accident cardiovasculaire. Son médecin le juge en incapacité de travailler, mais dans le même temps le service d'assurance invalidité le trouve apte et lui refuse ses indemnités. Reste l'assurance chômage, qui exige qu'il cherche un emploi. Mais comment se lancer dans des recherches lorsqu'un certificat nous interdit de travailler? Avec la finesse et la justesse qui le caractérisent, Loach livre le portrait d'un laissé-pour-compte pris dans les griffes kafkaïennes de l'administration, et qui va trouver un sens à sa vie en aidant une jeune mère de famille célibataire, fraîchement débarquée à Newcastle et au bord de la noyade tant elle est incapable d'assurer le minimum vital à ses deux enfants.

On retrouve dans ce film le Loach de *Kes* (1969) ou de *Riff-Raff* (1991), ce cinéaste engagé et humaniste se faisant le porte-parole des petites gens pour dénoncer les dysfonctionnements d'un pays dans lequel il ne se reconnaît pas. Avec la rigueur qui le caractérise dans la mise en scène et la tenue du récit, il signe un film bouleversant et ose des montées en puissance qui, fait rare dans son cinéma, provoquent des larmes. ■

«Moi, Daniel Blake». De Ken Loach. Avec Dave Johns et Hayley Squires. Grande-Bretagne/France/Belgique, 1 h 37.

Exposition

«Fembots»

Déjà présentée au Kunsthaus de Langenthal, cette étonnante exposition du duo zurichois Mediengruppe Bitnik a été reconfigurée pour le Centre culturel suisse à Paris. Les artistes-activistes du Net se sont intéressés au site de rencontres extraconjugales Ashley Madison, spectaculairement piraté en 2015. Les noms et coordonnées des utilisateurs du site avaient alors été rendus publics. C'étaient des hommes, à une écrasante majorité, ce qui a contraint Ashley Madison à créer des robots féminins, des *fembots*, chargés d'émoustiller les abonnés du site. Et surtout de les maintenir en ligne pour leur soutirer toujours plus d'argent. En consultant les données hackées, Mediengruppe Bitnik s'est aperçu qu'Ashley Madison avait 44 306 utilisateurs à Paris, lesquels n'avaient que 61 fembots comme interlocuteurs.

Les 61 jeunes femmes synthétiques, aux yeux couverts d'un loup, prennent ici vie sur autant d'écrans disposés dans le Centre culturel suisse. Elles baignent dans une lumière rose propice, récitant à tour de rôle et parfois en chœur leurs textes racoleurs. C'est spectaculaire et oppressant, offrant aux sens le spectacle peu rassurant de la face sombre de l'intelligence artificielle. L'envers du «*Don't be evil*» de Google dévoilé et mis en scène. ■ LD

Mediengruppe Bitnik, Centre culturel suisse, Paris, jusqu'au 4 décembre.

LUC DEBRAINE

Les robots féminins du site de rencontres Ashley Madison prennent vie sur 61 écrans au Centre culturel suisse de Paris.

SEBASTIEN MICKE

L'Américaine Joyce Maynard a déjà signé de nombreux romans et essais.

Joyce Maynard

La vie après le 11 septembre

Son roman a été l'un des premiers à s'emparer par la fiction de l'attentat du World Trade Center à New York. Paru en 2003 en anglais, il est enfin traduit chez l'éditeur Philippe Rey, qui nous fait (re)découvrir Joyce Maynard depuis *Long week-end* en 2010. *Les règles d'usage* raconte l'année qui suit le 11 septembre 2001 dans la vie de Wendy, 13 ans, dont la mère travaillait dans une des tours.

Subtil, poignant, lumineux, intimiste, il confirme que Joyce Maynard, née en 1953 dans le New Hampshire, est bien plus que la fille qui a eu une aventure avec J. D. Salinger, racontée dans *Et devant moi le monde*, bien plus même que l'adolescente surdouée qui écrit depuis qu'elle a 13 ans: une des auteures contemporaines qui savent le mieux saisir l'adolescence, ses obsessions, ses peurs, ses pulsions, ses énergies de vie et de mort – relire le fascinant *Homme de la montagne*.

Lorsque sa mère meurt, son père biologique se rappelle à son bon souvenir et Wendy décide de le rejoindre en Californie, laissant son petit frère et son beau-père adoré à New York. Découvrant tour à tour le chagrin, le deuil, la liberté, la vie, la solitude, les premiers amours, elle se reconstruit peu à peu tout en façonnant sa propre personnalité. Partir, revenir? Survivre, d'abord. ■ **IF**

«Les règles d'usage». De Joyce Maynard. Philippe Rey, 470 p.

ZURICH
SPONSOR PRINCIPAL

MONTREUX COMEDY Festival

1ER AU 5 DÉCEMBRE 2016

BILLETTERIE ET PROGRAMMATION SUR
MONTREUXCOMEDY.COM ET fnac

PARTENAIRE STRATÉGIQUE
RTS Radio Télévision Suisse

PARTENAIRES MÉDIA
L'HEBDO L'illustré RTS COULEUR 3
LE TEMPS TV8

CARAN D'ACHE
Genève

Concours «Courrier des lecteurs»
L'Hebdo et Caran d'Ache ont le plaisir d'offrir à
Alexandre Dupont-Willemin
à Hauterive, Neuchâtel,
Le stylo bille et le porte-mine
RNX.316 PVD Black Version
d'une valeur de **785 francs**.
Prix du meilleur
«Courrier des lecteurs»
paru dans *L'Hebdo* (N° 40 du 6 octobre 2016)

Caran d'Ache.
L'excellence
du Swiss Made
depuis 1915.

L'HEBDO

L'horreur au nom de la démocratie

L'Hebdo N° 42, «A propos de bombardements», chronique de Jacques Pilet

Enfin je lis un article équilibré qui pose les enjeux au Moyen-Orient et qui reconnaît l'arrogance et la vanité occidentales face à la situation en Syrie. L'Ouest a détruit l'Irak (où des centaines de personnes meurent encore chaque année grâce à l'intervention du criminel de guerre Bush, et je ne parle pas des victimes du conflit lié à l'EI) et, comme l'Ouest n'a rien appris, l'Ouest veut maintenant s'assurer que la Syrie suivra la même autoroute de mort.

L'Ouest refuse d'écouter, en fait d'entendre, les chrétiens syriens (après avoir béni le massacre des chrétiens irakiens) et toutes les personnes qui proposent des solutions pour éviter l'horreur et la destruction. Certains dirigeants sont en effet des monstres, mais les dirigeants de l'Ouest sont encore plus monstrueux puisqu'ils se cachent derrière la démocratie pour perpétuer l'horreur tout en contribuant à décrédibiliser totalement la démocratie qu'ils prétendent imposer par la mort et le sang. L'Ouest a serré la main de certains monstres lors de la Seconde Guerre mondiale et en a fait ses alliés. Vous savez tout comme moi que l'Ouest continue à serrer la main de certains monstres dans d'autres régions du monde (Afrique par exemple), à les recevoir et à les choyer. Dans la mesure où ces monstres obéissent aux ordres de l'Ouest, peu nous chaut qu'ils mettent en œuvre nos beaux principes démocratiques.

J'ai vécu treize mois en Syrie (pendant la guerre mais avant l'apparition de Daech) et je sais que nombre d'assertions occidentales sur l'attitude des Syriens de la rue face à leur président et à cette opposition démocratique qui leur promet le bonheur sont purs mensonges et propagande quasi soviétique de la belle époque. ■

Nom connu de la rédaction

Un espace de liberté à défendre

L'Hebdo N° 37, «Loi sur le renseignement: le choc de deux visions de la sécurité nationale» et «Les illusions de la loi», chronique de Jacques Pilet

Aux bien-pensants pour qui l'espace des libertés démocratiques et des droits de l'homme est sacré et intouchable, inquiets que trop d'accès aux renseignements restreigne nos libertés, je leur laisse la responsabilité de résoudre le dilemme suivant:

Comment la démocratie doit-elle «démocratiquement» museler une infime minorité marginale qui abuserait de cet espace de liberté pour imposer son prosélytisme agressif, des lois d'une idéologie contraire aux universels droits de l'homme et à sa dignité, bref qui utilise cet espace de liberté chèrement acquis pour justement aller à son encontre?

Cette liberté devrait plutôt nous permettre d'évoluer, de progresser bien au-delà d'une vieillotte pensée unique, imposée, minoritaire et immuable. [...] Qualifiée d'islamophobe et de raciste dès sa première tentative de défense, notre démocratie libérale hésite, tergiverse, ce qui fait les choux gras [...] des populistes.

La réponse dure à admettre serait-elle la tolérance zéro, l'intransigeance absolue mais juste et équitable envers tout piratage agressif de notre espace de dignité, de liberté et de respect? On a jeté par-dessus bord l'esclavage, la peine de mort, voté qu'une sœur hérite autant que son frère, que la minorité homosexuelle obtienne un statut administratif et familial digne, etc. Si on laisse ces acquis disparaître, l'âpre réalité dépassera vite la douce fiction de nos rêves. ■

Philippe Suter, Nyon

Un article de L'Hebdo vous a fait réagir? Vous voulez faire connaître votre point de vue? Exprimez-vous

L'HEBDO

**Courrier
Case postale
6682,
1002
Lausanne
E-mail
courrier.
hebdo@
ringier.ch
Merci de vous
en tenir à
1500 signes
au maximum
espaces
compris.
Toute lettre
peut faire l'objet
de coupes,
signalées
par (...).**

Ne nous trompons pas de cible

«Réalité technique et fiction diplomatique», blog de Jacques Neirynck

Le problème n'est pas de le nier [le réchauffement climatique] mais d'en comprendre les causes et de prendre les bonnes mesures.

Je regardais la courbe du recul des glaciers et, en moyenne, ils ont reculé de 1000 mètres entre 1850 et 1950, pendant une période où le forçage radiatif anthropique était encore négligeable...

Quoi qu'il en soit, la montée de la température n'est pas aussi catastrophique que certains voudraient nous le faire croire: la destruction des biotopes (forêts, mangroves...) est bien plus préoccupante, sans compter tous les pesticides que nous y déversons et qui se retrouvent dans notre nourriture. Des OGM totalement submergés par les insectes résistants ou l'apparition de super mauvaises herbes indestructibles ruinant la productivité de l'agriculture seront assez vite le problème numéro un. Ne nous trompons pas de cible, sans quoi notre espèce sera la prochaine en voie d'extinction. ■

Hubert Giot,
sur le site de «L'Hebdo»

Tirage Diffusé: 34 309 exemplaires
dont 33 706 exemplaires vendus (contrôlé REMP 2016)
Lectorat 156 000 (MACH Basic 2016-2)
ISSN 1013-0691
PARUTION: HEBDOMADAIRE
Abonnements Case postale 7289, 1002 Lausanne. Tél. 0848 48 48 02 (tarif normal). De 8 h 30 à 11 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 30.
1 an: Fr. 249.– (étudiants: Fr. 128.–), Avec pack numérique *L'Hebdo* offert 6 mois: Fr. 139.– (TVA incl.).
E-mail abos@ringier.ch

RÉDACTION
PONT BESSIÈRES 3, LAUSANNE
Tél. 021 331 76 00 – Fax 021 331 76 01.
Courrier Case postale 6682, 1002 Lausanne.
E-mail hebdo@ringier.ch
Internet www.hebdo.ch
Rédacteur en chef Alain Jeannet.
Assistante: Marie-Jane Berchten.
Rédacteurs en chef adjoints
Chantal Tauxe (Suisse),
Pierre-Yves Muller (édition et médias numériques).
Directeur artistique Marc Borboën.
Rédacteurs Julien Burri, Luc Debraine, Isabelle Falconnier, Yves Genier, Stéphane Gobbo, Michel Guillaume, Anna Lietti, Sylvie Logean, Eric Loup, Sabine Pirolt.
Berne Centre de presse du Palais fédéral
Bundesgasse 8-12, 3003 Berne.
Bienne Tél. 032 322 35 42 –
Fax 032 322 35 44.
Correction Valérie Bell (resp.), Anne Aubert, Ana Cardoso, Celia Chauvy, Eric Diener, Luce Jaccard, Géraldine Schönenberg.
Conception graphique
Rampazzo & Associés.
Graphisme Mélody Auberson, Florent Collioud, Audrey Delaloye, Fanny Tinner, Pascale Toschini.
Photo Lea Kloos, Matthias Rihs.
Secrétariat Monique Graber (resp.), Gervaise Bavarel, Sophie Graf, Marlyse Jaeger, Maïka Lietzke, Pascale Singh, Janique Diba.
Collaborateurs Metin Arditi, Peter Bodenmann, Jean-François Kahn, Antoine Menusier, Patrick Morier-Genoud, Jacques Pilet, Charles Poncet, Gian Pozzy, Dominique Rosset, Thomas Wiesel, Julie Zaugg.
Collaboration régulière:
Agence LargeNetwork (www.LargeNetwork.com/redaction)
Vesper.media (vesper.media)

EDITIONS RINGIER AXEL SPRINGER SUISSE SA
Pont Bessières 3, case postale 7289, 1002 Lausanne.
Tél. 021 331 70 00 – Fax 021 331 70 01.
Directeur Suisse romande Daniel Pillard.
Directeur marketing Roland Wahrenberger a.i.
Marketing L'Hebdo Liliana Calvo (resp.), Florence Adler, Delia Borloz, Camille Marion.
Marketing titres Yvonne Braun (resp.)
Marketing services Alexandra Nathusius (resp.)
Digital Caroline Roch (resp.)

PUBLICITÉ
Suisse romande Pont Bessières 3, case postale 7289, 1002 Lausanne.
Tél. 021 331 70 00 – Fax 021 331 70 01.
E-mail publicite@admeira.ch
Internet www.admeira.ch
Chief Sales Officer Arne Bergmann.
Managing Director Publishing Beniamino Esposito.
Direction commerciale Suisse romande Servais Micolot.
Key Account Manager Sabrina Barretto, Ludovic Chevalier (marché local).
Administration Antoine Paillette.
Suisse alémanique
Dufourstrasse 23, 8008 Zurich.
Tél. 058 909 98 08.
E-mail doris.greber@admeira.ch
Internet www.admeira.ch
Head of Sales Sandra Bruderer
Key Account Manager Claudia Köpfli, Rolf Fischer, Daniele Puzzovio (agences), Daniel Wiprächtiger, Christian Santa.
Administration Doris Greber.
Impression Swissprinters AG Zofingen.
Société éditrice Ringier Axel Springer SA.
Notification des participations importantes dans le sens de l'art. 322 CP Le Temps SA

Coquins, câlins, malins...

POUR PUBLIER UNE ANNONCE
Envoyez votre texte – maximum 40 mots – par courrier postal ou électronique (hebdo@ringier.ch) avec mention «Annonce Contacts». Versez 60 francs par chèque postal au compte N° 31-363271-7 ou par IBAN au N° CH19 0900 0000 3136 3271 7 et faites-nous parvenir la copie de votre quittance de paiement. En nous indiquant votre adresse électronique, vous permettrez aux personnes intéressées de vous contacter via notre site internet www.hebdo.ch

POUR RÉPONDRE À UNE ANNONCE
Glissez votre message dans une enveloppe, fermez-la soigneusement et inscrivez-y le numéro de l'annonce. Mettez le tout ainsi qu'un timbre non collé dans une seconde enveloppe adressée à:
L'Hebdo Contacts Case postale 6682 1002 Lausanne

Agences, clubs de rencontre ou de loisirs s'abstenir.
Les annonces à caractère lucratif ne sont pas autorisées.

■ **Femme cherche amies-amis pour sorties, promenades, marche, voyage, restos, cinémas, bateau ou autre.** Personnes sérieuses entre 50 et 65 ans, région Genève. Merci. 43-14425

■ **Cinquante-neuf ans, un job sympa** (profession libérale) mais **disponible, chic/sexy, très brune aux yeux très bleus, élancée,** jolie disent mes amis... romantique, terre à terre, financièrement indépendante, fiable, adaptable, j'apprécie les sports aquatiques, la montagne et toutes activités à partager avec vous, **58-68 ans env., du temps libre, drôle, créatif, sensuel, épicurien.** Partant pour une enrichissante relation sans prise de tête. J'attends avec plaisir votre petit mot. Photo bienvenue. 43-14426

■ **Positive, enthousiaste, un brin d'humour, jolie** (mes amis le disent), svelte, 56 ans, un poste à responsabilités mais disponible, j'aime cuisiner, les tables joyeuses, les arts, l'architecture, les sports pour le plaisir. Vive et curieuse d'esprit, j'aime aussi voyager. **Ces activités, j'aimerais les partager avec vous, 53-65 ans, bon niveau socioculturel,** partant pour une belle et enrichissante histoire. Je me réjouis de recevoir votre courrier avec téléphone. Photo bienvenue. 43-14427

LES VOYAGES DE L'HEBDO

Plus que quelques places!

Exceptionnel

VOYAGE LECTEURS

Couleurs de Colombie
Du 4 au 18 février 2017 (15 jours)

Originale et à l'écart du tourisme de masse, la Colombie est pourtant l'une des plus belles destinations du continent sud-américain. Grâce à sa position originale entre Pacifique et mer des Caraïbes, entre cordillère des Andes et côte sauvage, le pays offre des paysages insoupçonnés tels que le parc Tayrona ou la verdoyante région du café. La Colombie est une petite pépite à découvrir absolument.

VOTRE PROGRAMME L'histoire passionnante de la Colombie vous permettra de plonger dans le passé des civilisations précolombiennes, des peuples andins ou de l'époque coloniale hispanique. Vous découvrirez ce mélange de cultures au fil des visites de villes aussi variées que Carthagène, splendide cité coloniale, Bogotá, nichée au cœur des montagnes, ou encore Medellín, ville d'art et de culture.
Votre voyage vous emmènera à la découverte de la région du café, avec ses plantations, ses villages coloniaux et ses paysages bucoliques. Une épopée colorée entre nature luxuriante et des villes historiques, entre paysages surréalistes et art colonial.

VOTRE ACCOMPAGNATRICE Colombienne de naissance, Cristina Rodriguez est une artiste peintre en vogue et a exposé ses œuvres dans toute l'Europe. Elle reste fortement attachée à son pays, la mythologie liée à sa nature, ses lacs, ses montagnes, ses forêts. Elle vous offrira un regard sensible et positif sur son pays et vous fera découvrir l'univers de l'art colombien, dont l'écrivain Gabriel García Márquez et le peintre Botero sont les emblèmes.

Du 4 février au 18 février 2017
Départ de Genève.
Places limitées à 16 participants!

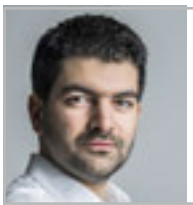
Abonnés à *L'Hebdo*: Fr. 8'450.–

Supplément non-abonnés: Fr. 300.–

Prix par personne chambre double

Pour plus d'informations: www.hebdo.ch/voyages
Informations, programme détaillé et inscriptions:
Diana Ortiz, spécialiste Amérique du Sud - 022 817 37 33 - diana@vanillatiger.ch
Au Tigre Vanillé Lausanne: Petit-Chêne 28 - www.autigrevanille.ch

AU TIGRE VANILLÉ
CREATION DE VOYAGES



Contre-temps par Valère Gogniat

Un p'tit coin d'horlogerie...

D'emblée, il tient à s'assurer que l'on ne fera pas figurer son adresse dans l'article. «Je suis partisan du «Vivons heureux, vivons cachés». Vous pouvez simplement parler d'un coin de paradis dans la campagne genevoise», glisse Antoine Preziuso. L'horloger indépendant a gardé de douloureuses cicatrices des multiples braquages subis dans son échoppe genevoise. «Je veux être tranquille, désormais.» Il a fermé boutique et travaille dans l'anonymat. Son nom ne figure même pas à l'entrée de la propriété.

Ceux qui franchissent tout de même le pas de sa porte sont accueillis par un feu qui craque dans une cheminée en pierre et de rares pièces d'horlogerie disposées dans de petites vitrines. La vue sur ladite campagne est magnifique. On le confirme: il s'agit bien d'un coin de paradis.

Dans la vie, vingt-cinq ans séparent Antoine de son fils Florian. Dans la maison, seuls quelques centimètres séparent leurs deux établis. Toutes leurs montres sont réalisées à quatre mains, mais seul «Antoine Preziuso» apparaît sur les pièces. «Je n'ai pas besoin d'y faire figurer mon prénom, ce n'est pas de là que je tire ma satisfaction», balaie le fils quand on le lui fait remarquer.

«Florian est toujours mon fils, mais il est désormais aussi mon associé.»

Il y a exactement une année, tous deux se retrouvaient sur la scène du Grand Prix de l'horlogerie de Genève pour y recevoir une double récompense – leur montre à triple tourbillon, baptisée le Tourbillon des tourbillons, a fait l'unanimité. Sur scène, tous deux semblaient aussi émus que complices. La relation professionnelle entre père et fils est-elle toujours au beau fixe? «Cela n'a pas toujours été facile. Au début, nous mélangions tout», se rappelle le père. «Cela a fini par exploser à cause d'une étincelle. Nous avons dû apprendre à mieux faire la différence entre nos moments en famille et nos moments au travail», complète le fils. «En fait, je ne veux pas passer pour le vieux paternel qui fait toujours des commentaires à son fils», poursuit le premier. «Bon, c'est quand même parfois un peu le cas», lance le second dans un sourire.

Avec ses cinquante-neuf ans d'expérience, Antoine Preziuso a évidemment beaucoup appris à son fils. «Mais, une fois que l'on maîtrise la pratique et que l'on vise la qualité pure, on peut développer ses propres techniques», souligne Florian. Depuis l'aventure du Tourbillon des tourbillons, l'élève a même dépassé le maître, insiste Antoine. «Il est toujours mon fils, mais désormais aussi mon associé.» ■

PHOTOS: DR

Dans la vie, vingt-cinq ans séparent Antoine de son fils Florian. A l'atelier, seuls quelques centimètres séparent leurs deux établis.

Le Tourbillon des tourbillons

Il s'agit de la *masterpiece* d'Antoine Preziuso. C'est une montre d'une complexité telle que, lors de sa conception, les programmes informatiques de modélisations de mouvements «ont tous crashé», se rappelle Florian Preziuso. «Il y avait trop de paramètres. J'ai travaillé avec un professeur de l'EPFL, mais il était simplement impossible de simuler un tel engrenage...» Pour la concevoir, le père et le fils ont surtout fait appel à leurs tripes. «Nous avons eu besoin de foi pour trouver la manière de faire fonctionner ces tourbillons entre eux», ajoute Florian Preziuso. On l'a compris, cette montre à 420000 francs cumule les superlatifs. Elle est surtout d'une infinie complexité. On comprend grâce à un agrandissement du mouvement imprimé en 3D que ses trois tourbillons fonctionnent en résonance les uns avec les autres. Et, ensemble, font pivoter le cadran entier qui tourne au rythme d'une révolution par minute. «Il faudra du temps au public pour digérer cette pièce. Nous allons attendre un peu avant de lancer une pareille complication», sourient les Preziuso. ■

MEAPASCULPA

Isabelle Falconnier

ILLUSTRATION ORIGINALE DE MATTHIAS RIHS

Le pain au chocolat m'a tuer

COPÉ, C'EST FINI. Si le candidat à la candidature de la droite à l'élection présidentielle française avait encore la moindre chance, elle vient de s'envoler lundi 24 octobre avec sa malencontreuse réponse à la question d'un journaliste d'Europe 1 concernant le prix d'un pain au chocolat. Sa réponse – «10 à 15 centimes d'euros» –, sous-estimant de dix fois la réalité, est devenue illico la risée du web et du café du Commerce. Ses tentatives de rattrapage, alternativement sur le mode de «c'est mauvais pour la ligne» ou «il y a des choses plus importantes» n'ont fait que l'enfoncer.

C'est injuste, évidemment. Un président est élu pour gouverner avec sagesse et définir une vision politique, non pour s'occuper du goûter des enfants ou faire les courses. Et, clairement, cette question visait à le piéger et flirtait avec la malhonnêteté intellectuelle.

Mais voilà: être déconnecté de la vraie vie est désormais rédhibitoire aux yeux des électeurs. On pense illico à la phrase attribuée à Marie-Antoinette et qui lui valut la décapitation tant elle illustre la distance entre l'élite et les classes populaires: «Qu'ils mangent de la brioche!»

Nous savons cela, en Suisse. C'est le moment de l'histoire où nous nous rengorgeons et poussons un grand cocorico helvétique. Dans notre mythologie politique, les élus, même conseillers fédéraux, prennent le tram, font leurs courses à la Migros et vont en vacances au chalet. Ce sont, aimons-nous nous répéter, des politiciens de milice et non des professionnels issus de grandes écoles qui formatent les élites. C'est à ce titre que l'on s'autorise à épingler Guy Parmelin lorsqu'on le suspecte de s'être construit un héliport près de chez lui pour rallier Berne ou son domicile par la voie, royale, des airs. Nous n'aimons que modérément leurs ambitions. Nous voulons que nos dirigeants restent simples. Qu'ils se coltinent nos soucis. Il ne faudrait pas qu'ils prennent la grosse tête, s'imaginent être arrivés dans une sorte d'Olympe où l'on peut oublier la signification du mot sacro-saint de «démocratie».

C'est étrange que, du coup, nous ne les piégions jamais. Pas un seul journaliste ne demande jamais à Ueli Maurer, Doris Leuthard, Roger Köppel, Christian Levrat ou Alain Berset combien coûte 1 kilo de côte de bœuf ou de Gruyère, un leasing de voiture, un Big Mac ou un rouleau de sacs poubelles taxés. On leur fait confiance. On part du principe qu'ils savent. Qu'en Suisse, tout le monde connaît la valeur des choses. Que l'on sait compter, ses sous et ceux des autres.

C'est gentil. C'est naïf. C'est suisse. Mais cela ne va pas durer. Messieurs, Mesdames, préparez vos petites fiches et répétez après moi: pain au chocolat, 2 francs. Sacs poubelles, 20 francs. Gruyère, 20 à 40 francs. C'est cher? C'est cher. ■

isabelle.falconnier@hebdo.ch

POINT FINAL

Luc Debraine

Paris Sodome Germain

DES VACANCES PARISIENNES, j'en profite pour emmener mon fils au Parc des Princes assister au match PSG-Marseille. Il pleut des cordes, mais l'événement est impeccablement organisé. Les 45 000 spectateurs coulent vers les gradins sans encombre, la police et les CRS veillent, l'ambiance est calme, c'est un dimanche soir comme un autre dans le grand stade de football. Loin des clichés des hordes hooliganesques qui ne demandent qu'à en découdre.

C'est tout au moins mon sentiment candide en m'installant dans une tribune haut perchée. Quelques instants plus tard, un chant des fans du Paris Saint-Germain commence à se faire entendre, dont le refrain est sans équivoque: «Marseille, on t'encule!» Le chant circule d'une tribune à l'autre, dans une alternance parfaite qui lui donne encore plus de force et de conviction. Sur le moment, je pense que l'insulte orchestrée n'est que provisoire, une sorte d'accueil maison à l'équipe adverse et qu'elle disparaîtra d'elle-même au cours du match. Pas du tout. Le refrain «Marseille, on t'encule» a vibré pendant nonante longues minutes, d'autant plus pesantes que le match, soldé par un 0-0, était ennuyeux au possible.

«Marseille on t'encule!» a vibré pendant nonante longues minutes.

A peine terminé que le chant recommençait, organisé, huilé, millimétré d'un bout à l'autre du stade, comme une chorale du pire qui ne connaîtrait ni les mots «sport» ou «fair-play», si désuets. Sous ses dehors moqueurs, le chant était l'incarnation d'une violence d'un autre type: verbale, insidieuse, discriminatoire, une bave de haine que rien ne pouvait arrêter. Sauf peut-être un bon match? ■

Je suis
CUISINIER
/
MÉDECINS
DU MONDE
MÉDECINS DU MONDE
DONNONS LE MEILLEUR DE NOUS-MÊMES
Jesuis.MedecinsDuMonde.ch
ZEWO
© photo : jackfrog/Fotolia

NOUVEAU TOYOTA RAV4

TOYOTA

ALWAYS A BETTER WAY

4x4 ET HYBRIDE

UNE FORMULE IDÉALE POUR LA SUISSE.

LEASING À PARTIR DE 0,9%

EURO NCAP FOR SAFER CARS
www.euroncap.com
★★★★★

TOYOTA ÉTABLIT **UNE NOUVELLE RÉFÉRENCE** EN ALLIANT **60 ANS DE COMPÉTENCE 4x4 À LA TECHNOLOGIE HYBRIDE** LA PLUS AVANCÉE.

RAV4 DÈS **CHF 27'900.–***

TOYOTA.CH

Yaris Hybrid
Le plus petit modèle tout hybride

Auris Hybrid
Tout hybride compacte

RAV4 Hybrid
Le meilleur de deux mondes

Land Cruiser
4x4 de légende

Hilux
4x4 infatigable

* Prix de vente net conseillé, déduction faite de la Prime Cash, TVA incl. **RAV4** Luna, 4x4, 2,0 M/T, 112 kW (152 ch), CHF 29'900.– déduction faite de la Prime Cash de CHF 2'000.– = CHF 27'900.–, Ø cons. 6,7 l/100 km, CO_2 155 g/km, rend. énerg. F. Véhicule illustré: **RAV4 Hybrid** Style, FWD, 2,5 VVT-i, 145 kW (197 ch), CHF 42'500.– déduction faite de la Prime Cash de CHF 1'500.– = CHF 41'000.–, Ø cons. 5,0 l/100 km, CO_2 116 g/km, rend. énerg. B. **Yaris Hybrid** Sol Premium, 1,5 VVT-i, 74 kW (100 ch), 5 portes, Ø cons. 3,6 l/100 km, CO_2 82 g/km, rend. énerg. A. **Auris Hybrid** Style, 1,8 VVT-i, 100 kW (136 ch), 5 portes, Ø cons. 3,9 l/100 km, CO_2 91 g/km, rend. énerg. A. **Land Cruiser** Sol Premium, 2,8 D-4D, A/T, 5 portes, 130 kW (177 ch), Ø cons. 7,4 l/100 km, équivalent essence 8,3 l/100 km, CO_2 194 g/km, rend. énerg. F. **Hilux** Sol Premium, 2,4 D-4D 4x4 Double Cab, 110 kW (150 ch), M/T. Ø des émissions de CO_2 de tous les modèles de véhicules immatriculés en Suisse: 139 g/km. **Conditions de leasing:** taux d'intérêt annuel effectif 0,90%, assurance casco complète obligatoire, 5% de dépôt de garantie du montant à financer (mais au moins CHF 1'000.–), durée 24 mois et 10'000 km/an. Nous n'acceptons pas les contrats de leasing s'ils entraînent le surendettement. Promotions valables pour les signatures de contrat avec mise en circulation du 1er octobre 2016 au 30 novembre 2016 ou jusqu'à révocation. Le visuel présente des options avec supplément.